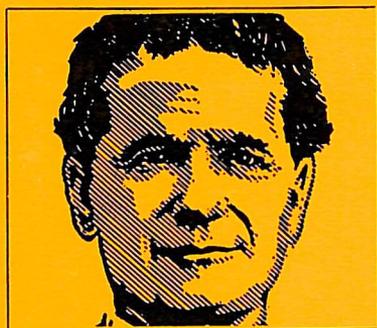


APPROCHES DE LA PÉDAGOGIE DE SAINT JEAN BOSCO



NUMERO 1

A P P R O C H E S
DE LA PEDAGOGIE
DE SAINT JEAN BOSCO

ÉDITIONS DON BOSCO

Ouvrages pouvant aider à l'approfondissement de la pédagogie de Don Bosco :

- * *LA PEDAGOGIE D'UN SAINT.* A. AUFFRAY.
Lyon-Paris, 1930.
- * *COMMENT UN SAINT PUNISSAIT LES ENFANTS.* A. AUFFRAY.
Lyon-Paris, 1940.
- * *DON BOSCO EDUCATEUR.* H. BOUQUIER
Paris, 1950.
- * *TEXTES PEDAGOGIQUES.* SAINT JEAN BOSCO.
Traduit et présenté par F. DESRAMAUT. Namur, 1958.
- * *ARTICLES SUR LA PEDAGOGIE DE DON BOSCO.* X. THEVENOT.
Parus dans « Don Bosco Aujourd'hui » (Bulletin Salésien).
- * *IL SISTEMA PREVENTIVO DI DON BOSCO* (Le système préventif de Don Bosco). P. BRAIDO.
2 éd., Zürich, 1964.
- * *IL SISTEMA EDUCATIVO DI DON BOSCO TRA PEDAGOGIA ANTICA E NUOVA* (Le système éducatif de Don Bosco entre pédagogie ancienne et nouvelle). ACTES DU CONGRES Européen Salésien sur le Système éducatif de Don Bosco.
Torino-Leumann, 1974.
- * *IL « SISTEMA PREVENTIVO » DI DON BOSCO E I LINEAMENTI DEL SUO STILE* (Le « Système Préventif » de Don Bosco et les grandes lignes de son style). L. CIAN.
Torino-Leumann, 1978.

présentation

Voici le deuxième fascicule composé à partir des « Lectures Salésiennes » selon les critères présentés dans le « N° Zéro »...

« APPROCHES DE LA PEDAGOGIE DE SAINT JEAN BOSCO »...

Le titre indique assez l'absence de toute prétention. Les textes variés, ici rapportés, peuvent aider par touches successives à se faire une idée de quelques grands axes de la démarche éducative de Saint Jean Bosco...

Il ne s'agit en rien d'un « traité » sur la pédagogie de Don Bosco... Nous savons la visée globale en éducation du grand pédagogue. C'est dire que les lignes qui suivent ne traitent pas de pédagogie pure mais se réfèrent très souvent à cette conception salésienne qui a son fondement dans la Foi, la destinée surnaturelle de tout être appelé à la dignité de Fils de Dieu... La dimension surnaturelle et la dimension naturelle sont intimement entrelacées dans l'action et la vision pédagogique de Don Bosco.

C'est ce qui explique que certains articles du « N° Zéro » sur « la Spiritualité salésienne de Saint Jean Bosco » auraient pu trouver place dans ces « Approches de la pédagogie de Saint Jean Bosco ». Ainsi :

- **La chasteté** incarnation d'un amour p. 95
- Saint Jean Bosco et **les foyers chrétiens** p. 99
- Evangéliser dans **la joie** p. 109
- Unies pour un chemin d'**Espérance** p. 115
- Un **sourire** de Dieu aux jeunes p. 127
- Une spiritualité qui **mobilise** p. 135
- Il apostrophe **jeunes et adultes** p. 149
- La vocation salésienne dans **l'Eglise** p. 177
- Don Bosco **baladin d'espérance** p. 183

etc.

Les articles qui composent ce numéro sont présentés et organisés en six chapitres selon un minimum nécessaire de logique pour en faciliter la lecture :

1° Aux Sources de la Pédagogie Salésienne	5
2° Don Bosco sur le vif	41
3° Une pédagogie pour les jeunes	61
4° ... et même pour les adultes	99
5° Les préférés de Don Bosco, hier et aujourd'hui	123
6° Don Bosco vivant	165

Bonne lecture...

michel mouillard

27 mai 1985

*aux sources
de la pédagogie
salésienne*



notre identité se puise "aux sources"

J. BONNELLI

Le 22 juillet 1980, lors de la « Retraite-Pèlerinage aux Sources » des salésiens francophones, M. Jean Bonnelli a fait la causerie suivante au cours de l'Eucharistie... En évoquant la « manière » de Don Bosco, l'éducateur et la figure de Dominique Savio, l'éduqué, l'auteur est convaincu de l'actualité de la pédagogie salésienne car « dans son action pédagogique, même sur le plan humain, Don Bosco a su aller à l'essentiel et de ce fait il demeure au tous les temps ».

Si je suis devant vous beaucoup plus embarrassé que devant un tableau noir ou vert pour la démonstration d'un théorème ou la solution d'un problème, ce n'est pas par goût de la "mostra" mais par obéissance.

Bref, nous sommes en famille et si vous trouvez dans ces quelques mots qui ne voudraient être qu'un « piccolo fervorino », quelques approximations, voire une tendance hérétique de-ci, de-là, vous rectifierez de vous-mêmes.

En ces temps de bouillonnement d'idées neuves, de théories diverses et qui souvent se voudraient explosives, il était particulièrement opportun que nous soit proposé un pèlerinage aux sources. Nous remercions vivement nos supérieurs d'y avoir pensé...

L'identité salésienne, notre identité, dont la recherche semble préoccuper actuellement tant de salésiens et de jeunes religieux en particulier, nous pouvons la retrouver, la préciser, dans ce cadre mieux que partout ailleurs me semble-t-il.

1. En effet, l'environnement géographique dans lequel nous nous trouvons, uni aux quelques notions d'histoire que nous pouvons avoir sur le Piémont au siècle dernier, nous permettent de sentir plus vivantes les idées développées dans les lectures qu'il nous était conseillé de faire avant d'entreprendre notre pèlerinage.

Dans ces dispositions, que pouvons-nous penser de cette identité salésienne ?

Elle apparaît de prime abord à notre esprit comme un ancrage au fondamental, à l'essentiel. En lisant les vingt-sept chapitres de la « Vie de Dominique Savio » par Don Bosco, nous constatons que la plupart d'entre eux nous redisent sous des formes diverses à peu près la même chose : « La nécessité de devenir un saint pour tout jeune et pour tout homme, s'il veut être *heureux et accomplir sa destinée*. »

Bien sûr, à se mettre à distribuer aujourd'hui la vie de Dominique Savio à nos apprentis de Nice ou de Marseille, nous n'aurions pas beaucoup de succès...

Mais, dépassant la forme pour aller au fond, et à partir des réalités de la vie, de nombreux éducateurs salésiens doivent pouvoir témoigner que même des adolescents de 1980 peuvent être conduits — principalement par le témoignage — à distinguer l'essentiel de l'accessoire et à opter dans leur for intérieur et même dans l'action pour le fondamental. Et ceci dans les différentes options de la vie : relations avec les parents, les camarades, l'exercice de la profession ou même dans les décisions à prendre pour leur avenir...

Blondel a écrit à peu près dans le même sens et de façon plus savante, quelques années après Don Bosco : « Nous ne sommes que de simples ébauches d'être, c'est en nous rapprochant de l'Être que nous arriverons à notre accomplissement. » (1).

Mais laissons aux philosophes et aux théologiens autorisés le soin de développer ces vues...

2. Dès notre premier contact avec Don Bosco, nous avons compris qu'il voulait que ses religieux ancrent leur vie et leur pédagogie sur l'essentiel, sur le fondamental précisé par les vues de la foi. Pour un prêtre, direz-vous, c'est normal... Mais ce prêtre n'est pas resté à la théorie ; il est descendu dans l'arène pour nous dire comment opérer avec les jeunes, et cela aussi fait partie de notre identité salésienne.

Depuis plus d'un siècle maintenant, des milliers d'éducateurs, après avoir été façonnés, imprégnés par la pensée pédagogique de Don Bosco, ont pu œuvrer, à travers le monde, avec succès

(1) *L'Être et les êtres*, Blondel.

auprès des jeunes pour les aider à progresser dans la vie et à atteindre leurs statures d'hommes et de chrétiens.

Personne ne conteste que l'on ait pu détecter dans nos maisons telle ou telle défaillance, voire des échecs... Ceux-ci n'étaient-ils pas dus le plus souvent à nos insuffisances, à un manque de fidélité précisément à la pensée de Don Bosco ?

Mais il y a eu de très nombreuses réussites, certaines apparentes, la plupart plus effacées. Il y en a encore en 1980 et les témoignages de nombreux jeunes ou moins jeunes ne manquent pas qui disent merci à Don Bosco pour l'aide reçue et pour leur réussite dans la vie.

Vous me direz : « Don Bosco faceva cosi' », c'est maintenant dépassé... Les sciences humaines, la psychologie, la sociologie ont largement progressé et l'art de la pédagogie aussi...

Alors, Don Bosco aurait fini d'éclairer notre action d'éducateurs auprès des jeunes, sa pensée serait dépassée ?

Je ne suis pas suffisamment "calé" pour répondre de façon péremptoire à une telle interrogation.

Mais mon expérience acquise sur le terrain auprès des jeunes, si limitée qu'elle soit, me fait dire que Don Bosco demeure d'actualité car dans son action pédagogique — même sur le plan humain — il a su aller à l'essentiel et de ce fait il demeure de tous les temps.

Cet essentiel c'est la recherche de l'épanouissement du sujet qui se trouve en face de l'éducateur et dans toutes ses potentialités d'être, c'est la pédagogie de l'amour.

Dans la pratique cela veut dire : aller au devant des jeunes, s'intéresser à ce qui les intéresse, ne pas les contrarier inutilement, s'ingénier à les motiver pour tout ce qui peut les enrichir dans leur désir du devenir... Définir avec eux des objectifs valables, qu'ils puissent atteindre et ainsi progresser vers un épanouissement toujours plus riche de leur personnalité.

En œuvrant ainsi avec pugnacité dans la lumière et la vérité, le moment arrive où nous rencontrons les valeurs évangéliques et l'Esprit-Saint lui-même.

En supprimant la forme du style imposé par son époque, il semble bien que l'on puisse retrouver dans les recommandations

de Don Bosco à ses éducateurs bon nombre de conclusions auxquelles ont abouti les pédagogues les plus appréciés de notre temps.

Par le souci qu'il a d'accueillir les jeunes tels qu'ils sont, de répondre à leurs besoins d'épanouissement le plus large possible, de les tirer de la misère et de la pauvreté tant matérielles que spirituelles, de les faire se rencontrer avec l'essentiel, tout l'essentiel, il semble bien que l'on puisse conclure que Don Bosco a encore quelque chose à dire à ces jeunes de 1980.

A nous de discerner la permanence des valeurs de la pensée de Don Bosco en ces jours de réflexion et de prières et nous préciserons ainsi notre identité salésienne.

« Don Bosco faceva cosi' » c'est dépassé, c'est entendu, mais l'Evangile ne l'est pas et l'intelligence et la disponibilité que Don Bosco a su mettre au service des jeunes pour leurs formations humaine et chrétienne pas davantage.

Demeurer fidèle à Don Bosco, nous le savons tous, ce n'est pas refaire ce qu'il a fait, c'est agir comme il agirait, s'il vivait parmi nous en 1980.

Au travail donc dans l'humilité, l'efficacité et l'intelligence, avec l'aide de Don Bosco et de Dominique Savio et dans la lumière de l'Esprit-Saint.

maman

marguerite

J.-B. HALNA - M. B.

C'est le 3 novembre 1846 que, aux côtés de Don Bosco, Maman Marguerite se met en route pour Turin. On fait le chemin à pied et, le soir, le fils et la mère, recrus de fatigue, s'installèrent à la maison Pinardi. Quel sacrifice représentait pour cette paysanne, entourée de vénération dans son village, cette transplantation en un quartier mal famé et inconnu, il n'est pas difficile de l'imaginer. Sa foi et sa charité la soutenaient. Bientôt des enfants abandonnés viendront, recueillis par Don Bosco, et toujours plus nombreux. De ce nouveau foyer, offert à elle par la Providence, elle sera la mère et la servante avec l'autorité, la bonté, le dévouement qui sont la marque de son attachante physionomie. Elle mourra à la tâche. Et c'est sa mort que nous allons raconter, d'après les « Memorie Biografiche », V, chap. 45.

Uers la mi-novembre 1856 — dix ans après avoir quitté les Becchi —, elle dut s'aliter en proie à une violente pneumonie. Le docteur fit de son mieux, les enfants prièrent de tout leur cœur ; Joseph, le fils aîné, accourut de Castelnuovo ; la tante, Marie-Anne Occhiena et M^{me} Rua prodiguèrent leurs soins. Il fallut se rendre à l'évidence ; le mal empirait inexorablement. Don Borel entendit la confession de Maman Marguerite et lui apporta le saint viatique. Se rendant compte de la gravité de son état, la malade voulut donner à ses fils ses dernières recommandations. A Don Bosco, qui ne la quittait guère et la réconfortait par de saintes pensées et des oraisons jaculatoires, elle dit, lorsqu'elle se trouva seule avec lui : « Ce que je te dis maintenant, je te le dis avec la même sincérité que je te parlerais en confession, afin que tu puisses mieux connaître l'état de l'Oratoire. Aie une grande confiance en ceux qui travaillent avec toi dans la vigne du Seigneur, mais seulement en ce qui concerne ce que tu considères comme étant sûrement pour la gloire de Dieu. Rends-toi compte que, au lieu de la gloire de Dieu, beaucoup cherchent leur intérêt propre. Quant à moi, je dois partir et laisser les affaires de l'Oratoire en d'autres mains. C'est un changement qui peut avoir des conséquences désavantageuses, mais la Madone ne manquera pas de veiller sur tes affaires. Ne cherche dans tes œuvres ni élégance ni splendeur ; cherche la gloire de Dieu, mais mets-y le fondement de la pauvreté effective. Il y en a qui aiment la pauvreté dans les autres, mais pas pour eux-mêmes. L'enseignement le plus efficace est de faire soi-même ce qu'on recommande à autrui. Que ta famille

se maintienne dans son état propre, qui est celui de la pauvreté ; et cela lui fera un grand bien. »

Ici, elle en vint à parler de beaucoup de choses confidentielles qui avaient trait à l'Oratoire, et cela avec une telle justesse que Don Bosco demeura stupéfait d'une si grande perspicacité. Des abbés Rua, Gagliero, Durando, Francesia, elle affirma qu'ils seraient des auxiliaires solides et fidèles, mais déclara ne pas se fier aux autres. Quant aux deux frères X..., elle dit : « Rends-toi compte qu'ils veulent profiter de ta bienfaisance le plus possible, et rien de plus ». Enfin, elle se recommanda aux prières de tous les prêtres, abbés et garçons de la maison, et conclut en disant que, si elle était admise dans la miséricorde du Seigneur, elle ne cesserait pas de prier pour l'Oratoire. Ensuite, elle eut une légère faiblesse et prononça des paroles qui semblaient incohérentes : « Maintenant, dit-elle en fixant le visage de Don Bosco, tu fais ce que tu ne sais pas et ne vois pas ; mais tu le verras et le sauras lorsque tu auras pris la lumière de l'Etoile. »

Elle s'entretint aussi avec son fils Joseph : « Mon cher Joseph, lui dit-elle, je dois te quitter toi et ta famille. J'ai toujours fait ce que j'ai pu, et il me semble que tous ont répondu à mes soins. Veille à ce que tes fils demeurent dans l'état où Dieu les a placés, à moins qu'ils n'aspirent à la vocation religieuse ou sacerdotale. Considère que leur condition sera celle de paysans, mais qu'ils gagneront honnêtement leur pain. S'ils changent d'état, ils risquent de gaspiller le fruit de leurs sueurs. Ce que je te dis à présent, tu y réfléchiras, et cela te servira de règle en beaucoup de choses que mes faibles forces m'empêchent de t'expliquer maintenant. Continue à faire tout ce que tu peux pour l'Oratoire. La Vierge te bénira et rendra heureux tes jours et ceux de ta famille. »

Quand il fut question de lui administrer l'extrême-onction, elle répéta à Jean ce qu'elle lui avait déjà dit : « Il fut un temps où je t'aidais à recevoir les sacrements de notre sainte religion. Maintenant, c'est toi qui dois aider ta mère à recevoir dignement les derniers sacrements de sa vie. Tu m'accompagneras dans la récitation des prières liturgiques. J'ai beaucoup de peine à m'exprimer ; tu les diras d'une voix claire, et je m'efforcerai de les répéter au moins de cœur. » Elle ajouta que ce soir serait le dernier. Don Bosco avait prolongé jusqu'à une heure très tardive sa veille et son assistance près de la chère malade, mais il était en proie à une très vive douleur. De l'autre côté du lit se tenait Joseph, qui, bien que très attaché lui aussi à sa mère, trouvait pourtant la force de cacher l'angoisse de son cœur. Tout à coup, la bonne maman se tourna vers Don Bosco et lui dit : « Dieu sait

combien je t'ai aimé tout au long de ma vie. J'espère pouvoir t'aimer mieux encore dans la bienheureuse éternité. J'ai la conscience tranquille, j'ai fait mon devoir en tout ce que j'ai pu. Peut-être semble-t-il que je me suis montrée sévère en certaines circonstances, mais il n'en est rien. C'était la voix du devoir qui parlait et commandait. Dis à nos chers enfants que j'ai travaillé pour eux et que je leur porte une maternelle affection. Je te recommande de les faire prier beaucoup pour moi, de faire au moins une fois la sainte communion pour le repos de mon âme. »

A ce moment, la mère et le fils furent remplis d'une émotion telle que la conversation fut interrompue. Marguerite reprit un peu son souffle et continua : « Va, mon cher Jean, éloigne-toi de ma présence, car il m'est trop douloureux de te voir si affligé, et pour toi il est trop pénible de me voir en ces derniers instants. Adieu, mon cher Jean. Souviens-toi que cette vie consiste à souffrir. Les vraies joies seront dans la vie éternelle. Va, retire-toi dans ta chambre et prie pour moi. » Don Bosco hésitait à s'éloigner du lit de sa mère, mais elle attacha ses yeux fixement sur son visage, puis leva son regard vers le ciel, comme pour dire : « Tu souffres et tu me fais souffrir. Va, et prie pour que nous soyions ensemble dans la bienheureuse éternité. Don Alasonnati est ici, et cela suffit. »

Don Bosco, après lui avoir manifesté tendrement son affection, se retira dans sa chambre, mais sans croire que le moment de la mort était imminent. Par trois fois, il voulut allumer la lampe, et trois fois celle-ci s'éteignit d'elle-même ; et il songea à cette vie si chère qui, il le craignait, était sur le point de s'éteindre. Enfin, il réussit à allumer et s'approcha de son lit pour s'y étendre. Mais voici une étrange merveille : le portrait de sa mère, qui se trouvait pendu près de son lit, était tourné vers le mur. Ce n'était pas Don Bosco qui l'avait placé ainsi, ni personne d'autre ; à l'égard d'un supérieur si aimé et respecté, un tel geste était impensable. Donc ? C'était peut-être un avis du ciel ? Il retourna près du lit de sa mère. Il était environ minuit. La maman s'aperçut de sa présence et lui fit signe de s'éloigner, mais Jean ne bougeait pas. Elle insiste : « Tu ne peux y tenir... ». Et Don Bosco, suffoqué par les sanglots, répondit : « Un fils aimant ne peut s'éloigner en de pareils moments. » Marguerite garda un instant de silence, puis, l'appelant par son nom : « Je te demande de me faire plaisir, et c'est la dernière fois : je souffre doublement de te voir souffrir. Je suis suffisamment assistée. Eloigne-toi, prie pour moi. Je ne te demande rien d'autre. Adieu. » Ce fut le dernier mot. Don Bosco se retira, obéissant à la volonté expresse de sa mère. Quelques instants plus tard, elle entrait en agonie. C'était le 25 novembre. Vers les 3 heures du matin, Don

Bosco, qui ne s'était pas couché, entendit les pas de Joseph. La pieuse maman était partie pour le ciel. Les deux frères se regardèrent en silence, et éclatèrent en sanglots déchirants qui fendaient le cœur des élèves, des abbés et des laïcs qui avaient suivi Joseph.

Quant aux enfants, leur douleur était indescriptible. Don Bosco les rassembla pour les consoler : « Nous avons perdu la maman, mais je suis certain qu'elle nous aidera du Paradis. C'était une sainte. » Tel était bien l'avis de tous, notamment à cause de sa charité envers le prochain. Jamais elle n'avait refusé de secourir les pauvres qui venaient lui demander l'aumône, et elle avait toujours cherché à faire comprendre et aimer de son entourage le précepte évangélique des œuvres de miséricorde. Et c'était l'explication de toutes ses privations. Parmi ceux qui entouraient sa dépouille mortelle, il n'en est pas un qui n'ait bénéficié de ses soins maternels et de ses délicatesses : quelques bonbons, un peu de vin, un doigt de liqueur. Ajoutons que les femmes qui vinrent faire la mise en bière obtinrent de Don Bosco l'autorisation de se partager les vêtements de la défunte. Elles ne trouvèrent rien, car tout son linge avait été mis à l'usage de l'Oratoire, et ses vêtements distribués à des familles pauvres. Il ne restait qu'une robe, qu'elle emporta dans la tombe. Dans une de ses poches, on trouva douze lires ; Don Bosco les lui avait données peu de temps avant qu'elle ne tomba malade ; elles étaient destinées à acheter quelque chose — une sorte de fichu — pour se couvrir la tête. Elle n'avait pas eu le temps de les dépenser ; d'ailleurs, il est certain qu'une partie de cette somme modique serait tombée dans la main des pauvres. Couronnement suprême de sa pauvreté, Maman Marguerite aura la sépulture des plus pauvres : la fosse commune.

Quelques heures après la mort de sa mère, Don Bosco, accompagné du jeune Joseph Buzetti, alla célébrer la sainte messe dans la crypte du sanctuaire de la Consolata pour le repos de l'âme de la chère défunte. Après la messe, il s'arrêta longuement devant l'image de la Vierge Consolatrice et lui confia sa personne et ses enfants avec plus de confiance filiale que jamais. La Maman du ciel relayait celle de la terre.

au foyer des "becchi"

PIE XII

Ce texte appartient au discours du Pape, lors de l'audience générale tenue le 31 janvier 1940, qui rassemblait beaucoup de jeunes foyers... Dans le N° Zéro de cette collection se trouvait la première partie intitulée : « Saint Jean Bosco et les foyers chrétiens », p. 99. Au foyer du petit hameau des Becchi, Jean Bosco, à l'exemple et les paroles de sa mère. Là a germé sa pédagogie...

La religion est donc le fondement premier d'une bonne éducation. Mais à la religion Don Bosco voulait associer la raison, la raison éclairée par la foi. Cette raison authentique — comme l'indique le mot latin "ratio" — réside par-dessus tout dans la mesure et la sagesse, dans l'équilibre et l'équité. Par exemple, serait-il raisonnable de vouloir corriger dans un enfant les défauts où l'on tombe chaque jour devant lui ? De le vouloir soumis et obéissant, alors qu'en sa présence on critique les chefs, les supérieurs ecclésiastiques ou civils ; si l'on désobéit aux ordres de Dieu et aux lois justes de l'Etat, serait-il raisonnable de vouloir que vos enfants soient loyaux si vous êtes retors ? Sincères si vous êtes menteurs ? Généreux si vous êtes égoïstes ? charitables si vous êtes avares ? Doux et patients si vous êtes violents et coléreux ?

La meilleure leçon est toujours celle de l'exemple. A la chaumière des Becchi, Maman Marguerite n'invitait pas tellement au travail. Mais, parce que le chef de famille était disparu, la courageuse veuve mettait elle-même la main à la charrue, à la faux, etc., avec une telle ardeur qu'elle fatiguait les journaliers qu'elle embauchait au temps de la moisson et des battages. Formé à cette école, le petit Jean, à l'âge de quatre ans, prenait déjà part au travail commun, en effilochant les tiges de chanvre. Plus tard, il consacrerait tout son temps au travail, donnant seulement cinq heures au sommeil, et passant une nuit blanche chaque semaine. Il faut avouer qu'en cela il outrepassait les justes limites de l'humaine raison. Mais la raison surnaturelle des saints admet, sans l'imposer aux autres, ces excès de générosité, parce que leur sagesse est inspirée par le désir insatiable de plaire à Dieu et une faim inassouvie de faire le bien.

Déplaire à un père ou à une mère : suprême douleur d'un enfant bien élevé ! Voilà ce que Jean Bosco avait appris au foyer domestique. Un léger signe, un regard attristé de la mère suffisaient à le faire regretter un premier mouvement de jalousie enfantine. C'est pourquoi il voulait que l'éducateur adoptât comme moyen principal d'action une sollicitude constante, animée d'une tendresse véritablement paternelle. Les parents, eux aussi, doivent donner à leurs enfants le meilleur de leur temps, au lieu de le dissiper loin d'eux dans des distractions dangereuses ou en des lieux où ils rougiraient de les conduire.

Avec cet amour dirigé par la raison, avec cette raison éclairée par l'esprit de foi, l'éducation familiale ne sera pas soumise à ces sautes déplorables, qui la compromettent trop souvent : alternatives d'indulgente faiblesse et de sévérité bourrue ; passages d'une condescendance coupable, qui laisse l'enfant sans guide, à une correction violente qui le laisse sans aide. Au contraire, la tendresse expérimentée d'un père et d'une mère, à laquelle correspond la confiance de l'enfant, distribue avec une égale modération — parce qu'elle est maîtresse d'elle-même — et avec un égal succès — parce qu'elle possède le cœur de ses enfants — les éloges et les reproches nécessaires. « Cherche à te faire aimer, disait saint Jean Bosco, et alors tu te feras obéir avec beaucoup de facilité. » Puissiez-vous, vous aussi, chers nouveaux époux, futurs pères et mères de famille, reproduire en vos maisons quelque chose de ce saint idéal. »

françois de sales en chablais

H. BAUD

La « fréquentation » de François de Sales, pasteur et saint, a donné à Don Bosco beaucoup d'idées... et sa pédagogie se caractérise par un certain nombre de traits « salésiens »...

« Saint François de Sales ne fut pas, comme on l'a dit avec une injustice bien peu informée, « mielleux et violent » ; il fut judicieux et bon. Il aurait eu le plus beau rôle dans cette histoire si la grandeur et la beauté de l'attitude n'appartenaient pas avant tout à ceux qui souffrent persécution pour leur foi... Sa méthode représente l'intelligence modérée, sensée, l'intelligence accompagnée par la douceur. » (Fortunat Strowsky : « Saint François de Sales ». Paris, 1838.)

Trois constatations nous permettent de dégager les traits principaux de sa personnalité.

1. D'abord, tout au long de son action, je vous ai montré François dans sa douceur, son tact, sa délicatesse, son adaptation aux personnes et aux circonstances. C'est bien là l'essentiel de son caractère, et qui déterminera sa réussite en Chablais. Il ne faudrait pas pourtant que cette suavité éclipse sa volonté et son énergie. « Il veut et avec obstination. Mais il sait, lorsqu'il le faut, prendre les détours et les sentiers. C'est peut-être un caractère de la race et du pays qui plie sans céder et revient obstinément à son but... La volonté de saint François de Sales redoute les orages et la lutte ouverte, mais il veut sans rémission. » Ainsi, n'oublions pas cette fermeté et cette énergie sous la douceur. François est tout habité par cette certitude qu'il suffit de *vouloir* la vérité pour qu'elle triomphe, et il l'exprime avec un humour qui peint bien notre personnage : « La vérité est comme la barbe. Plus on la rase, plus elle pousse. »

2. En second lieu, nous avons vu à quel point François est, sur le plan de la pensée, fidèle aux positions doctrinales du catholicisme traditionnel et intolérant de son temps. Pas de compromission avec l'erreur, et pour ramener les dévoyés il faut utiliser toutes les armes. A Paris, tout en devenant l'ami d'Henri IV, il fréquentait le cercle des catholiques militants de la Contre-Réforme. L'œcuménisme n'est pas né...

Et pourtant son action est un chef-d'œuvre de psychologie individuelle et collective. Dans sa lettre pour la reconquête catholique, il ménage les personnes car il leur reconnaît une valeur propre, indépendante de ce qu'elles pensent, de ce qu'elles croient.

Fortement attaché aux positions définies par le Concile de Trente, rejetant la doctrine de la prédestination de Calvin, rompant des lances pour la messe, pour la présence réelle, il a pourtant une manière de présenter les vérités de la foi qui leur ôte ce que les théologiens catholiques ou protestants leur confèrent d'abord de rébarbatif, de sévère, ensuite de contradictoire, d'inconciliable entre formulation traditionnelle et formulation réformée... C'est un honneur pour saint François de Sales, à ses débuts, d'avoir compris qu'il ne fallait pas multiplier et grossir les dissentiments. François de Sales est ainsi un conciliateur-né, il nous apprend à ne pas voir dans l'adversaire un ennemi à vaincre, mais un frère à gagner. En 1608, il écrit à M^{me} de Chantal : « J'ai toujours dit que qui prêche avec amour prêche assez contre les hérétiques quoique il ne dise un seul mot de dispute contre eux. » Tenant compte du temps et des idées, nous pouvons souscrire aux paroles de saint François de Sales lui-même : « De notre temps, en nul lieu, tant d'hérétiques ne sont retournés à la vraie foi, ni plus suavement, ni avec plus d'efficacité » (Lettres : V, 217).

3. Enfin, cette attitude n'est pas une tactique. Elle est chez lui toute naturelle, dictée à la fois par son tempérament, par sa nature profonde, par son grand amour des hommes. Toute l'action de l'évêque, toutes les pensées du docteur sont ainsi en germes et comme préfigurées dans la mission du Chablais. Car l'attitude d'ouverture même qu'il aura tout au long de sa vie à l'égard de tous, qu'il eut alors à l'égard des hérétiques, c'est l'attitude et dont il fera l'article premier, le commandement essentiel de l'Évangile salésien... Dans le catholicisme même, François de Sales a ramené le christianisme à l'intérieur, en a fait "un christianisme de l'âme", en l'appliquant à transformer la conscience. Il a ainsi rapproché la vie quotidienne. Après lui, c'est Pascal, teint pourtant de jansénisme, qui dira : « Dieu sensible aux cœurs. »

Ainsi, dans la difficile conciliation entre l'Église et le monde, le ciel et la terre, Dieu et l'homme, François de Sales a pu faire aimer Dieu sans rien retrancher des aspirations de l'être humain.

« En ce temps-là, philosophes, théologiens et controversistes n'avaient pas fait Dieu aimable. Ils le considéraient, un peu trop, les uns comme l'auteur des vérités morales, les autres comme

l'auteur des principes de l'esprit et des lois de la nature. Les mystiques avec plus de chaleur, d'imagination, rêvaient Dieu plus vivant, mais ils lui attribuaient une obscurité et une splendeur étranges, monstrueuses presque.

François de Sales n'a pas découronné l'idée de Dieu, il lui conserve ses attributs métaphysiques et moraux et son inaccessible perfection ; mais l'image qu'il se fait de la divinité reste aimable et gracieuse en même temps que grande. Il n'est pas de comparaison délicate et jolie dont il ne se serve pour dire le charme de la beauté divine. Dieu est beau. »

Le « Traité de l'amour de Dieu » s'ouvre par la glorification de la bonté. Et la beauté qu'il attribue à Dieu n'est pas d'un ordre purement rationnel, la définition qu'il en a donnée semble écrite par un artiste. La variété et la splendeur infinie dans l'unité parfaite, l'harmonie irréprochable, l'éclat rayonnant et surtout la grâce qu'est « l'âme de la beauté des choses vivantes », tels sont pour lui les éléments du Beau. Dieu est l'amour même. Dieu aime à l'infini chaque âme en particulier, et comme uniquement.

« L'idée de Dieu, qui est la beauté parfaite, et qui est l'amour parfait, c'est la sainteté de saint François de Sales. Cette idée domine toute sa vie, en est l'âme, en est la lumière. »

(Les citations sans références sont de l'op. cit. — pp. 78-79 —, de Fortunat Strowsky.)

quand marie se fait éducatrice

G. LINEL

A la veille de la clôture du 21^e Chapitre Général (12 février 1978), le Chapitre célébrait la liturgie de la fête de N.-D. de Lourdes. Il fut délicatement demandé au Provincial de Lyon (Lourdes n'est-il pas sur les terres de la Province du Midi?...) de prononcer l'homélie. Le passage d'Evangile était celui de Cana.



Il faudrait une parole simple pour parler de la Vierge Marie.

Il faut un cœur simple, pauvre, pour accueillir la Parole que nous avons entendue et qui est là pour nous aujourd'hui, comme sont là pour nous ces "Actes" de l'Eglise, pour nous et pour notre joie spirituelle, pour notre espérance d'éducateurs et d'apôtres...

Lourdes ! Du moment des Apparitions, en 1856, à aujourd'hui, nous rencontrons la pauvreté, celle des corps et celle des cœurs, les malades et les pécheurs..., et Bernadette, et la pauvreté des Béatitudes. Nous rencontrons, nous entrons dans le mystère de Dieu s'adressant à des pauvres... Il le fait par la Vierge Marie.

*
**

La Vierge Marie apparaît plusieurs fois pendant des mois à Bernadette. Elle s'entretient avec elle, une fille pauvre : non seulement ses parents sont pauvres, dans une pauvre bourgade, mais elle-même n'est pas une savante, une théologienne. Elle ne sait pas ce qu'est "l'Immaculée Conception", elle n'en a jamais entendu parler. Mais elle voit la Vierge Marie, l'entend, accueille la mission qui lui confiée.

La Vierge Marie s'adresse à la "pauvreté" qui n'est pas absence ou vide, mais ouverture, accueil...

Et elle pratique, elle qui l'a enseignée au berger des "Becchi", la "pédagogie du pauvre"... Le pauvre, c'est celui qui a des

besoins, mais c'est aussi celui qui sait accueillir, recevoir..., parce qu'il a conscience de ses manques.

Tout au long des Apparitions, elle livre à cette fillette un message pour l'Église (et pas seulement pour le curé de la paroisse), et pour le monde. C'est un appel à la pénitence et à l'Espérance.

Pour cela, elle se fait *éducatrice* : Bernadette devra venir souvent..., écouter..., prier..., apprendre la confiance..., devenir forte... La Vierge lui demande un jour d'aller boire, devant les gens qui l'observent, l'eau boueuse de la source qui vient de jaillir...

Dans le "Songe des 9 ans", la Vierge dit à Jean Bosco : « Renditi umile, forte, robusto. »

A Cana, alors que les jeunes mariés et les invités sont dans la déception, Marie dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira... » Ils avaient besoin de vin ; surtout ils étaient prêts à faire tout ce qui leur serait demandé...

*
**

Cette "pédagogie du pauvre" est une pédagogie de la confiance et de l'Espérance...

L'Espérance ne naît pas de la pauvreté. Il en est que la pauvreté ou la misère a "fermés".

Bernadette, pauvre, est restée ouverte à la confiance... Elle reviendra à la Grotte autant de fois qu'il lui sera demandé.

La jeune fille qui lui apparaît et qu'elle apprendra à connaître peu à peu, à prier..., lui a fait confiance, lui donne une mission difficile... et Bernadette naît à l'Espérance.

L'Espérance naît non du besoin ou de la pauvreté, mais de la confiance, de ce style de relation forte et simple, qui dans la simplicité et la pauvreté des moyens, dans le besoin, s'établit entre deux êtres.

L'Espérance naît de la confiance que l'autre me donne, dans ma pauvreté même. L'Espérance, comme le dit Bonhoeffer de la Foi, c'est « accepter d'être accepté ».

Le Père Voillaume remarque que « nous savons assez bien que nous aimons Dieu... Nous avons plus de difficulté à savoir que nous sommes aimés de Dieu, personnellement ».

« Comme une mère console son enfant, moi-même je vous consolerai... Et le Seigneur fera connaître sa puissance à ses serviteurs. » (Is. 66. 10-14.)

On n'a jamais fini d'apprendre, même à l'école de la Vierge Marie, que Dieu nous aime, et d'en être simplement heureux, et de l'enseigner aux autres.

*
**

Les Apparitions de Lourdes sont une des plus belles pages pédagogiques de l'histoire de l'Eglise, en des temps difficiles... L'histoire de Lourdes est contemporaine de celle du "Valdocco".

Aujourd'hui ?

Lourdes attire les malades et les pécheurs, comme, du reste, bien des pèlerinages d'autres pays,
moins à cause des "miracles",
qu'à cause de la confiance dont chacun se sait l'objet ;

Et Lourdes attire (aujourd'hui et peut-être surtout) les jeunes parce qu'ils peuvent s'y exprimer,
parce qu'ils sont écoutés,
parce qu'on leur fait confiance, et que de cette confiance naît l'Espérance dont la jeunesse a plus besoin que de moyens de vivre.

... l'eau de la confiance et le vin de l'Espérance.

*
**

Pour nous aujourd'hui et pour les jeunes à qui nous avons lié notre vie, demandons-nous deux choses :

— dans ce Chapitre Général, avons-nous fait confiance aux jeunes ? Autant que la Vierge Marie ? Autant que Don Bosco ?

Et nous sommes-nous fait confiance ?

Nous sommes-nous ouverts à l'Espérance, pour ces temps difficiles, pour ce temps de "désert" aussi difficile que le temps de persécutions. Il est vrai que la plupart d'entre nous, nous ne savons pas ce que c'est...

- Avons-nous conscience de la place de la Vierge Marie dans le "mystère" de l'Education ?

non seulement "élément essentiel" d'un système pédagogique, ou "modèle"...

mais surtout "présence" faite de confiance et d'Espérance, comme le disent les Constitutions (n° 21) : « La Vergine Maria ha una sua presenza nell'educazione di questi figli di Dio. »

Don Bosco l'avait compris. Et nous ?

*
**

Enfin, en terminant, je vous demande une prière pour cette terre de France, où se trouve Lourdes, pour les temps difficiles que nous avons peut-être à y vivre.

un patrimoine visible pour découvrir l'invisible

E. VIGANO'

Le 26 juillet 1980 se clôturait, à la Basilique N.-D. Auxiliatrice de Turin, la « Retraite-Pèlerinage aux Sources » de cent salésiens francophones. Voici l'homélie que le huitième successeur de Sain Jean Bosco adressa à ses confrères en un lieu qu'on ne pouvait souhaiter plus chargé de sens...

Par cette célébration liturgique vous concluez, dans la louange et la gratitude envers le Père, votre Retraite-Pèlerinage "aux Sources".

Ce fut une manière originale et pénétrante de faire la retraite annuelle.

La géographie et l'histoire vous ont aidés à méditer : une géographie limitée à d'humbles coins de campagne et à un vieux quartier urbain ; et un peu d'histoire et de chronique de quelques dizaines d'années. Un modeste patrimoine de choses visibles vous a invité à découvrir l'invisible.

Tels sont, en effet, les sentiers que la foi chrétienne a coutume de parcourir : non pas des systèmes philosophiques ou politiques, pas davantage des idéologies sociales ou théologiques, mais un projet de vie enclos dans les humbles décors d'une existence concrète, composé de morceaux multicolores, mais solidaires, et sagement ordonnés à partir d'un dessin unitaire conçu par un grand artiste : les Becchi, Chieri, Mondonio, Mornese, Nizza, Valdocco !

Une sorte de mosaïque ou de vitrail tellement original et prophétique qu'aujourd'hui encore il illumine et oriente le projet de vie de la Famille Salésienne répandue à travers tous les continents et insérée dans de nombreuses cultures.

Cette réalité à la fois discrète et surprenante suscite des réflexions. Permettez-moi d'en souligner quelques-unes.

1. Et d'abord on est frappé de cette espèce de disproportion constatée entre la petitesse des pierres choisies et la splendeur

de la mosaïque : les Becchi, Mondonio et Mornese sont, et plus encore étaient, des hameaux ou villages dépourvus d'ampleur ; Valdocco était une misérable banlieue malfamée ; Giovannino Bosco, Dominique Savio, Marie-Dominique Mazzarello étaient de petits paysans sans grande culture.

Eh bien, en parcourant en pèlerins ce type de géographie et en se remettant en mémoire le type d'existence vécue par ces personnes, on en vient à redire sans peine, avec une admiration profondément convaincue, ce qu'affirme le premier article de nos Constitutions : « Humblement et avec action de grâces, nous croyons que la Société salésienne est née non d'un simple projet des hommes, mais par l'initiative de Dieu. »

Une chose impressionne d'emblée celui qui réfléchit : la nature particulière d'un charisme de fondation. Celui-ci ne se présente pas comme un plan techniquement bien programmé, ni comme une vie dont on a pu réglementer en détail les étapes, ni comme une œuvre savamment structurée (même si, par la suite, on retrouve quelque chose de ces éléments).

C'est bien plutôt une expérience d'entière disponibilité à l'Esprit-Saint et de participation magnanime à l'une de ses interventions particulières au sein des vicissitudes humaines.

Le document MUTUAE RELATIONES a décrit en ces termes le charisme d'un fondateur : « une expérience de l'Esprit », commencée dans notre cas en Don Bosco, pour être « transmise, ... vécue, gardée, approfondie et constamment développée », selon « un style particulier de sanctification et d'apostolat » (M.R. 11).

Dans ces conditions, le pèlerinage aux sources parle de profondeur intérieure, de dynamisme de grâce, de vertus théologiques robustes, d'invention spirituelle et apostolique au sein d'une nouvelle période de l'histoire, tout cela vécu dans la communion d'une tradition vivante, provoquée et guidée par le même Esprit du Seigneur à travers les médiations qualifiées du Fondateur et de la Communauté permanente et organiquement unie de ses disciples.

2. Un élément très particulier appelle, je dirais de façon sensationnelle, notre esprit d'observation : la rencontre et les rapports entre Don Bosco et Dominique Savio, et l'efficacité pédagogique de cette amitié entre éducateur et éduqué. On saisit ici sur le vif l'originalité et la densité de cette "orthopraxis" que Don Bosco a appelée "Système Préventif" : réalité géniale de pédagogie et de pastorale.

En cette basilique nous pouvons contempler les deux autels dédiés à Don Bosco et à Dominique Savio : deux saints qui ont atteint les sommets à la suite du Christ, précisément à travers un typique exercice de pédagogie chrétienne.

Pour la première fois en presque vingt siècles d'histoire de l'Eglise s'est vérifié le fait qu'un adolescent ait été canonisé comme confesseur, parce qu'il a grandi en sainteté en bénéficiant de la critériologie pastorale et de la méthode pédagogique pratiquée par un Educateur tout imprégné du mystère du Christ. C'est là une constatation de la plus haute importance. Probablement nous sommes trop habitués à ce fait historique parce qu'il est de chez nous.

En réalité, il constitue le ruisseau le plus abondant de nos sources ; en lui convergent et se rassemblent les autres filets d'eau.

Nous trouvons là toute la substance de notre charisme : l'esprit, la mission, les destinataires, les critères pastoraux, la méthode pédagogique, le terrain d'humanité de notre engagement et les horizons d'avenir pour la vocation salésienne.

Il nous faut y penser à nouveau avec audace : notre identité s'enracine dans la prédilection pour les jeunes, elle passe par le Système Préventif, elle propose comme but de l'éducation la sainteté.

Il faut un certain courage et une profondeur de vues pour proposer aujourd'hui, en un style renouvelé et pleinement actuel, l'idéal de la "sainteté des jeunes" : conduire à la maturité d'honnêtes citoyens et de bons chrétiens qui contribuent à restituer à la société une dimension humaine authentique.

3. Certes, ce n'est pas facile. Mais ce n'était pas facile non plus au temps de Don Bosco.

Pour s'engager en une entreprise aussi ardue, il faut, comme lui, « croire aux miracles ». Depuis le songe des neuf ans jusqu'à la construction de cette basilique, à la fondation de la Famille Salésienne, à l'aventure missionnaire : le charisme de Don Bosco apparaît sous le signe d'une intervention privilégiée de Marie : de cette basilique, en effet, sa gloire a rayonné.

La présence de Marie est justement encore un de ces aspects qui nous frappent. Aujourd'hui, et précisément en cette église

historique de Marie-Auxiliatrice, il nous est impossible de ne pas souligner l'étonnante et toutefois parfaitement objective dimension mariale de tant de miracles commencés déjà il y a dix-neuf siècles à Cana de Galilée.

De cette conscience de la présence du pouvoir de Dieu surgit pour nous un appel à retrouver la simplicité surnaturelle de notre foi, à donner au Christ la place centrale qui lui revient, à cultiver en nous le sens vivant de notre appartenance à l'Eglise et du caractère concrètement orientatif de son magistère, à croire à la puissance de fécondité incluse dans ses sacrements.

4. Il y a enfin un autre aspect que je me permets de souligner pour conclure : tout le patrimoine spirituel de nos origines nous parle, à nous Salésiens et aux Filles de Marie Auxiliatrice, d'une vivante participation au charisme de Don Bosco liée à un choix décisif de l'expérience communautaire.

C'est ce qui m'a surtout frappé au cours d'un séjour de réflexion que je fis à Mornese, relisant la "Cronistoria" des origines de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice : Mornese apparaissait comme le reflet de Valdocco.

L'histoire nous assure que Don Bosco, docile à l'Esprit-Saint, a voulu pour les Salésiens et pour les Filles de Marie Auxiliatrice une option de vie de famille, imprégnée d'un particulier témoignage communautaire propre à une "Congrégation religieuse".

Certes, en chacun de ses disciples, il favorisait l'initiative et l'invention personnelle ; il voulait que tous les Salésiens fussent insérés de façon réaliste dans le monde pour aider à construire une nouvelle société. Mais il les a aussi explicitement voulus enracinés dans un vœu d'obéissance qui les rassemblent vitalement en une communauté de témoignage et d'action. Il a donc refusé pour eux le caractère individuel et séculier propre, aujourd'hui, aux instituts séculiers. Cette option du Fondateur a entraîné de fait toute une façon particulière de vivre notre spiritualité et de réaliser notre mission, déjà expérimentée, au cours de ces cent dernières années.

C'est donc avec raison que nos Constitutions affirment : « Vivre et travailler ensemble est pour nous salésiens une exigence fondamentale et une voie pour réaliser notre vocation. » (Art. 50).

Telle est l'eau cristalline des sources : sa pureté est antérieure aux risques de pollution qu'apporte le long parcours parmi les vallées du temps.

Et tandis qu'elle nous rappelle l'authenticité de notre "caractère propre" dans l'Eglise, elle nous provoque à « approfondir, à conserver et à développer » ce don initial avec une intelligente fidélité.

La dimension communautaire n'est pas un frein ; elle est un choix lourd de densité charismatique. Elle est un don riche en souplesse et adaptabilité, actuel en tous les temps, en plein accord avec la mission assignée par l'Esprit-Saint à Don Bosco de Valdocco à Mornese, où il a été traduit (sans trahison) au féminin.

La chose n'était pas facile ; elle réclamait une saine et libre souplesse. Mais la délicate opération a été fort bien réussie, et cette réussite s'est confirmée dans le temps et l'espace, grâce à une capacité d'adaptation, celle qu'aujourd'hui on a coutume de réclamer à propos des efforts d'inculturation.

Donc : un charisme de communion dans l'obéissance, qui nous permet de témoigner et d'agir en communautés souples et bien actuelles, avec une fidélité inventive.

Voilà, chers confrères, quelques réflexions, accordées, je l'espère, à votre expérience de "Retraite-Pèlerinage aux sources".

Apaisons toujours notre soif aux eaux fraîches de nos origines.

Que l'Eucharistie que nous célébrons soit un chant de gratitude au Seigneur qui nous les a données !..

Qu'elle soit aussi un engagement pour en conserver la pureté !..

Qu'elle soit mémoire et projet !..

Qu'elle soit retour aux origines et base de départ !..

Qu'elle soit participation au don de soit du Christ et témoignage communautaire de sa résurrection !..

Et tout cela, pour conduire finalement les jeunes à la pleine louange de Dieu le Père.

Amen !

quand les autres nous "disent" don bosco

EXTRAITS - TEMOIGNAGES

N'a-t-on pas l'impression quand des Amis de Don Bosco nous parlent de lui ou que des jeunes nous « crient » Don Bosco, au cours de rencontres, réunions ou congrès, d'entendre celui-ci nous répéter : « Je n'ai fait que le brouillon, à vous de mettre au propre ; je n'ai tracé qu'une esquisse, vous, vous mettez les couleurs !... » ?

Les « Sources » salésiennes, nous les trouvons certainement aussi dans ces appels, ces sollicitations, ces interpellations, ces paroles que nous lancent des jeunes et des gens appartenant à la très large famille salésienne.

La fin de ce chapitre nous le suggère...

● D'ADULTES...

*M*on carrefour était très intéressant ; nous n'avons pas eu le temps de tout terminer. C'était vraiment enrichissant. Il y avait une personne qui était professeur avec une de ses élèves pas gênée du tout... C'était très bon. Un gars de X... nous a raconté sa vie là-bas... Avec nous il y avait une fille de Y... qui a connu Don Bosco par des camps. Elle en est enchantée ! Une fille de Z... nous a raconté son école, sa joie d'être à Z... Elle aime beaucoup son école. Deux autres garçons de deux paroisses... nous ont dit comment ils vivent leurs relations diverses, mais ensemble : c'est formidable... (*Personne de service*).

— J'ai trouvé plus que jamais d'actualité la formulation des vœux (du Recteur Majeur) : « Qu'à l'école de Don Bosco, Travail et Tempérance soient pour nous un témoignage ascétique de charité pastorale qui conteste ce monde où se foment le divorce entre l'amour et le sacrifice ». Cette phrase est tout un programme éducatif et je regrette que les parents dont les enfants sont dans une école de Don Bosco n'aient pas assez l'occasion de s'imprégner de cet esprit, lorsqu'il en est encore temps sur le plan éducatif, c'est-à-dire pendant la petite enfance de leur progéniture (à l'adolescence, les parents ont plutôt un rôle d'accompagnateurs discrets, mais les jeux sont faits ; tandis que le groupe scolaire, l'amitié hors de la famille ont un rôle prépondérant). J'ai parlé de cela avec... J'espère qu'avec elles nous

pourrons un peu mieux collaborer, en entraînant des parents... Je suis éducatrice d'enfants inadaptés et je considère que Don Bosco est le patron des éducateurs... Il me semble qu'il s'occupait des jeunes des milieux les plus défavorisés, et la revue "Don Bosco Aujourd'hui" me paraît en témoigner.. J'oubliais de vous dire que pendant la célébration du 23 janvier, l'ambiance de joie me faisait aussi penser à Saint François d'Assise dont nous fêtons cette année les 800 ans ; c'est aussi un jeune "vieillard"... Et puisque en Dieu les saints sont tous unis je le vois très bien avec Don Bosco, l'un complétant un peu l'autre ; nous ne voyons pas en saint François une action éducative, mais tous deux apportent ensemble un esprit de joie, d'ouverture aux pauvres actuels, de recherche de la simplicité... (*Maman éducatrice*).

— ... C'est vrai que je pense souvent à ..., aux années que j'ai passées là-bas et que je ne regrette pas du tout. Au contraire, je pense que l'esprit, la pédagogie qui régnaient à ..., à mon époque, m'ont permis d'apprendre à aimer la patience, la sagesse, le respect de l'autre même quand autrui apparaît très différent de ce que l'on croit.

Cette pédagogie de Don Bosco ne m'a pas quittée et, au contraire, je m'intéresse de plus en plus à ce domaine et je continue à espérer pouvoir travailler un jour avec les enfants. Car je crois que c'est la base qu'il faut travailler, changer, pour voir un monde meilleur. Cette violence que je vois souvent en ville m'écoeure et pourtant contre cela, il faut lutter avec le meilleur instrument que le Seigneur nous ait donné : c'est l'Amour.

Vous avez toujours été pour moi une image de cette humilité, de cette fraternité et elle marquera toujours mon chemin. J'admirais et j'admire toujours le courage, la patience que vous avez pour servir votre prochain ; le Seigneur reconnaît ses enfants et votre tâche sera là-haut acclamée à sa juste valeur. Vous pouvez le voir, je ne vous ai pas oubliée même si les kilomètres nous séparent, car la vraie présence se vit au fond du cœur et de l'esprit (*Jeune en Faculté*).

● DE JEUNES... (en carrefours)

- Il est difficile de faire passer le message de Don Bosco quand les groupes sont trop nombreux.
- Découverte de l'esprit salésien : en parlant au cœur, on arrive à la foi.

- A l'école de Don Bosco, les jeunes doivent prendre leur responsabilité, des initiatives. Ils doivent travailler en équipe et avoir de l'audace.
- Dans la famille de Don Bosco, il n'y a pas que des religieux, mais des laïcs et des jeunes.
- Ce qui frappe le plus en Don Bosco c'est : son courage, la confiance qu'il avait dans les jeunes, son songe prémonitoire qui est devenu réalité, sa patience, son désir de faire découvrir le Christ, qu'il croit en ce qu'il fait...
- Dans les maisons salésiennes, les "profs" sont moins tendus, on peut discuter avec eux, même en dehors des cours...
- La joie, la bonne entente, l'ambiance..., ça dépend des "profs", mais ça dépend aussi de nous.
- Chez Don Bosco, il y a une entente dans l'équipe éducative. Les "profs" vivent l'Esprit de Don Bosco par leur proximité aux jeunes.
- Vivre Don Bosco, c'est ouvrir les yeux aux problèmes existant autour de nous, c'est croire en l'avenir des jeunes, c'est rêver voir quelque chose de meilleur.
- Je suis toute nouvelle dans une école de Don Bosco, ça me plaît ! On peut discuter avec les profs !
- Le "style" de Don Bosco, c'est croire aux possibilités des jeunes et leur faire découvrir — croire à — leurs possibilités ; c'est leur faire confiance ; Don Bosco a toujours espéré dans les jeunes !
- Nous souhaitons que le rayonnement de Don Bosco s'exerce dans les maisons salésiennes mais tout autant en dehors des institutions afin que chaque jeune se sente aidé et considéré.
- Don Bosco voulait aider les jeunes. Aujourd'hui, nous les jeunes, voulons réagir de la même façon en aidant les autres jeunes ; échanger les idées avec les plus jeunes, les comprendre et les aider ; il n'y a pas assez de gens qui s'intéressent et s'occupent des problèmes actuels des jeunes ; Don Bosco est un moyen de mieux nous rapprocher de Jésus-Christ.
- Don Bosco : sa détermination, son courage face aux jeunes, son intelligence, sa gaieté, son intuition ; malin ; laisse ses jeunes libres avec une limite ; les jeunes qui étaient avec lui s'assumaient eux-mêmes pour ne pas le décevoir ; assez coléreux, il se dominait.

- Nous désirons être bousculés par l'esprit de Don Bosco pour sortir de nos habitudes dans un monde où la joie et l'écoute sont denrées rares.
- Est-ce qu'on se réfère assez à Don Bosco dans nos écoles ? Ne pourrait-on en parler davantage pour que nous vivions nous aussi dans son esprit ?
- Des "profs" laïcs font mieux que des religieux : ceux qui pratiquent Don Bosco, ce sont ceux qui cherchent à nous comprendre ; confiance, on peut discuter, mais en visant la personne selon ses problèmes ; pas besoin de discipline, l'ambiance permet l'autodiscipline, on se le dit entre nous...
- Les relations sont bonnes si les élèves font des efforts de participation. Mais cela dépend des "profs", certains viennent juste pour le cours, mais ce n'est pas dans la majorité des cas.
- Comment voyons-nous les "profs" ? Ne pas avoir de frontières entre "profs"-élèves ; on aimerait que l'on soit copain avec les "profs", mais ce n'est pas possible ; ex. : des élèves ont demandé que les "profs" passent la récré, dans la cour, avec eux.
- On a dit deux mots de Don Bosco pour se souvenir de sa vie, de son œuvre. Ce qui frappe le plus, c'est qu'il n'est jamais désespéré. Il a une foi profonde en ce qu'il fait. Il s'est voulu l'ami des jeunes toute sa vie. Les jeunes doivent espérer des adultes autant que les adultes espèrent des jeunes. Les jeunes ont à former les adultes (*dit par des adultes*).
- Des "profs" viennent à notre rencontre : ils vivent l'esprit de Don Bosco par leur proximité ; ces "profs" sont le signe de quelqu'un qui donne de son temps.
- Vivre Don Bosco, c'est ouvrir les yeux aux problèmes autour de nous ; ainsi en "clubs", nous nous retrouvons avec un handicapé.
- Don Bosco a été vers les jeunes et m'invite à me tourner vers les autres, en essayant de rendre les autres heureux.
- Visage de Don Bosco : ... Entente de l'équipe éducative, importante ; sinon, mauvais reflet sur les jeunes.

● DES CARREFOURS D'ANCIENS DE DON BOSCO

Nous allons essayer de traduire quelques traits caractéristiques de nos carrefours, étant dans l'impossibilité de rendre compte de toutes les idées.

Ont été remarquées :

- La spontanéité au niveau de chaque carrefour.
- Une amitié profonde autour de DON BOSCO, au niveau de notre assemblée.

1 - La connaissance de Don Bosco :

Elle est faible parmi les nouveaux enseignants, donc à plus forte raison parmi les élèves.

Quelques exemples de solution :

- Pèlerinage d'un comité d'entreprise à TURIN, d'une maison salésienne.
- Etude spécifiquement salésienne proposée régulièrement au corps enseignant.
- Montage audio-visuel auprès des jeunes.
- Temps à prévoir pour développer la pédagogie de DON BOSCO.

2 - Les situations de pauvreté :

Elles sont la solitude, l'éclatement de la cellule familiale, la délinquance de la jeunesse.

Elles sont aussi le chômage, la précarité de l'emploi, le sentiment d'inutilité.

Une expérience à propos du vol si fréquent dans nos écoles, l'exemple de ... est riche d'enseignement :

Lassé de vols répétés depuis quelque temps, une décision énergique est prise pour le vol de 250 F une veille de départ en vacances de Noël : rassemblement à la chapelle de l'ensemble du personnel enseignant ou non et des élèves..., discussions..., distribution de bulletins secrets... Le voleur se dénonce.

L'anonymat a été préservé, la dignité du voleur sauvée, son droit à l'erreur accordée, mais une faute grave était publiquement reconnue.

Quelques ébauches de solutions :

- Dispenser du temps au dialogue, et en particulier pour les jeunes.

- Refuser pour nous-même d'être un cumulard.
- Possibilité de bénévolats pendant nos temps libres.
- Accepter la baisse de nos revenus familiaux selon nos possibilités (ex. : travail à mi-temps).
- Faire participer la jeunesse aux situations de pauvreté ; une expérience :

Dans le Nord, a été organisé par les adultes le ramassage du charbon, distribué par les jeunes, auprès des personnes âgées très pauvres.

Sentiment d'utilité, de service, de générosité que ces jeunes découvrent.

En conclusion, ATTITUDE SALESIENNE VIS-A-VIS DES JEUNES :

UNE GRANDE ESPERANCE...

- en étant physiquement près d'eux dans leur milieu de vie ;
- en leur faisant, nous, salésiens, les premiers confiance ;
- en acceptant le risque d'échec ;
- en leur faisant découvrir notre attachement à DON BOSCO ;
- à travers nos équipes liturgiques, l'animation des messes sans prêtres, les différents mouvements d'Eglise, la découverte d'une autre façon de prier, tel ce JE VOUS SALUE MARIE (qu'un jeune homme de Paris nous a aidés à chanter en nous accompagnant fort bien avec sa guitare).

● **ET LES J.E.F. (Jeunes Européens Francophones, anciens de Don Bosco) ONT DECLARE :**

Avec l'esprit de Don Bosco, nous formons une jeunesse enthousiaste et sommes aussi, malgré notre inexpérience, des acteurs, comme vous tous, de la vie salésienne.

un temps pour écrire ?

J. BIGNET

Publiées dans « LA NAVARRE-INFO » (avril 1982) ces lignes d'un salésien qui analyse ce qui pousse des jeunes anciens à écrire à « leur maison »... et des éducateurs à réfléchir sur le contenu de ces lettres... En somme, un profit pour tout le monde.

Avec la correspondance des anciens d'un certain âge (17-20 ans), il ne serait pas aussi facile de faire un journal du genre "NAVARRE-FAMILLE" que l'on envoie aux élèves pendant les grandes vacances, parce que les élèves, encore jeunes, ont une simplicité et une fraîcheur de style qui rend possible l'humour, témoin cette bonne lettre de F.-X. C... (11 ans) : Chère Navarre (et non pas cher Père ou cher Monsieur),

J'espère que tu vas bien. Moi oui. Je pense un peu tard pour vous souhaiter une bonne rentrée, mais je le fais quand même. Je suis à Paris et de la salle à manger je vois la Tour Eiffel. A l'école, il y a dix matières et neuf professeurs. J'espère que vous avez terminé l'ascenseur pour les pères âgés. Je pense souvent à la chapelle. J'espère que Fifi (c'est la chienne actuelle) va bien et que Don Bosco se porte bien !

Pas de complexes ! (Et sans compter avec les fautes d'orthographe qui ajoutent de la saveur à cette spontanéité enfantine.)

Pourtant, en réfléchissant sur la fin de sa lettre où il dit : « Je suis dans un lycée où il y a 3.000 élèves, mais je préfère La Navarre », on peut dire que la motivation profonde de sa lettre rejoint les raisons qui font que des anciens brusquement nous écrivent, entre 17-25 ans.

Pourquoi écrivent-ils alors ?

Il y a un temps pour naître et un temps pour mourir.

Il y a un temps pour planter et un temps pour récolter.

Il y a un temps pour pleurer et un temps pour rire.

Dans ce passage célèbre de la Bible, l'auteur exprime le proverbe connu : « Chaque chose en son temps, un temps pour chaque chose ! »

Or, en relisant les lettres de certains anciens, on peut se demander s'il n'y a pas « Un temps pour écrire », une sorte de moment psychologique qui les pousse à écrire.

Par exemple, c'est B. C. qui écrit de Tahiti. La lettre est très élogieuse pour La Navarre, « maison unique pour l'ambiance qu'il y a trouvée ». Il était cuisinier à l'armée... et les bons plats qu'il a dû préparer et très probablement manger ne lui ont pas suffi pour faire oublier "le temps passé" et même lui ont donné le temps d'écrire.

C'en est un autre qui écrit du Golfe Persique...

On sait que les pétro-dollars sont là pour permettre d'achalander les magasins de ces petits émirats. Pourtant, ni les terrasses de café, ni les marchés, ni les appareils Hi-Fi... ne lui ont rempli son temps au point de ne pas trouver le "temps d'écrire". Sa lettre n'est pas un retour complaisant sur son passé ni un appel à penser à lui, mais elle exprime la reconnaissance pour ceux qui lui ont appris à "penser aux autres".

C'est encore C. D. qui "gratte" une longue lettre tout à fait inattendue mais qui correspond, semble-t-il, au "temps d'écrire". Il est à l'armée. On dit parfois que l'on n'y fait rien. Il est pourtant certain qu'au moment des "classes" l'horaire est serré. On n'a pas le temps de respirer. Or, c'est justement à ce moment, au maximum d'un horaire quadrillé et programmé, que cet ancien écrit, longuement, pour me dire qu'il n'a pas eu le temps... avant (alors qu'il n'était pas pressé) ! Petit mensonge commode, on le sait bien.

Et ce temps du Service est l'occasion d'écrire pour pas mal d'autres anciens. G. B... écrit de la caserne des pompiers. La tête pleine de théories et d'histoires d'incendies, il rallume la flamme du souvenir qui couvait elle aussi sous la cendre du "manque de temps".

C'est enfin T. B... qui est en Afrique. Il n'y a pas acquis des "idées noires" puisqu'il dit s'y plaire et s'y faire. Mais comment se fait-il qu'il n'oublie pas La Navarre et qu'il comprend maintenant le bien-fondé d'une maison comme La Navarre ?

Quand on regarde ces différentes lettres, on voit se profiler en filigrane le visage de la solitude et du dépaysement à l'étranger. Tahiti..., Abidjan..., c'est bien loin. Et le service militaire..., c'est dur. 17-20 ans c'est la vie adulte qui commence et pour y faire face on est souvent seul. De toute façon, chacun est seul pour prendre ses responsabilités devant la vie, avec son lot d'insécurité et d'inconnu.

Alors on se retourne vers le passé, non pas par nostalgie (c'est plutôt le fait d'anciens plus âgés) mais pour comparer. Juger, c'est comparer. Et par nécessité, on se raccroche à un élément de son enfance qui représentait la sécurité affective ou bien la certitude religieuse ou encore la fermeté de la raison.

On retrouve le "trépied" de Don Bosco qui marque les anciens à leur insu, et qui resurgit quand il y a contestation de la foi, de l'affection ou de la raison : au service militaire, par exemple, Dieu sait si l'on rencontre parfois le manque de raison..., l'absurde !

Ainsi, il y a un temps pour oublier... et un temps pour se souvenir..., un temps pour écrire.

Mais l'on n'a pas toujours 20 ans. Et il ne faudrait peut-être pas s'en tenir au seul "temps d'écrire" pour écrire. Je veux dire par là que, s'il est plus facile d'écrire dans ces moments privilégiés où l'on sent le besoin de s'exprimer, il ne faudrait pas attendre pour écrire que ces uniques moments car ils risquent de ne pas se présenter. Certes, on ne peut exiger d'écrire en tout temps, mais l'on peut ajouter à la liste des occasions d'écrire (Jour de l'An, mariage, naissance, décès ou, comme l'on vient de l'analyser, les voyages à l'étranger ou le service militaire) une raison importante qui servira de conclusion.

Si comme le dit la Bible : « Il y a un temps pour parler et un temps pour s'abstenir de parler », il ne faudrait pas que ce temps « pour s'abstenir d'écrire » s'éternise. Aux occasions énumérées ci-dessus, on pourrait donc ajouter une occasion bien précise : celle de permettre au bulletin des anciens de se faire. Je dis souvent aux élèves : c'est vous qui allez faire le bulletin des vacances. Sans vos lettres, détaillées, pas de dessins et pas d'histoires. Alors, écrivez !

C'est un peu analogue avec le bulletin des anciens "NAVRE-INFO".

D'ailleurs, il faut que l'ancien sache que sa lettre arrive toujours au bon moment et que s'il y a un "temps pour écrire", il y a aussi un temps pour recevoir des lettres, c'est-à-dire un moment où la lettre d'un ancien permet de juger, car juger c'est comparer. Et en comparant la situation actuelle avec des lettres d'anciens on peut parfois ajuster notre pédagogie dans les difficultés avec les élèves actuels. N'est-ce pas encourageant d'apprendre qu'Un Tel est devenu "quelqu'un" alors qu'en le voyant partir de La Navarre on pouvait désespérer de Lui ?

*don bosco
sur le vif*



la chasse aux fauves

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES (M. B.) *

Du dimanche matin au dimanche soir, on ne connaissait pas le chômage à l'Oratoire du Valdocco. Don Bosco se livrait même quelquefois, l'après-midi, à un exercice qui vaut la peine d'être conté. Un instantané sur un jeune prêtre de 27 ans ou « comment apprivoiser les jeunes loups?... »

Les catéchismes battent leur plein. Don Bosco, qui se réserve les aînés, a pu se faire remplacer ; le voici qui sort de l'Oratoire et bat le terrain aux alentours à la recherche d'ouailles vagabondes auxquelles il n'est pas facile de faire entendre raison. Ignorants, peu soucieux de leur paroisse, des garçons se rassemblent dans les prés, les chemins, sous les portiques des maisons éloignées et se livrent furieusement aux jeux de cartes ou à d'autres jeux interdits par la loi et dangereux. Il n'est pas rare que cela se termine par des coups de couteau.

Don Bosco s'approche gentiment et, d'un air indifférent, observe le jeu. Au milieu du groupe, sur un siège ou sur une pierre, est étendu un mouchoir ; sur celui-ci les sous de la partie, parfois vingt ou vingt-cinq. Une fortune, si l'on songe qu'alors un kilo de pain coûte quelques sous. Il s'intéresse au jeu ou même y prend part lui-même jusqu'au moment où il voit les joueurs échauffés et le mouchoir bien garni de lires. Alors, d'un geste rapide il saisit les quatre coins du mouchoir, avec l'argent et les cartes, et s'enfuit à toutes jambes.

Abasourdis, les garçons détalent à ses trousses. « L'argent ! Rendez-nous l'argent ! »

Attraper Don Bosco à la course, il n'en est pas question. Lui, se retourne en criant : « Courez ! Prenez-moi ! Je ne veux pas vous voler. Je vous le rendrai, je vous en donnerai même d'autre... Venez ! Courez ! » La poursuite se termine à la porte de l'Oratoire ou à l'intérieur de la chapelle bondée de garçons attentifs à la prédication de Don Borel ou de Don Carpano.

* M.B. = MEMORIE BIOGRAFICHE : Mémoires Bibliographiques, en 19 volumes, avec plus de 15.000 pages. Racontent, de 1815 — naissance de Don Bosco — à 1938 — cinquantenaire de sa mort — avec une multitude de particularités, la vie et l'œuvre de Saint Jean Bosco.

C'est alors que ça devient difficile : il s'agit de calmer les joueurs, irrités par la désagréable surprise, et de les faire rester à la prédication, déjà commencée.

Don Bosco prend l'allure dégagée, voire burlesque, d'un commerçant, ou d'un voyou envoyé par sa mère, contre son gré, à l'Oratoire, ou encore d'un vendeur ambulante. Il entre en criant : « Nougat ! Nougat !.. Qui veut du nougat ! »

Eclats de rire général... Tous les garçons sont debout pour regarder. Et le prédicateur en chaire : « Oh ! Polisson, sors de l'église ! Tu te crois peut-être sur la place du marché ?.. » « En voilà une bonne ! Moi, je fais mes affaires... J'ai vu ici des tas de jeunes et j'ai pensé à vendre mes nougats. »

Le dialogue continue, dans un piémontais plein de bons mots piquants sur le respect dû à l'Eglise ou sur la sanctification du dimanche, sur le jeu, le blasphème, le sacrement de pénitence...

A la "prise de bec" inattendue des deux prêtres, les joueurs s'arrêtent, prêtent attention, se mettent à rire, finissent par s'asseoir, s'il y a de la place, et par écouter. Le savoir-faire et l'esprit de Don Borel et de Don Bosco les retiennent pendant une heure, une heure et demie... Après la prédication, il y a les litanies de la Sainte Vierge. Les "merles" sont toujours là, près de Don Bosco, au fond de l'église. L'un ou l'autre lui demande à voix basse : « Quand allez-vous me rendre mon argent ? » « Attends un moment... Il faut que je donne la bénédiction du Saint Sacrement. »

On finit quand même par sortir, chacun retrouve ses sous, reçoit un joli cadeau... La certitude de n'avoir rien à déboursier pour s'amuser toute l'année, les manières aimables de ce prêtre si rapide à la course et si adroit à voler les cœurs, tout cela fait que les joueurs, enchantés, promettent de revenir, de ne plus jouer aux jeux de hasard. Et, le plus beau, c'est qu'ils tenaient parole.

(M.B., III - Chap. XI)

dialogue et confiance

M. B.

Le moyen favori de Don Bosco pour faire du bien à ses enfants était de prévenir leurs manquements par des avis et des conseils fréquents, par un mot dit à l'oreille, le tout enveloppé de bonté paternelle.

A un garçon qui lui demandait comment faire pour avancer sur le chemin de la perfection, il répondit : obéissance aveugle, fidélité à tous les règlements de la maison, bon exemple donné aux camarades, un peu de méditation chaque jour ; tout faire pour la gloire de Dieu, soit que l'on mange, que l'on boive, que l'on s'amuse, que l'on étudie, que l'on prenne son repos, etc. Et puis un *S* et un *T*, ce qui signifie : parle-moi Souvent des choses de ton âme, et toujours avec une grande franchise sur *Tout* ; en somme, confiance illimitée dans le supérieur. Et il lui conseillait en outre de garder le silence, c'est-à-dire de ne pas se répandre en discours frivoles, qu'il s'agisse de plaintes, de murmures, de critiques ou de louange personnelle.

Parfois même il invitait ses enfants à lui exposer par lettre chacune de leurs peines, les manquements commis et même les craintes qu'ils éprouvent de n'être pas, d'une manière ou d'une autre, bien considérés par leurs éducateurs. Un jour, il conseilla à l'un d'eux de combattre son penchant à s'irriter intérieurement contre les dispositions prises par les supérieurs, et il lui indiqua les causes de son état d'insatisfaction. Et le garçon écrivit à Don Bosco une petite lettre, en concluant par ces mots : « C'est de tout cœur que je vous le dis : désormais je ne veux pas autre chose que ce que vous voulez, père très aimé en Jésus-Christ ». Après le repas du soir au réfectoire, Don Bosco s'approcha de lui et lui glissa à l'oreille : « J'ai lu ta lettre ; elle me plaît beaucoup. De mon côté, je n'épargnerai rien pour te faire plaisir. On voit bien que je te comprends et que tu me comprends. Ai-je deviné juste ? » « Oui-oui. » « Je te recommande seulement d'avoir bien soin de ta santé. »

Un adolescent se laissait dominer par la mélancolie ; il alla, un soir, baiser la main de Don Bosco qui lui dit : « Oh ! Mon cher », à voix basse et la tête près de celle du garçon comme s'il

attendait une confiance. Et le garçon : « Que voulez-vous que je vous dise ? C'est à vous de me dire quelque chose. » Et lui : « Tu as des ennuis, tu es triste, et, te voyant triste, je le deviens moi aussi. Au contraire, si tu es joyeux, je le suis moi aussi. Je voudrais que tu sois toujours joyeux, que tu ries, que tu sautes, pour que tu deviennes heureux en ce monde et en l'autre. » A un autre, il rappelait la parole de saint Philippe de Néri : « La tristesse est le huitième péché capital. »

(M.B., VIII, 750)

Ce que nous voulons, c'est d'être aimés et que vous ayez toute confiance en nous... Voilà bien le seul moyen pour faire en sorte que l'Oratoire devienne un paradis terrestre, et qu'il n'y ait aucun mécontent dans la maison. Ici, Don Bosco est tout entier à vous pour votre bien spirituel et temporel. Si le supérieur désire de vous quelque chose, il vous le dit tout de suite ; de même si vous désirez quelque chose de lui, ne l'enfermez pas dans votre cœur ; manifestez-le. Si vous agissez ainsi, tout ira bien et vous serez contents. L'un trouvera peut-être qu'un aliment lui fait mal ? Il n'est pas assez couvert la nuit ? Il a besoin de se garantir du froid pendant le jour ? Qu'il me le dise, et je m'efforcerai de le satisfaire en toutes ses demandes raisonnables, et selon ce que permet la pauvreté de notre maison. Un autre ne se sent pas en bonne santé ? Il a des difficultés dans ses études ? Il a eu quelques ennuis avec le maître ou l'assistant ? Il lui semble que quelqu'un lui a fait tort ? Je suis là, moi, pour remédier à tout cela, et soyez assurés que je garderai pour moi vos confidences et que je les ferai servir à votre avantage. Mais, de grâce, que parmi vous il n'y ait pas de garçons qui se plaignent de quoi que ce soit. Au lieu de vous plaindre et de critiquer, venez vers moi. Notre désir est de vous contenter, et, par ce moyen, nous pourrions obvier à une foule d'inconvénients. Ce que je vous dis là ne concerne pas seulement les choses corporelles, mais beaucoup plus encore celles de l'âme. Il arrive que le démon vous jette la tristesse sur les épaules. C'est le souvenir de la famille, ou le soupçon de ne pas être dans la faveur des supérieurs, ou encore la crainte que l'on découvre un manquement et qu'on le punisse ; que sais-je encore ? L'impression que les camarades vous estiment peu, ou le découragement à la suite du peu de progrès de vos études. Eh bien ! Voulez-vous enlever cette tristesse de vos épaules ? Venez vers moi, et nous trouverons le moyen pour la chasser et y remédier.

(M.B., VI, 320)

J. KLEIN

Ce savoureux récit, tiré de la revue des Becchi — pays natal de Don Bosco — « Il tempio di don Bosco », a été écrit par un confrère salésien hollandais et traduit par le Père Halna. Il s'inspire des « Mémoires Biographiques », XII, 417... La « manière » de Don Bosco est, ici, tournée vers des adultes, mais n'oublions pas que ses jeunes étaient présents et en recevaient une sorte de leçon de choses pédagogique...

Nous approchons du 6 août 1876 ; ce dimanche-là on doit inaugurer le dernier tronçon de la voie ferrée de Turin à Lanzo. Depuis peu la gauche parlementaire — anticléricale, c'est-à-dire anticatholique — est au pouvoir. Des ministres seront présents ! Quelle belle occasion pour exalter "l'ordre nouveau", dans le vieux Piémont...

Malheureusement la municipalité n'a pas de local suffisant pour la réception qui s'impose, et elle se tourne vers Don Lemoyne, Directeur du Collège salésien. Don Lemoyne reçoit carte blanche de Don Bosco, qui exprime même le désir que la municipalité invite la "musique" de l'Oratoire de Turin ; il assure qu'il fera tout son possible pour être présent lui-même. On mettra le jardin et les arcades à la disposition de ces Messieurs ; un Collège catholique recevra officiellement, au su et vu de la cité, ces anticléricaux notoires, et cela six années après la brèche de la Porta Pia (c'est-à-dire de la prise de Rome, en 1870) avec toutes les conséquences qui en découlaient.

Un journaliste catholique, encore éberlué, écrira par la suite à Don Bosco : « Nous aurions souhaité pour cette journée du 6 août une de ces maladies momentanées qui, en de telles circonstances, frappent toujours opportunément les diplomates, y compris les nonces pontificaux. » En filigrane on peut lire le nom du duc d'Aoste, Amédée de Savoie, qui s'excusa au dernier moment.

Quant à Don Bosco, il est présent. La journée est splendide. Et voici que l'on entre dans le magnifique Collège de Don Bosco — ce merveilleux Don Bosco — qui est assez habile pour garder neuf mille enfants dans ses divers instituts. Et les enfants applaudissent et crient : « Vivent les ministres ! » Et Don Bosco est là en personne, et serre la main à Zanardelli, à Nicotera, à

Depretis. Sous la vaste colonnade, que décore une profusion de fleurs, Don Bosco fait servir le vermouth glacé. Excellent, ma foi ! Les enfants chantent, la musique des enfants retentit, et d'autres enfants, drapeaux en mains, font des exercices militaires. Il n'y a pas de "curé" qui tienne. Ici l'éducation est mâle et les enfants sont du roc !

Bientôt, c'est Don Bosco qui est le roi de la fête et s'assied entre Nicotera, Zanardelli, représentant du Roi, et le Président du Conseil Depretis, plutôt silencieux. Le plus émerveillé de tous est l'honorable Zanardelli, et l'on voit bien qu'il n'en croit pas ses yeux. Mais c'est ainsi. L'extraordinaire prêtre, qui, au premier abord, semble un sacristain, accompagne jusqu'à l'esplanade le Président du Conseil. Les deux personnages se serrent la main, se font des compliments, avec des courbettes et des paroles de cordialité. C'est ainsi que le « *Bersagliere de Rome* », le 9 août 1876, surtout attaché à exploiter le triomphe politique, ne manque pas de souligner l'effet que la bonhomie de Don Bosco produisit sur chacun. Quant au ministre de l'Intérieur, Nicotera, il était aux anges et, prenant congé, ne se cacha pas pour déclarer : « J'ai éprouvé un très grand contentement, oui, une satisfaction que l'on goûte peut-être une seule fois dans sa vie. »

« Ce sont encore, commentait Don Bosco, pour une large part, de pauvres gens, qui n'entendent jamais une parole sortie du cœur, ni une vérité exprimée de manière à ne pas les blesser. Pour moi, je les ai reçus cordialement et je leur ai dit avec mon cœur ce que les circonstances me suggéraient. »

De leur longue conversation — fort intéressante sous de nombreux rapports — voici quelques phrases qui donnent le ton. C'est Nicotera qui parle :

— Don Bosco, vous ne dites pas tout ce que vous pensez !

— Moi ! Et pourquoi !

— Parce que vous êtes trop malin !

— Comment pouvez-vous dire que je suis malin ? Ce que j'ai dans le cœur, je l'ai sur les lèvres. Je n'ai rien que je ne puisse communiquer et que je ne dise à tous. Le dernier des garçons de notre maison salésienne sait tout ce que je me propose de faire. Si c'est cela que vous appelez être malin, alors je le suis vraiment. En ce qui concerne la religion, je suis avec le Pape et je m'en vante... (Ici, longue et intéressante discussion.)

— Et en tout ce qui concerne la situation d'aujourd'hui, insinue Nicotera.

— J'obéis aux autorités constituées.

— Pourtant, Don Bosco, il me semble que vous ne me dites pas tout.

— Veuillez m'excuser, cher Monsieur. De la manière dont je parle, on peut se rendre compte que je ne suis pas ici pour flatter, mais qu'en homme franc et loyal j'exprime toujours mes sentiments. Tout le monde sait ce que pense Don Bosco.

Ces bons Messieurs cherchaient à le taquiner, non sans une certaine malice, mais ils devaient admettre que Don Bosco dévoilait tous les secrets "communicables". Belle restriction mentale... Est-en cela qu'il était rusé et malin ?

Le vrai secret que, certes, il ne pouvait semer aux quatre vents, consistait dans la fascination qui émanait de sa personne. Une fascination où ne manquait pas une réelle finesse, mais faite de beaucoup plus encore de foi, de confiance en tout et en tous, sans exception.

Il était prévu que les ministres passeraient vingt minutes dans le Collège ; ils restèrent une heure et demie avec Don Bosco et ils promirent de revenir. Après la cérémonie, entouré de ses fils, et visiblement heureux lui aussi, Don Bosco disait : « Je crois qu'il y a longtemps que ces ministres et députés n'ont pas entendu autant de prédications qu'aujourd'hui. Peut-être n'ont-ils jamais fait de retraite, je crois qu'aujourd'hui, sans aller chez saint Ignace, ils en ont fait une... muette ! »

don bosco

apprend l'allemand

M. B.

Voilà un détail (?) qui surprendra plus d'un lecteur... Mais grâce à ce texte nous découvrons combien les raisons qui poussèrent Don Bosco à cette étude de l'allemand sont des plus pastorales et en harmonie avec nos sensibilités : « Chaque langue que nous étudions fait tomber une barrière... » Si ce fait lui-même ne manque pas d'intérêt, le propre commentaire de don Bosco, fait devant ses jeunes, ne l'est pas moins.



'autres faits montrent sa promptitude à s'imposer des fatigues, si pesantes soient-elles, quand il s'agissait d'aider quiconque avait besoin d'une aide spirituelle. En 1845, il y avait à Turin plusieurs familles allemandes et de nombreux soldats, leurs compatriotes, servaient sous le drapeau du Piémont. Peu de prêtres en connaissaient la langue et, absorbés qu'ils étaient par de graves occupations, il n'y avait personne pour entendre les confessions de ces gens. Ainsi, ces familles et ces soldats, du point de vue religieux, se trouvaient tout à fait abandonnés. Des personnes charitables allèrent trouver Don Bosco et lui parlèrent de ce manque de prêtres, le priant d'y porter remède. Comment faire ? Don Bosco ne connaissait pas l'allemand. Les Pâques approchaient et les Allemands désiraient accomplir leur devoir pascal. Certains d'entre eux étaient gravement malades dans les hôpitaux.

Alors, Don Bosco, préoccupé de leur salut, se proposa d'étudier l'allemand. Il se munit d'une grammaire et de quelques autres livres, trouva un bon professeur et, pendant un mois, s'adonna autant qu'il le put à cette étude. Puis il rédigea un formulaire des questions les plus nécessaires à poser par un confesseur à cette catégorie de pénitents, des réponses qu'il présumait devoir être faites, et de brèves exhortations propres à exciter la contrition, puis il se les fit traduire et expliquer par le professeur. Une fois qu'il eut pris 16 leçons et payé 20 livres, somme appréciable eu égard à l'étroitesse de sa bourse, il se mit à confesser en allemand, tout heureux de constater qu'avec l'aide du Seigneur il y réussissait assez bien.

Quand on sut que Don Bosco confessait en cette langue, et la nouvelle passa très vite de l'un à l'autre, ces bons Allemands

accoururent volontiers et lui donnèrent l'occasion de se fatiguer pas mal au tribunal de la pénitence. Ils se hâtèrent de plus de le conduire à l'hôpital où il fut accueilli avec joie par leurs concitoyens malades, dont quelques-uns moururent consolés par son assistance. Une telle affluence à son confessionnal dura environ trois ans, jusqu'à ce que, des antagonismes étant nés entre le Piémont et l'Autriche, les Allemands se retirent chez eux.

Don Bosco, pendant ce temps, avait continué l'étude de l'allemand, développant ses formulaires d'interrogations et de réponses, mais seulement pour le but qu'il s'était fixé.

Un soir de 1876, il racontait à ses jeunes, entre autres choses : « Dans les premiers temps de l'Oratoire, j'ai étudié quelque peu l'allemand. Mais cette langue, comme toutes les langues étrangères, s'oublie peu à peu si on ne continue pas à la cultiver. J'ai essayé de la parler il y a quelques années, à Rome, au collège irlandais, avec trois évêques allemands. Mais, d'une part, moi je me trompais et ils ne me comprenaient pas, et, d'autre part, les évêques parlaient vite et moi je ne comprenais rien. Nous fûmes contraints de parler latin. Alors, même si nous disions quelques bourdes, nous nous entendions tout de même. Le latin, s'il est employé en des sujets scientifiques, on réussit assez bien à le parler. Mais dans le langage familier, quand on veut parler latin par exemple des apprêts de table, de choses de cuisine, des outils des arts et métiers, des objets qui sont dans la chambre, de nos habitudes, on le trouve très difficile. »

« Toutefois, il y eut un brave prêtre pour écrire en un bon latin un traité "De la manière de prendre les grillons"... » Ces mots déclenchèrent une hilarité générale parmi les jeunes, et lui, une fois taris les rires, continua : « Du reste, pour parler sérieusement, je vous dirai que, si vous en avez l'occasion, ne négligez pas l'étude des langues. Chaque langue que nous étudions fait tomber une barrière entre nous et des millions et des millions de nos frères d'autres pays, et nous rend aptes à faire du bien à quelques-uns et parfois à beaucoup d'entre eux... Oh ! Puisse nous, en notre charité, embrasser le monde entier pour le conduire à l'Eglise et à Dieu ! »

(M.B., II, 277 - Traduction : A. Barucq)

crispi, don bosco et léon XIII

M. B.

Pie IX, toujours très bienveillant pour Don Bosco et son œuvre, s'éteignit le 7 février 1878, à l'heure où tintait l'angélus du soir. Quel serait le nouveau Pape?... Don Bosco eut à faire l'entremetteur de l'Eglise auprès du Gouvernement... On notera sa maîtrise, sa fermeté, sa correction... Quand la conversation, une fois détendue l'atmosphère, abordera les questions d'éducation avec le ministre Crispi, nous retrouvons le Don Bosco qui nous est davantage familier.

 Don Bosco se trouvait à Rome. Il fut chargé officieusement de sonder les intentions du Gouvernement italien sur les garanties de la liberté du Conclave, que, finalement, les Cardinaux se décidèrent à tenir à Rome même. Le Ministre de la Justice le reçut si grossièrement que, en se retirant, Don Bosco lui dit avec calme et dignité : « Monsieur, à défaut d'autre chose, respectez au moins ceux qui m'ont mandaté. » Et il se rendit auprès de Crispi, le Ministre de l'Intérieur. L'entrevue mérite d'être racontée. Quand il entra dans le bureau ministériel, Crispi, enfoncé dans un fauteuil, continua de fumer et, sans daigner se lever, demanda d'un ton bourru : « Qui êtes-vous ? » « Je suis Don Bosco. » « Que désirez-vous ? » « Je viens demander si le Gouvernement a l'intention de protéger la liberté du Conclave. » « Et quel est celui qui me fait cette demande ? De quels pouvoirs êtes-vous investi ? » « Je dois apporter une réponse au Cardinal Camerlingue ⁽¹⁾. » « Eh bien ! Le Gouvernement fera son devoir », répondit sèchement le Ministre. « Mais qu'entendez-vous exactement par ce terme : devoir ? » « Mais, en somme, de qui avez-vous reçu mandat de me faire cette demande ? » Don Bosco répondit tranquillement : « Ne vous inquiétez pas de cela. Il me faut une réponse prompte. Si le Gouvernement n'entend pas garantir au Conclave une liberté pleine et absolue, il est nécessaire que je le sache sur-le-champ. Les Cardinaux veulent sans retard prendre une décision. En tout cas, une chose est décidée : c'est que le Conclave se réunira à coup sûr et immédiatement, que ce soit à Venise, ou à Vienne, ou à Avignon. Je me permets de faire observer à Votre Excellence qu'il est de votre intérêt que le Pape soit élu à Rome, que vos

(1) Le Cardinal Pecci, futur Léon XIII.

Seigneuries n'oublent pas la loi des garanties, et que les puissances européennes suivent le développement d'un événement qui intéresse le monde entier. »

Crispi réfléchit quelques instants en silence, puis il se leva, prit la main de Don Bosco et dit : « Assurez de ma part les Cardinaux que le Gouvernement respectera et fera respecter le Conclave, et que l'ordre public ne sera pas troublé le moins du monde. » Cela dit, il retourna à son fauteuil et invita Don Bosco à s'asseoir.

« Donc, c'est vous qui êtes Don Bosco ? », continua-t-il. Et le voilà de parler familièrement de Turin et de l'ancien Oratoire du Valdocco. Il avait connu l'Oratoire en 1852, quand il habitait un petit logement de deux ou trois pièces dans la rue des Orphelins, près de la Consolata, un sanctuaire où quelquefois il allait prier. Après avoir évoqué ces souvenirs, il demanda : « Ne vous souvenez-vous pas, Don Bosco, que j'allais parfois me confesser à vous ? » « Je ne m'en souviens pas, répondit Don Bosco en souriant ; mais, si vous le voulez, je suis prêt à vous entendre aujourd'hui encore. » « J'en aurais bien besoin ! » Et il se mit à rire, comme d'une boutade qui lui avait échappé. Pourtant, il se plaisait visiblement à évoquer le souvenir de ces années lointaines, où il recevait de Don Bosco le réconfort moral. « Les difficultés que j'avais alors, disait-il, étaient bien moindres que celles que je rencontre aujourd'hui. Mais alors, j'avais la foi ; oui, j'avais la foi. Aujourd'hui, je ne l'ai plus. »

Crispi s'enquit auprès de Don Bosco de la marche de son Œuvre ; ce qui l'amena à parler des systèmes d'éducation et à déplorer les désordres qui se produisaient dans les maisons de correction pour jeunes détenus. Sur ce sujet, la conversation dura longtemps. Le Ministre entra dans les vues de Don Bosco, et fit des vœux pour que ces maisons où, loin de s'améliorer, les jeunes s'enfonçaient dans le mal, fussent confiées à des éducateurs élevés à l'Oratoire. Il demanda même un programme du système de Don Bosco pour l'examiner à loisir. Quoique Don Bosco comprit fort bien l'impossibilité pour le Ministre de prendre une pareille décision, toutefois il le laissa parler et promit de lui envoyer un mémoire sur les réformes à envisager dans ces maisons de jeunes détenus ⁽²⁾.

Le colloque ne pouvait se terminer avec plus de cordialité. Don Bosco alla aussitôt rendre compte de sa mission officieuse. La réponse du Ministre fut jugée satisfaisante. Il est certain que Crispi était un homme à poigne. De fait, il tint parole et, grâce à son énergie, les troubles publics cessèrent comme par enchantement.

(2) Le mémoire fut, en effet, adressé à Crispi, le 21 février 1878.

don bosco écrivain

ANONYME

Pourquoi Jésus, l'homme vénérable du premier songe, commanda-t-il au petit Jean d'unir l'obéissance à l'acquisition de la science ? Et quelle science ? C'est à cette question que nous voulons répondre. Il y a là une nouvelle motivation culturelle typique. Prêtre très pauvre et déjà chargé de garçons besogneux, il sentira l'obligation grave et urgente de porter la bonne parole à tant d'enfants pris au piège de l'erreur et du vice dans les « livres de textes ». Il saisira au vol la nouveauté du jour : « les bibliothèques populaires » et il s'y plongera avec science, conscience et compétence ; il donnera à la presse des éditoriaux d'avant-garde. Grâce à cette science, il rendra possible une énième chose impossible ! L'œuvre d'écrivain de Don Bosco est éminemment œuvre de pédagogie averti.

Ces lignes sont parues, sans nom d'auteur, dans la revue du Sanctuaire des Becchi, N° 5 de mai 1982, sous le titre : « Tout est parti de là ».

BIBLIOTHEQUES DE CHOIX

 Dans le domaine de la presse, Don Bosco a eu cinq initiatives plus connues. De la première et la plus heureuse : les LECTURES CATHOLIQUES, nous avons déjà parlé (cf. Série 24) : 600.000 volumes de poche en circulation les trois premières années, 9.200.000 dans le premier demi-siècle. C'est là la digue la plus solide et la plus adaptée à son temps que Don Bosco éleva pour la défense des Catholiques, agressés par un formidable arsenal de propagande maçonnique et hérétique particulièrement active en Piémont.

La seconde grande initiative de presse répondait à un besoin urgent des écoles italiennes : les collèges et les lycées étaient inondés de textes de littérature souvent en contradiction flagrante avec la conscience des élèves. Or il était impossible d'obtenir justice de la part des libéraux de ce temps-là. Et il aurait été criminel de laisser la jeunesse sans défense.

Décidé à y porter remède, Don Bosco consulta plusieurs fois son ami le professeur Don Matthieu Picco et avec lui projette un plan d'assainissement ; pendant trois mois il procède à un choix d'œuvres à expurger. Pour les commentaires et révisions, il prend contact avec des professeurs d'universités, de collèges

et de lycées soit d'Etat, soit municipaux. Il forme avec eux un groupe d'intellectuels éminents, doués de compétence indiscutable, d'expérience pédagogique sûre et surtout de dévouement inconditionnel à la cause. A la direction de ce groupe il met deux de ses prêtres : Célestin Durando, de Mondovi, et J.B. Francesia, de St Giorgio Canavese, tous deux très qualifiés dans le domaine des études et de l'enseignement. Le 18 novembre 1868, il lance dans les journaux sa BIBLIOTHEQUE DE LA JEUNESSE POUR L'ECOLE SECONDAIRE ET LA CULTURE DE LA JEUNESSE.

Ce sera une collection de textes de notre littérature, du XIV^e au XIX^e siècle, « parmi les plus utiles pour la jeunesse cultivée et les meilleurs pour la pureté de la langue » ; ils étaient accompagnés de brèves notes des commentateurs les plus autorisés. Offerte à prix très réduits aux éducateurs et à « tous les amoureux du glorieux langage italien et du plus grand bien de la jeunesse », cette collection excluera « en partie et même totalement ces auteurs de grande réputation, mais contenant des idées offensantes pour la religion et la moralité ». Rien de boccacien, de machiavélique ni de pessimiste en tout cela, tout en faisant place à Boccace, Machiavel, Leopardi, etc.

Il y eut évidemment des gens qui accusèrent le coup au nom de l'art et de la culture, mais avec d'autres intentions, crièrent à une "barbare mutilation". Pour toute réponse, Don Bosco s'engagea davantage, et au lieu des cent volumes prévus, il en publia 204, jusqu'en 1885, avec une moyenne annuelle de 3.000 abonnés. Les premiers cent volumes eurent 4 ou 5 éditions. A sa mort 570.000 exemplaires avaient paru.

Il y eut de nombreuses et élogieuses approbations dans la presse. Le *Polybiblion* de Paris définissait ces volumes comme étant « d'excellentes publications ». De l'une d'elles il disait : « Un volume qu'on ne peut trop recommander à tous ceux qui désirent connaître à fond la langue italienne. » Pierre Fanfani, le lexicographe connu, écrivait sur le *Borghini* de Florence : « Rarement on a publié les classiques avec tant de soin et de compétence » (15-2-1876). Jusqu'au Congrès Catholique de Bergame qui en parla en 1877, applaudissant unanimement « au zèle infatigable et la rare compétence avec lesquels le Très Révérend Don Bosco avait su réaliser sa magnifique édition des classiques italiens à l'usage de la jeunesse studieuse ». Pour les écoles catholiques ce fut l'œuf de Collomb : le Pape Benoît XV manifesta publiquement sa reconnaissance à Don Bosco qui, avec cette initiative courageuse, lui avait permis, à lui aussi, jeune séminariste, de connaître des auteurs qui autrement étaient proscrits par l'hygiène morale.

A peu près à la même époque a débuté l'épuration des classiques d'avant l'ère chrétienne, qui étaient en usage dans les écoles secondaires du Royaume.

Tout le monde connaît les valeurs culturelles de la civilisation gréco-romaine. Don Bosco, qui avait étudié avec beaucoup d'intérêt l'histoire et avait écrit sur elle (cf. Série 24), se souvenait volontiers d'Horace, Tacite, Virgile, Tite-Live, Ovide... et, en parlant avec les siens, il en citait volontiers de longs passages, quelques semaines encore avant sa mort. Il n'ignorait pas cependant que les auteurs païens sont souvent les véhicules charmants et magnifiques des infamies qui furent les taches de cette culture : un concept étroit de la patrie, infatué de vanité et assoiffé de conquêtes sanglantes ; ce délire des apothéoses décernées à des hommes plutôt douteux, souvent vils criminels ; le mépris de l'étranger et la haine de l'ennemi, que l'on exterminait implacablement ; la vengeance et la ruse louangées ; la dignité de l'enfant et de la femme avilie d'une façon inhumaine par la *patria potestas* ; celle de l'homme et de la famille dégradée par les spectacles du théâtre ou du cirque ; l'Etat érigé en divinité et l'esclavage en système ; un culte idolâtrique fastueux, plein d'inventions mythologiques recherchées, parées de secrets et d'horreurs impudentes, imposées à l'adoration des sujets sous peine de mort.

« La révolution a pris ses propres maximes de l'athéisme pratique de ces auteurs », disait Don Bosco, « et il a produit une génération de tueurs à gages » (cf. M.B. 4,636). Il faut donc procéder avec science et conscience mais savoir retrancher et extirper ! On aura la perte de belles périodes cicéroniennes et de pages rhétoriciennes finement écrites, mais on sauvera le meilleur des auteurs et des lecteurs.

A cette entreprise se joignit immédiatement, avec un bistouri intelligent et un sérum immunisant, un des plus éminents latinistes du temps, le philologue Thomas Vallauri (1805-1897), professeur d'éloquence italienne et latine à l'université de Turin et grand ami de l'Oratoire.

Ainsi on put lancer la troisième collection : SELECTA EX LATINIS SCRIPTORIBUS. Pour donner main forte, on appela ce jeune et élégant latiniste que Don Bosco appellera toujours : « le célèbre Don Francesca », dont nous avons parlé plus haut. La série complète compta 108 titres. Cent vingt autres titres furent publiés dans la série des écrivains grecs, commencée en 1872 par Jean Garino, lui aussi garçon de l'Oratoire et devenu célèbre artisan de la culture populaire.

« Le parti libéral — écrivait en ces années-là l'OPINION de Rome — doit rejeter et rejette en fait une grande partie de l'enseignement qui est donné dans les écoles et les instituts de Don Bosco. Mais la piété et l'activité de ce prêtre est digne d'admiration. Les libéraux feraient bien de l'imiter dans l'intérêt de la civilisation, de la science et de la raison » (n° 271 du 15 octobre 1875).

L'admirable Don Bosco n'était pas encore satisfait. Tant de coups de chapeau au latin de Marcus Tullius Ciceron, de César, de Tite-Live, de Salluste et de tous les autres ! Mais aux yeux d'un homme comme lui, ouvert aux valeurs essentielles de l'humanité, extrêmement sensible aux signes des temps et aux leçons vitales de l'histoire, les belles pages de ces auteurs de génie, même expurgées et annotées, ne réussissaient pas à cacher les trop nombreuses et trop graves lacunes d'une civilisation désormais dépassée par la vie, d'une morale de cimetière. C'est la vérité saine et totale qu'il faut mettre à la base des nouvelles générations, celles que l'HOMME VENERABLE du songe lui avaient confiées. On doit rendre justice au fait culturel le plus important et le plus bouleversant de l'histoire : Jésus-Christ et son Eglise ! Entrés depuis 19 siècles dans les annales de l'univers avec un patrimoine de valeurs uniques au monde, aucune culture humaine ne peut désormais les ignorer, sous peine de déclin et d'autodestruction.

Mais que faire en pratique ?

Depuis plusieurs années en France on se battait pour ou contre l'introduction des classiques chrétiens, latins et grecs, dans les salles de classe où régnait le paganisme d'Athènes et de Rome. « C'est un ver rongeur qui détruit les consciences de nos jeunes gens », protestait énergiquement Mgr Gaume qui se battait en faveur des immortels Pères de l'Eglise. Le Pape lui-même s'était fait entendre plusieurs fois officiellement, demandant qu'on fasse une place à la pensée chrétienne dans les écoles où la grande majorité des élèves était catholique. Pour une culture de grande envergure, Pie IX avait écrit, dès 1859 : « Il faut ajouter à l'étude des excellents auteurs païens, soigneusement expurgés, celle des auteurs chrétiens. »

Don Bosco, qui était enthousiasmé par les Pères de l'Eglise, se réjouissait. Déjà lorsqu'il était séminariste il en avait appris par cœur bien des pages et comme prêtre il n'en finissait pas d'en louer la beauté. En son temps, il voulut pour ses clercs un cours hebdomadaire de patrologie. Il avait projeté de faire réimprimer à ses frais la monumentale PATROLOGIE de Migne, qui

comprend 166 volumes pour la série grecque et 221 pour la série latine (cf. M.B. XI, 438). « Les Pères de l'Eglise à eux seuls forment la littérature latine de plusieurs siècles — affirmait-il — et par bien des côtés ils égalent le latin des païens, et, pour la force et la sublimité des idées, ils dépassent les auteurs même du siècle d'or d'Auguste. »

A ce sujet il en débattit avec des personnes très versées en la matière. Une fois il blâma ouvertement le professeur Vallauri pour une injuste appréciation du style des Pères latins, et il le fit avec tant de compétence que le célèbre latiniste — pour la première fois dans sa vie — corrigea ses propres écrits.

Cette question, débattue avec éclat dans l'Eglise de France, lui offrit une occasion en or pour faire paraître une nouvelle collection. Sans polémiquer, Don Bosco étudia le problème et en découvrit le côté accessible et pratique ; il mit aussitôt au travail un des siens et en 1877 il lança sa quatrième *Bibliothèque* avec pour titre : LATINI CHRISTIANI SCRIPTORES. En la présentant avec une prose latine digne de la *Collection*, il faisait remarquer : « Les écrits en or de saint Jérôme, de Sulpice Sévère appelé le Salluste chrétien, de Prudence, de Minutius Felix, de saint Léon le Grand, le saint Ambroise, de saint Bernard, etc., n'ont rien à envier, pour la beauté du style, aux plus célèbres auteurs profanes de l'antiquité. »

Pour financier ces publications, tout n'était pas rose. Mais Don Bosco, loin de faiblir, ajouta, dès qu'il fut possible, à la série latine, celle des grecs. Ni l'une ni l'autre ne publièrent alors beaucoup d'œuvres, mais elles obtinrent des jugements de revues comme *Les Etudes* qui, à propos des *Orazioni* de Jean Chrysostome et de Basile le Grand, traduites et présentées par Don Garino, disaient qu'elles assuraient aux lecteurs « des charmes et un profit dont nous sommes fort déshabitués en France. Edition très intéressante et savante à la fois » (De Génissel, s.j.).

TOUT EST PARTI DE LA : même de cette *science* qui se fait protectrice des jeunes étudiants. Et tout peut repartir, amis lecteurs, d'un esprit illuminé et d'un cœur qui aime Dieu tellement qu'il ne peut trouver la paix qu'en collaborant, dans la plus large mesure possible, à l'amélioration des études dans les classes. Avec créativité, opportunité et grandeur d'âme. Comme Don Bosco.

(Traduction : L. Corsini)

*une pédagogie
pour
les jeunes*



le système préventif dans l'éducation de la jeunesse

M. MOUILLARD

C'est à la veille des célébrations du centenaire des maisons de Marseille et de La Navarre que ces lignes ont été écrites (septembre 1977). « Le système préventif dans l'éducation de la jeunesse » n'est pas un traité en forme et abondant mais un modeste fascicule sans prétention... Il est à la « brique » magistrale ce qu'est le « mot du soir »⁽¹⁾ à « la Prédication de Carême »... Au demeurant, pour la Famille Salésienne, un écrit très précis servant de charte de référence et où malgré tout le cœur de Don Bosco, pédagogue chrétien, se trouve contenu.

● 1877...

 on Bosco, depuis quelque temps déjà, sent bien que ces Français de Nice, qui l'ont sollicité pour venir fonder une maison chez eux, s'interrogent tout de même sur son compte, en fait sur le compte de sa pédagogie... A ces cartésiens impénitents, il va bien falloir un jour ou l'autre répondre clairement et leur mettre sous la dent un minimum de texte qui précise sa conception pédagogique de l'éducation chrétienne. « Enfin !.. Don Bosco, dites-nous votre méthode !.. Quels sont vos principes ? Selon quelles directives agissent vos salésiens ?.. » Depuis deux ans déjà (1875) que ses Fils ont débuté — modestement — à Nice, l'Abbé Bosco entend souvent ces questions... et ça le travaille...

● 1977...

C'est alors qu'a lieu — le 12 mars — l'inauguration de la nouvelle implantation du « Patronage Saint-Pierre » à la villa « Gauthier », place d'Armes, l'actuelle place du XV^e-Corps...⁽²⁾.

Fête, musique, affluence, bannières, flonflons, célébrations, déclamations, déclarations. Et, parmi, un discours du saint Abbé

(1) Chaque soir, après la prière et avant le sommeil, Don Bosco (et les salésiens par la suite) s'adressait familièrement à tous... C'était le MOT DU SOIR du père à ses enfants...

(2) Depuis 1984 : Place Don Bosco !...

qui fait grosse impression. « Il faut le publier !.. » Don Bosco demande quelques jours de réflexion. A peine dans le train, il se met au travail : quelques semaines plus tard, il fait imprimer sur les machines du Valdocco un petit fascicule. On y trouve le compte rendu de l'inauguration, le fameux discours, revu et corrigé, et... un appendice précieux, la réponse tant attendue aux insistances niçoises sur sa "manière" pédagogique : « Le système préventif dans l'éducation de la jeunesse ».

Prévenir plutôt que guérir et punir... Vivre présent aux jeunes, auxiliaire fraternel de leur maturation d'hommes et de chrétiens... Créer un climat de confiance, de respect, de fête, de liberté... Parler le langage du cœur... Faire se lever des êtres "debout", responsables libérés de tous les esclavages... Témoigner de la tendresse de Dieu...

Qui décrira authentiquement, sans forcer ni gommer, les "complicités" de Jean Bosco et de la jeunesse d'aujourd'hui ? Pour peu qu'on essaie de mieux explorer, déchiffrer, simplement "lire" ces garçons et ces filles de notre temps et l'incomparable éducateur, elles se révèlent extraordinaires...

● 1978...

A la veille de la nouvelle année qui fêtera le centenaire de la fondation des maisons de Marseille et de La Navarre par saint Jean Bosco même il n'est pas inutile de nous interroger sur ce que nous avons fait, chez nous, du patrimoine éducatif qu'il nous a légué de manière presque préférentielle. Nous en avons eu les "prémices", comment en faisons-nous goûter et multiplier aujourd'hui les fruits ?

la première rencontre ou l'expérience éducatrice

E. BOCQUET

Le 8 décembre 1841, Don Bosco rencontre le jeune Barthélemy Garelli, égaré dans la sacristie de l'église de Saint-François-d'Assise de Turin, et s'en fait un ami. Le garçon avait 16 ans, il était apprenti maçon, sans parents, laissé à lui-même... Don Bosco, jeune prêtre de 26 ans, achevait au « Foyer théologique » du diocèse sa formation pastorale...

C'est « l'expérience fondatrice », comme l'appelle Etienne Bocquet, prêtre salésien belge chargé de la formation de jeunes salésiens... C'était le grain de sénévé qui allait se développer désormais avec, au départ, le sourire de Notre-Dame Immaculée au jour de sa fête.

Education salésienne et rencontre

Si j'étais prêtre, je m'approcherais des enfants, je les grouperais autour de moi, je voudrais les aimer, me faire aimer d'eux, leur dire de bonnes paroles, leur donner de bons conseils et me consacrer tout entier à leur salut éternel (« Don Bosco avec Dieu », Ceria, p. 135).

Nous avons ici en un résumé lumineux toute la pédagogie de Don Bosco dans son fondement et sa perspective proprement théologiques, sacerdotales même, et son actualisation spécifiquement relationnelle et affective.

Ce cri du cœur des 9 ans, en quelque sorte programmatique, dessine tout l'arc de vie et d'action de Jean Bosco dont il ne se départira jamais au cours de son long itinéraire d'éducateur. Est-ce trop de dire que son originalité profonde, Jean Bosco la tire de sa présence particulièrement intense et simultanée à Dieu et au jeune dans un même mouvement d'amour à recevoir et à partager ?

Convenons dès le début de la difficulté de (re) lire aujourd'hui le discours et la pratique pédagogiques de Don Bosco en dehors de l'expérience faite par chacun de l'unité de l'Amour de Dieu et de l'Amour de l'homme. Force nous est de confesser

que le présent travail n'évite pas (encore) une certaine lacune en ne réconciliant pas en un même acte pédagogique la double présence tout juste indiquée. Mais il est en même temps libérant de souligner que l'unité invoquée relève plus d'un travail personnel que d'une simple démonstration sur papier.

1. Si nous regardons comment Don Bosco rencontre les jeunes, nous sommes amenés à dégager plusieurs attitudes et principes qui ont trait à l'amorevolezza, cette bonté cordiale et bienveillante qui empreint toute son action et sa vie de prêtre et d'éducateur.

Il n'est pas exagéré de parler pour Don Bosco *d'accueil et d'affection inconditionnels* du jeune du simple fait que celui-ci est jeune : « Je vous aime de tout mon cœur et il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous donne toute mon affection » (Braido, 1965, 571).

L'exemple de Garelli est criant. En plus, il constitue une sorte de prototype tant du destinataire que de la pédagogie d'accueil, de compréhension et d'éveil chez Don Bosco.

Certes, Don Bosco sait ce que représente de souffrance de n'être pas compris ni reconnu par son demi-frère. Il connaît aussi le prix de l'affection maternelle et même paternelle, dans le chef de plusieurs prêtres amis.

Il accueille d'emblée Garelli, sans condition ni étiquette, ni questions sur son passé.

Pas de dramatisation ni d'affolement de la part de Don Bosco.

Pas non plus de "réduction" de la solitude et de la souffrance du jeune. Il le reçoit tel que, sans rejet ni inquiétude. Il est là, ce jeune ; alors Don Bosco lui prête attention et lui offre de son temps.

Un dialogue commence où Don Bosco cherche ce point ferme en l'autre — il y croit fermement, fut-ce une simple tête d'épingle ! — où l'un et l'autre puissent se reconnaître partie prenante d'une même quête. Et cela lui suffit pour rompre la glace et engager une véritable transaction. Admirable docilité à l'événement de l'autre, sans accaparement ni abandon de ce qu'il tient chaud au cœur : son désir d'être près du jeune et sa confiance en un Dieu concret.

Quelle humilité aussi pour le prêtre qu'il est !

Jean Bosco sait regarder et voir, écouter et entendre. Qualités exceptionnelles de l'éducateur qui lui font comprendre sans arrêter la marche avec l'autre ; aimer l'autre sans le forcer ou le retenir dans quelque piège ou miroir idéologique ou autre. Don Bosco, on le sait, a depuis longtemps cette perspicacité qui lui donne un certain ascendant naturel sur les autres. Mais il y a bien plus ici. Le jeune prêtre et éducateur est et possède cette corde précieuse qui vibre à la joie comme à la douceur de l'autre, secrète ou exprimée.

L'éducation est vraiment affaire de cœur. On a tôt fait de le déclarer ; il y faut une vie, celle de chacun, pour en pratiquer la voie. Parce qu'il est libre, Jean Bosco peut aimer l'autre puisqu'il n'a pas besoin de lui pour exister ou se "confirmer" lui-même.

La rencontre de Garelli est un poème vécu, une parabole de l'amour qui sauve en mettant l'autre debout.

Don Bosco réalise ici qu'*évangéliser c'est conscientiser*. Si l'accueil est profond et vrai, si la rencontre a lieu, si la parole est dite qui devance l'appel et dénoue les peurs ou les nœuds, alors l'autre se met debout et se prend en main. Il a fait l'expérience que la vie appelle la vie, qu'il a dorénavant prise sur la vie, sur la sienne propre, qu'il n'est plus sans père ni mère. Il devient artisan de son propre chemin d'homme, avec les autres hommes. Expérience fondatrice, peut-on dire, dans la mesure où Don Bosco découvre que pour évangéliser il faut entrer en relation. Respecter l'autre, apprendre sa langue et découvrir de l'intérieur ce qui le meut ou le laisse inerte. Don Bosco découvre qu'en éducation, comme pour évangéliser, le porte-greffe est aussi important que le greffon. Que seul l'autre peut être l'agent de son propre développement.

« Si tu veux... »

Cette rencontre nous pose les questions parmi les plus urgentes sur notre mission et les moyens employés. Eduquer, c'est toujours inviter l'autre et lui dire d'une façon ou l'autre : « Lève-toi et marche », je suis à tes côtés mais je ne te retiens pas. Alors l'homme, libéré, devient missionnaire et prophète. Il en appelle d'autres à rêver puis à créer un monde plus habitable pour tous.

2. La relation de Don Bosco avec le jeune comporte d'autres aspects que nous reprenons en les développant quelque peu.

● Ce qui frappe chez Don Bosco en premier, c'est, dans la rencontre directe, *une confiance préalable dans le réel de l'autre et de la situation*. Devant Garelli, par exemple, on voit Don Bosco mettre entre parenthèses toute référence personnelle préalable. Surpris, il ne se crispe pas ni se rabat sur quelque chose d'extérieur à la rencontre mais s'ouvre et se libère pour laisser exister l'autre devant lui. Ce dernier trait n'est pas si fréquent dans nos relations habituelles assez souvent "préorientées" et donc biaisées, déviées vers une certaine finalité, parfois extérieure aux personnes en présence (règlement, appréhensions, peurs...).

C'est cependant cette liberté ou confiance de base en l'autre et en soi aussi qui permet à Don Bosco de saisir l'appel, la demande de l'autre au creux de la rencontre, demande souvent pudiquement voilée ou à peine esquissée dans une autre demande prétexte.

Centré sur le vécu de l'autre, il est *disponible et activement disposé*, dans une vibration que l'on devine poignante, à *lui offrir sa présence et son aide, non sans une tendresse franche*. Chacun peut ici mesurer la liberté intérieure à conquérir, le travail de démolition de préjugés défensifs, l'assurance humble en soi pour rester sans crainte devant l'inconnu et la différence de l'autre. Et cette disponibilité n'est pas indifférente. Au contraire, elle implique une présence sentie à soi-même, au niveau de ses propres attentes et références diverses face à l'autre...

La confiance au réel c'est l'optimisme foncier reçu ou conquis. Elle *permet* d'affronter l'autre dans une certaine nudité, une réelle chaleur aussi, *une authentique empathie*, non feinte ni obligée, mais qui reflète sincèrement le don de soi à l'autre. Quand Don Bosco rencontre le jeune, il le croit capable de bouger. Sollicité par l'appel intérieur de la relation vivante avec un Adulte qui le comprend et l'invite à s'interroger, à voir autrement ce qui l'abat ou le révolte (*), le jeune peut évoluer et travailler peut-être à sa propre guérison. Toutefois, n'idéalisons pas trop Don Bosco sur ce point. Il semble bien qu'il faisait très vite la proposition concrète d'un engagement dans le sens reconnu valable par lui.

● Donner son temps *dans l'écoute et l'accueil répété*, malgré les failles, les mises à l'épreuve, les trahisons parfois, c'est assurément offrir au jeune le *témoignage peu banal d'amour* et une chance unique de libération et d'évangélisation.

(1) Cf. le cas de Michel Magon, garçon difficile que Don Bosco a su conquérir.

Jean Bosco a, semble-t-il, appris très vite et tôt la grâce de recueillir le secret de nombreux cœurs. Il connaissait leur blessure secrète, celle qui réellement fait crier ou saigner les cœurs et les corps, sans vice ni vertu le plus souvent. Il était convaincu que l'amour très concrètement donné et manifesté est seul digne de foi pour le jeune sans liens épanouissants. Cet amour, chez Don Bosco, n'est pas complaisant, ni réparateur, ni maternel ; il n'est pas non plus, à l'opposé, dur, froid et distant, suffisant ou condescendant. Je crois que Don Bosco a accepté lui aussi d'être aimé par ses jeunes. Il n'ignorait pas qu'il n'existe pas d'amour qui ne soit aussi désir d'être aimé dans l'échange du don.

Il semble bien que nous risquons de ne pas comprendre Don Bosco si nous ne relevons pas la *dimension proprement spirituelle de son cœur paternel*.

C'est Marcel Légaut qui dit que « plus les relations avec autrui se multiplient et plus elles demandent d'approfondissement spirituel pour être réellement humaines et susciter, quand l'heure en est venue, jaillissement créateur et lumière intime ».

L'enracinement spirituel de l'amour pédagogique de Jean Bosco est bien l'expérience personnelle de la Charité Prévenante de Dieu. Celle-ci confère à l'affection de l'éducateur un horizon et une tonalité particuliers qui dépassent les tentations de découragement. Elles peuvent aussi inspirer, dans la question même du jeune, une timide indication du goût de Dieu. Il nous suffit ici d'épingler quelques traits bien connus de cette *amorevolezza* (*) *cordiale et prévenante*.

Elle constitue bien le *principe qui structure et motive la méthode pédagogique* de Don Bosco. Rien à voir avec l'Eros pédagogique de Socrate ou de Platon pour qui le rapport éducatif consiste à instaurer une relation intime entre Educateur et Eduqué.

Rappelons également que Don Bosco s'inscrit ici aussi dans la sensibilité pédagogique de son époque. C'est ce que montre fort bien Braido quand il écrit que pour Kolping, par exemple, prêtre et éducateur de Cologne pendant les années 1813-1865, « l'amour effectif guérit toutes les blessures, les paroles seules ne font qu'aggraver la douleur » (Braido, 1981 b, 288).

(2) Amorevolezza : mot italien difficile à traduire... A défaut, "affection" rend en partie ce mot.

Affaire de cœur, l'éducation chez Don Bosco, comme nous avons déjà relevé en reprenant l'expression de Caviglia, est ce défi constant à la fragilité et à la solitude affective et existentielle de la jeunesse.

On pourrait dire que c'est par *amorevolezza* que l'éducateur va au-devant du jeune acceptant d'être vulnérable. Le C.G.S. et le C.G. 21 le répètent à loisir, notant qu'il faut rencontrer les jeunes là où ils sont. Mesure-t-on toujours dans les faits ce qu'une telle recommandation implique comme exode tant personnel qu'institutionnel ?

Sur la cour de récréation, Don Bosco est non seulement présent physiquement en permanence mais on le voit encore qui regarde, écoute, s'avance, lance un jeu, remonte le moral de celui qui est seul, souffle un mot à l'oreille... Il a un flair rare pour détecter celui qui souffre ou ne se sent pas à l'aise. Bien avant les paroles, son regard et sa voix incitent à la confiance, appellent la parole qui libère et s'abandonne à l'aveu.

Certes, aujourd'hui, *les conditions de rencontre des jeunes, en général, ont largement changé* pour de nombreuses raisons que nous n'analyserons pas ici.

Il semble toutefois que la communication sociale, plus développée et répandue, tende à négliger, voire à estomper le vécu et le retentissement existentiel de chacun. Dans ce cas, une certaine qualité de réciprocité, condition de toute rencontre effective, se fait plus rare ou même se perd. Car elle exige plus de temps d'approvisionnement que bien des rencontres ne le permettent souvent.

Cette situation n'est pas sans appeler *un nouvel art de vivre ensemble*, Jeunes et Adultes. Pour ce qui regarde l'éducateur, j'avancerai volontiers que rencontrer les jeunes, là où ils sont, requiert aujourd'hui plus d'écoute, de tact aussi, de renoncement et d'amour. Dans la mesure où effectivement l'amour seul ouvre à l'autre, dans le respect de la distance indépassable entre deux êtres, l'éducateur entreprend chaque fois une nouvelle aventure, à rassembler à chaque coup ses forces pour un nouvel élan vers l'autre. Pur et simple élan. Simple présence l'un à l'autre dans le temps donné. Sans message ni garantie, sans plan ni récupération, sans motif, à la rigueur... Cette présence à l'autre exige, je crois, bien plus de gratuité et de liberté intérieure, d'humour et d'amour. Car il est vrai que de nombreux jeunes aujourd'hui se savent non aimés pour eux-mêmes, gratuitement, depuis leur conception !..

une pédagogie de l'alliance

E. LECLERC

Evelyne Leclerc, salésienne, a écrit les lignes qui suivent pour « APPELS », bulletin des vocations des diocèses de Lyon, Grenoble, Saint-Etienne et de Savoie, dans le N° 55. Ce numéro de juin 1982 était tout entier consacré à « La Fidélité, mystère de l'alliance ». C'est dans ce contexte qu'E. Leclerc a rédigé son article intitulé : « Avec Don Bosco, fidélité à l'alliance ». C'est la pédagogie même de Dieu de proposer l'alliance dans la liberté et la fidélité. La pédagogie et la vocation salésienne se veulent sur ce modèle divin.

Le Seigneur est à la fois le "tout-autre" et le "tout-proche". L'alliance est la manifestation de la proximité du Seigneur qui intervient dans la vie de l'homme pour le libérer.

C'est surtout dans un peuple, le peuple d'Israël, que s'est manifestée avec le plus d'éclat la rencontre de Dieu et de l'homme. Dieu a parlé. Dieu a appelé Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, les prophètes... L'histoire retentit de l'appel de Dieu ; et Dieu continue d'appeler.

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a tenu ses promesses : la venue d'un Sauveur. L'Alliance que Dieu fait avec l'homme trouve en Jésus le visage de la fidélité.

La fidélité de Dieu, par sa miséricorde incessante, appelle l'homme à suivre son Fils, sur telle ou telle route particulière. L'homme est au cœur même de l'Alliance dès lors qu'il comprend quel est le projet de Dieu sur lui et qu'il y correspond. Comme pour Jésus, c'est dans le détail de nos vies que nous touche la plénitude du Mystère de Dieu.

C'est dans le détail de la vie d'un tout jeune paysan, Jean Bosco, devenu Prêtre, l'Éducateur, le Saint des Jeunes et des Petits, que prend corps l'Œuvre Salésienne et que se poursuit l'Alliance avec ceux et celles que Dieu appelle à Le suivre, dans les pas de Don Bosco, au service des Jeunes les plus défavorisés.

Jean Bosco, profondément séduit par le Seigneur et marqué par la grande misère (qu'il a lui-même connue) chassant les jeunes de leurs campagnes en les faisant affluer vers les villes trompeuses de l'ère industrielle en Italie du Nord, dans la seconde partie du siècle dernier, surtout vers Milan, Turin, sent préciser l'appel de Dieu : le service de ces Jeunes, pauvres, démunis, rejetés de partout sans travail et sans pain, livrés à tous les pièges et à la déchéance qu'engendre une trop grande misère. Il veut leur ouvrir un chemin vers Dieu ; mais d'abord, les rendre à une vie décente, à leur dignité d'êtres humains et de fils de Dieu.

La pédagogie salésienne est une pédagogie de liberté. « *Sans vous, je ne peux rien faire* », disait Don Bosco à ses jeunes. Don Bosco sollicite le cœur, il ne force pas. Mais pour lui, pas d'éducation à la vraie liberté sans une *présence fraternelle* aux jeunes. « *Que les jeunes se sentent aimés* », répétait-il inlassablement.

Pour une Salésienne, aujourd'hui, la fidélité à l'engagement se fonde sur cette « réalité autour de laquelle se déploie toute la spiritualité salésienne : *l'action éducative* ».

Prendre le jeune tel qu'il est, l'aider à ouvrir les vannes de son être intérieur pour que se libèrent les facultés capables de le faire devenir ce qu'il est et prendre ainsi sa place dans la société ; pour que se libèrent les richesses de son cœur, pour son propre bonheur et celui des autres ; pour que s'ouvre l'espace où Dieu pourra se révéler. Cela, en nous efforçant, *dans la recherche d'une intimité toujours plus grande avec Dieu*, de faire reculer ce qui en nous est obstacle à une relation authentique, à l'amour évangélique. C'est la dynamique de nos vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, dans le lent processus de désapprobation de soi pour s'ouvrir au *tout-autre*, aux jeunes, à tous ceux avec lesquels nous collaborons.

« *Le travail éducatif est la mystique et l'ascèse d'un salésien, d'une salésienne.* »

« La mystique, c'est-à-dire ce qui rend lentement accessible le mystère même de Dieu. L'ascèse, c'est-à-dire ce qui permet de modeler peu à peu la vie conformément à la Parole évangélique... Rentrer, à la suite de Don Bosco, dans une quête réceptive de la sainteté, c'est finalement tenter de déployer pleinement dans la relation, avec le jeune, la logique de l'Évangile qui est une logique de l'amour. »

C'est dans cette logique aussi que s'inscrit la notion de *durée* dans l'engagement, si contestée à l'heure actuelle. Les

jeunes que nous côtoyons ont du mal à admettre un engagement à vie, tout en avouant souffrir beaucoup de manquer de modèles de stabilité, de bonheur sur une route choisie une fois pour toutes.

Pour moi, la fidélité à l'engagement pris pour la vie n'a pas d'abord à voir avec une promesse faite un jour, mais bien avec l'amour inconditionnel de Dieu qui m'a choisie et que j'ai choisi. Là est le Mystère de l'Alliance, une Alliance qui m'engage sur un chemin de liberté. Mais nos libertés sont souvent pécheresses, rétives, mais aussi sont assurées de la fidélité de Dieu et redevenues fidèles par la puissance de son amour miséricordieux. Cette assurance me conforte sur une route où je sais très bien mon incapacité à marcher seule. La fidélité se reçoit d'un Autre qui est Dieu. Lui ne change jamais d'avis et veut conduire à bien ce qu'il a commencé. Bien mieux, il l'achève.

« Ma nourriture est de faire la volonté de mon père et d'accomplir son œuvre ». C'est la Parole du Christ. Sa vie pour Dieu et pour les hommes donne sens à la nôtre.

La Fidélité, c'est vivre sur la voie que Dieu m'ouvre, jour après jour, certaine de sa fidélité à Lui parce que son Amour a été donné, pour toujours et à jamais, à tout homme.

N. LECUYER

Cette méditation a été proposée, dans le cadre de leur « Retraite - Retour aux Sources 1982 », aux religieuses salésiennes, le 20 juillet... La journée était consacrée en partant de ce qui s'est passé dans la vie de Don Bosco et de son élève Dominique Savio, à la réflexion sur la jeunesse d'aujourd'hui, à la façon de l'approcher et d'entrer en confiance et à la contemplation du travail même du Seigneur dans le cœur des jeunes.

C'était le premier lundi d'octobre, de bon matin, quand je vis un enfant accompagné de son père, qui s'approchait pour me parler. Son visage joyeux, son air souriant mais respectueux attirèrent sur lui mon regard.

Après une longue conversation, il me dit textuellement :

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous me conduirez à Turin ?

— Hé ! Je pense qu'il y a là de la bonne étoffe.

— A quoi peut-elle servir cette étoffe ?

— A faire un bel habit que nous offrirons au Seigneur.

— Je suis donc l'étoffe. Vous, soyez le tailleur. Prenez-moi avec vous et vous ferez un bel habit pour le Seigneur.

Une belle étoffe, un tailleur de qualité, tout ce qu'il faut pour confectionner un bel habit... Mais Don Bosco n'a pas rencontré que des Dominique... Mais il a su tirer parti de toutes ces étoffes comme Michel Magon, Barthélemy Garelli, Michel Rua et tous ces nombreux jeunes qu'il a rencontrés. Il n'en a pas fait du prêt-à-porter, mais, de chacun, il a confectionné un habit sur mesure...

Quelle méthode a-t-il mise en œuvre pour réaliser sa vocation de "bon tailleur" ?

Contemplons le regard de Don Bosco :

Un regard imprégné de douceur et de force ; prêt à aimer le jeune tel qu'il est ; un regard qui inspire la confiance, qui voit en profondeur, au-delà des apparences.

« Etre éducateur, c'est regarder avec son cœur. »

Son accueil du jeune :

Don Bosco dialogue longuement avec les jeunes. Il les écoute, cherche à les connaître, à comprendre ce qui fait leur vie, leurs aspirations, leurs problèmes, leurs détresses.

« Etre éducateur, c'est accompagner le jeune, se faire nomade avec lui, être prêt à l'écouter, à l'épauler, dans la liberté et le respect du cheminement et de la personnalité de chacun. »

Don Bosco prend les jeunes au sérieux. Il leur fait confiance.

« Si tu veux obtenir la confiance, commence par faire confiance », disait-il.

A la suite de Don Bosco, nous sommes invitées à être nous aussi de "bons tailleurs". Connaissons-nous vraiment toutes ces étoffes qui nous sont confiées ? Chacune a son secret.

Avant de se lancer dans la coupe, il faut bien calculer, prendre l'étoffe par le bon bout ; un coup de ciseau hâtif pourrait être néfaste, catastrophique...

Certaines étoffes de grand prix peuvent être bien fragiles, délicates. Un rien suffirait pour gâcher le tout.

« Savoir regarder au-delà des apparences... »

— Certaines peuvent paraître de moindre valeur, n'ont peut-être l'air de rien. Il suffit d'un regard, d'un dialogue, d'un peu de miséricorde, pour transformer une vie.

Et quel bel habit peut alors se dessiner !..

— D'autres enfin, déjà abîmées, usées, déchirées, malmenées, pourraient être laissées de côté. N'y a-t-il vraiment rien à en tirer ?

« En tout jeune, il y a un ressort sur lequel tu peux compter », disait Don Bosco.

Don Bosco a aimé. Il a su faire siennes les angoisses des jeunes et partager leurs espérances et leurs joies. Ce fut là son secret.

Etre éducateur, c'est être convaincu qu'à la base de toute compréhension il y a moins les idées et le raisonnement que l'amour.

une pédagogie de la prévoyance

W. NIGG

Ces pages sont extraites de « DON BOSCO, UN SAINT DE TOUS LES TEMPS », du pasteur protestant Walter Nigg, pp. 100 à 105, aux éditions « Apostolat des Editions et Editions Paulines ». L'auteur, en rappelant que Don Bosco s'est toujours défendu d'être un théoricien de l'éducation et que de fait il ne le fut pas, estime plus adéquate l'appellation « pédagogie de la prévoyance » que celle de « système — ou méthode — préventif ». Ce qui est sans doute vrai et intéressant. Cependant, « Système préventif » garde toute la saveur des origines et, à ce titre au moins, s'imposera sans doute toujours à la Pédagogie Salésienne.

L'œuvre de l'Oratoire Salésien avait pour principe l'importance d'une éducation particulièrement soignée. Il est vraisemblable que Don Bosco avait une confiance excessive dans les effets de l'éducation. Ils sont grands sans doute, mais leur valeur n'est pas absolue. Il vaut mieux toutefois que l'éducateur ne devienne pas sceptique à cet égard. Don Bosco a été maintes fois questionné sur sa méthode d'éducation, ce qui n'a rien de surprenant : on lui demandait avec insistance d'en faire l'exposé par écrit, si bien qu'en fin de compte il accepta de le faire. Ayant pris place devant son bureau, et trempé sa plume dans l'encrier, il fut brusquement pris de vertige. Il écrivait d'habitude avec facilité, mais ce jour-là, après une longue réflexion, et un profond soupir, il se contenta de jeter sur le papier cette déclaration imprévue : « On m'a prié d'exposer ma méthode d'éducation. Mais que faire si j'en suis incapable ? J'ai toujours été de l'avant, pour faire la volonté de Dieu, et suivant les circonstances. » Il n'y a rien d'affecté dans cette réponse évasive ; c'est un Don Bosco sincère qui avoue son embarras : en fait, il n'a pas sous la main une thèse sur l'éducation soigneusement rédigée, et mise en pratique avec virtuosité. Et nous sommes heureux de pouvoir dire qu'il n'était pas un théoricien, inventeur de systèmes. Agir suivant une méthode déterminée à l'avance n'était ni dans ses goûts ni suivant ses habitudes. Le livre qu'on lui demandait ne fut donc pas imprimé, et ne pouvait l'être, suivant la remarque de Salotti : « Car c'était le livre de sa vie, dont il écrivait une page chaque jour, uni de cœur avec ses jeunes gens, que ce fût à la chapelle, dans les salles de classe

et les ateliers, dans la salle de spectacle, en voyage ou en promenade ; mais encore plus souvent sur le terrain de jeux. » Analyser une vie en communauté si étroite avec la jeunesse, la schématiser sous une forme abstraite, n'était pas dans sa manière. Ce travail aurait abouti à une image sans vie, très différente de la réalité. Quand Don Bosco, parlant de cette méthode qu'il appliquait inconsciemment, a déclaré qu'il ne pouvait la définir, il nous a révélé une partie de son secret ; il est vrai qu'en fait il s'est toujours conformé soit aux inspirations directes qu'il recevait de Dieu, soit aux données de la situation présente qu'il avait le don inné de voir avec justesse. Mais la façon d'instruire et d'éduquer qui en résultait ne pouvait être analysée ni décrite en termes précis.

Don Bosco lui-même a parlé de ses principes éducatifs sous l'appellation, en usage à cette époque, de « méthode préventive ». Le caractère abstrait de cette formule suffit à justifier sa réserve à l'égard de notions factices de ce genre. Elles ressemblent aussi peu à l'activité réaliste d'un éducateur comme Don Bosco, qu'un herbier à un parterre de fleurs. Fischer a parlé d'une Pédagogie de la Prévoyance ; ce qui est déjà une meilleure formule. Celle de Méthode Préventive n'était rien de plus, pour Don Bosco, qu'une appellation conventionnelle qui lui servait à masquer la réalité plus profonde, plus énigmatique, conçue par lui. Mais il n'eut jamais la prétention d'en faire une découverte, née de sa propre pensée. Il s'efforçait plutôt de faire renaître un concept oublié. Benoît de Nursie a écrit dans la règle de son ordre que l'abbé à la tête d'un monastère doit prévoir plus souvent que prescrire. Nous ignorons si Don Bosco a connu ce précepte ; mais il est très vraisemblable qu'il a eu l'intuition de la Pédagogie de la Prévoyance, et la préférait nettement au système éducatif de la répression. Tout bien considéré, il n'avait aucun système ; comme il en faisait l'aveu dans la déclaration citée plus haut. Il était trop débordant de vie pour se plier à une règle immuable ; les règles ont toutes le même défaut : une raideur qui les paralyse. La vie n'accepte pas de se plier à la tyrannie d'un système ; et de nos jours moins que jamais. La pédagogie systématique n'est au programme que dans l'enseignement supérieur ; il n'en est pas de même dans les autres écoles. Don Bosco n'était en aucune façon un technicien de la pédagogie. Bien entendu, l'enseignement doit avoir un caractère magistral. Discuter ce principe ne serait pas moins absurde que de remettre tout en question, comme prétendent le faire certains jeunes penseurs de

notre époque. Ils ne se rendent pas compte que les aberrations de ce genre les feront dévier inévitablement jusqu'au nihilisme. Mais il est fréquent que les théories de ce genre se répandent dans l'opinion : leurs inspireurs ne connaissent rien de l'enseignement tel qu'il fonctionne dans la pratique ; ils seraient incapables de converser avec un enfant, si brièvement que ce soit. Don Bosco n'avait jamais étudié à fond la pédagogie sous sa forme théorique. Il n'a donc assimilé aucune synthèse doctrinale de l'éducation. Il ignorait dans sa jeunesse Jean-Jacques Rousseau, Pestalozzi, Frobel et d'autres. Et par la suite, faute de temps, il n'a jamais comblé cette lacune. Mais il savait, par expérience, comment parler à un jeune homme ; et de quelle manière il faut, de prime abord, prendre contact avec lui. Il avait choisi ce qu'on peut appeler une éducation vécue, une pédagogie en action. Il disait à ce propos : « Une once de piété fait autant de bien, pour la direction spirituelle, qu'une masse de connaissances scientifiques. » C'est une opinion qui s'accorde avec son enseignement sans philosophie. Il agissait en toutes circonstances suivant le devoir de la charité et le possible de la conjoncture. Il avait fait graver au-dessus de sa porte : « Chaque instant est précieux. » Et cette maxime symbolise le sens de l'immédiat, qui caractérisait la personnalité de son auteur.

Don Bosco n'aurait pas appliqué avec succès sa Pédagogie de la Prévoyance s'il n'avait pas eu les dons d'un psychologue hors ligne. A son époque il n'était pas question de la Psychologie de la Jeunesse, qui prit naissance bien des années plus tard. Mais notre saint en établit les préceptes au jour le jour, sans études scientifiques, sur la base de ses expériences personnelles. Il n'ignorait pas que le garçon innocent de tout mensonge et de tout chapardage appartient à une espèce rare... si elle existe : on en jugera par cette anecdote riche d'enseignement, à propos d'un panier de pommes. Dans le tumulte et l'exaltation du jeu, les enfants avaient fait main basse sur ce panier, et mangé quelques pommes sans aucun trouble de conscience. Ayant reçu une plainte à ce sujet, Don Bosco prononça le non-lieu en ces termes : « Les adultes sont responsables : pourquoi ont-ils laissé un panier de pommes au milieu du terrain de jeu des enfants ? Et d'ailleurs, peut-on invoquer le septième Commandement à propos d'une pomme et d'un instant d'étourderie ? » Don Bosco voyait clair, par intuition, dans le comportement de ses élèves. Et la psychologie des jeunes, qui lui était propre, avait pour base ce principe : toujours et avant tout, les comprendre ! L'éducateur qui n'en est

pas capable ou s'y refuse est inapte à sa tâche. Suivant l'opinion de Don Bosco, les enfants pèchent plus souvent par étourderie que par méchanceté ; et par manque de surveillance plutôt que dans une intention perverse. L'éducateur doit vivre au milieu des élèves, prendre part à leurs jeux, les surveiller d'une façon discrète mais attentive, pour prévenir les fautes qu'ils seraient tentés de commettre. Don Bosco était d'avis que ces fautes naissent de l'ennui plus souvent que du vice. Il disait avec conviction : « Dans le cœur de chaque enfant, même choisi parmi les plus difficiles, il y a une disposition secrète au désir de bien faire. Et le premier devoir de chaque éducateur est de localiser ce point sensible, cette partie de l'âme où peuvent naître les intentions droites, de l'encourager et de la rendre active. » Il connaissait d'autre part les effets dangereux de la puberté sur les adolescents, la nécessité de les mettre en garde contre les difficultés de cette période critique. Il ne manquait pas, d'autre part, de prévenir les éducateurs que la confiance des jeunes gens est fragile, et qu'un moment d'erreur suffit à la compromettre.

don bosco et la punition

G. BOSCO

Le Père José-Manuel Prelezco, salésien espagnol, professeur à l'Université Pontificale Salésienne (U.P.S.) de Rome, a publié un article intitulé : « Sources littéraires de la circulaire "Des punitions à infliger dans les maisons salésiennes" ». (« Orientamenti Pedagogici », juillet-août 1980 - XVII - 4). L'essentiel de ce travail se trouve dans « Lectures Salésiennes » N° 25... Il est une bonne introduction à la circulaire qui n'est sans doute pas, dans sa rédaction matérielle, de la main même de Don Bosco, qui l'aurait cependant lue et approuvée et faite sienne... L'intention de M. Prelezco est d'examiner les éventuelles sources littéraires de ce document.

Nous nous contentons ici de présenter en français, au lecteur, la première partie du texte, traduite par A. BARUCQ, et écrit en la fête de Saint François de Sales, en 1883.

DES PUNITIONS A INFLIGER DANS LES MAISONS SALESIENNES

Mes chers fils,

Souvent et de différents endroits me parviennent soit des demandes, soit même des prières pour que je veuille donner quelques règles de conduite aux Directeurs, aux Préfets et aux Maîtres, règles qui puissent leur servir de norme dans le cas difficile où ils devraient infliger une punition dans nos Maisons. Vous savez en quels temps nous vivons et avec quelle facilité une petite imprudence pourrait entraîner de très graves conséquences.

Par suite, dans le désir de satisfaire vos demandes et d'éviter, à vous comme à moi, des désagréments non négligeables et, mieux encore, pour procurer le meilleur bien possible aux jeunes gens que la Divine Providence confiera à nos soins, je vous adresse quelques conseils qui, si vous voulez bien les mettre en pratique, comme je l'espère, vous aideront beaucoup dans l'œuvre sainte et difficile de l'éducation religieuse, morale et scientifique.

En général, le système que nous devons mettre en pratique est celui que nous appelons *préventif*, qui consiste à disposer les âmes de nos élèves de telle sorte que, sans aucune violence

extérieure, ils soient amenés à se plier à faire ce que nous voulons. Avec ce système j'entends vous dire que les *moyens coercitifs* ne sont jamais à employer, mais toujours et seulement ceux de la persuasion et de la charité.

Comme cependant la nature humaine, trop portée au mal, a parfois besoin d'être contrainte par la sévérité, je crois bon de vous proposer quelques moyens qui, je l'espère, avec l'aide de Dieu, nous conduiront à un terme consolant. Avant tout, si nous voulons nous présenter comme les amis du véritable bien de nos élèves et les obliger à faire leur devoir, il faut que vous n'oubliez jamais que vous représentez les parents de cette chère jeunesse, qui fut toujours le tendre objet de mes occupations, de mes soucis, de mon ministère sacerdotal, et de notre Congrégation Salésienne. Si donc vous êtes pour nos élèves de véritables pères, il faut que vous en ayiez aussi le cœur et que vous n'en veniez pas à la *répression* ou à la *punition* sans raison et sans justice, mais seulement à la façon de quelqu'un qui ne s'y résout que par la force des choses et pour accomplir un devoir.

J'entends vous exposer ici quels sont les vrais motifs qui doivent vous amener à la *répression*, quelles sont les punitions à adopter et qui doit les appliquer.

1 - Ne punissez jamais qu'après avoir épuisé tous les autres moyens

Que de fois, mes chers fils, durant ma longue carrière, j'ai dû me persuader de cette grande vérité ! Il est certes plus facile de s'irriter que de patienter ; de menacer un enfant que de le persuader. Je dirais encore qu'il est plus commode pour notre impatience et notre orgueil de châtier ceux qui nous résistent que de les corriger en les supportant avec fermeté et bienveillance. La charité que je vous recommande est celle que saint Paul utilisait envers les fidèles convertis de fraîche date à la religion du Seigneur, et qui souvent le faisaient pleurer et supplier quand il les voyait moins dociles et moins prêts à correspondre à son zèle.

C'est pourquoi je rappelle à tous les Directeurs qu'ils doivent en premier lieu user de la correction paternelle envers nos chers fils, et que celle-ci soit faite *en privé*, ou, comme on a l'habitude de dire, *in camera charitatis* (N.B. : litt. : en chambre de charité). Que l'on ne réprimande jamais directement en public, si ce n'est pour empêcher un scandale, ou pour y remédier s'il a déjà été provoqué.

Si après la première monition on ne voit aucun profit, qu'on en parle avec un autre supérieur qui ait quelque influence sur le coupable ; et, enfin, qu'on en parle au Seigneur. Je voudrais que le Salésien soit toujours comme Moïse qui s'efforce d'apaiser le Seigneur justement indigné contre son peuple d'Israël. J'ai constaté qu'une punition donnée à l'improviste et sans avoir d'abord recherché d'autres moyens a rarement servi à quelque chose. Rien, dit saint Grégoire, ne peut forcer un cœur qui est comme une citadelle inexpugnable et qu'il est nécessaire de gagner par l'affection et la douceur. Soyez fermes à vouloir le bien et à éviter le mal ; mais toujours doux et prudents ; soyez de plus persévérants et aimables et vous verrez que Dieu vous rendra maîtres du cœur le moins docile. Je le sais bien, cela est la perfection qui ne se rencontre pas si fréquemment parmi les maîtres et les assistants, surtout s'ils sont encore jeunes... Ils ne veulent pas prendre les enfants comme il faudrait les prendre ; ils ne font que punir matériellement et ne réussissent à rien, ou bien ils laissent tout dériver vers le mal, ou bien ils frappent à tort et à raison.

C'est pour cela que nous voyons souvent le mal se propager, le mécontentement se diffuser même parmi ceux qui sont les meilleurs, et que celui qui prétend corriger est réduit à l'impuissance de faire quelque bien que ce soit. C'est pourquoi je dois vous apporter de nouveau en exemple ma propre expérience. J'ai souvent rencontré des esprits tellement obstinés, tellement rétifs à toute bonne insinuation, qu'ils ne me laissaient plus aucune espérance de salut, si bien que je me voyais alors dans la nécessité de prendre envers eux des mesures sévères : ... finalement, ils ne cédèrent que devant la charité.

Parfois il nous semble que tel enfant ne tire aucun profit de notre correction alors qu'au contraire il sent dans son cœur une excellente disposition à nous seconder, ce que nous ruinerions par une rigueur mal entendue et en prétendant que le coupable fasse amende honorable *immédiate* et *grave* de sa faute. Je vous dirai avant tout que sans doute lui-même ne pense pas avoir tellement démérité par ce manquement commis plus par légèreté que par malice. Souvent certains de ces petits rebelles appelés par moi, traités avec bienveillance, et à qui je demandai pourquoi ils se montraient si indociles, me répondirent qu'ils le faisaient parce qu'ils avaient été pris pour cible, comme on dit, ou persécutés par tel ou tel supérieur. Puis, m'informant de l'état des choses avec calme et sans impatience, je devais me convaincre que la faute diminuait beaucoup et parfois disparaissait entièrement. C'est pourquoi je dois vous dire avec quelque douleur que, dans le peu de soumission de tels élèves, nous avons nous-mêmes

une part de faute. J'ai constaté que souvent ceux qui exigeaient de leurs élèves silence, austérité, exactitude et une obéissance prompte et aveugle étaient aussi ceux qui violaient les avertissements salutaires que moi-même ou d'autres supérieurs devaient leur faire ; et je dus me convaincre que les maîtres qui ne pardonnaient rien à leurs élèves avaient l'habitude de tout se pardonner à eux-mêmes. Donc, si nous voulons savoir commander, faisons en sorte de savoir d'abord obéir et cherchons à nous faire aimer plutôt qu'à nous faire craindre.

Et puis, quand la *répression* est nécessaire et que nous devons changer de méthode, étant donné qu'il y a certains caractères qu'il faut forcément dompter par la rigueur, il faut savoir le faire de sorte qu'il n'y paraisse aucun signe de passion. Et voici que vient spontanément la deuxième recommandation que j'intitule ainsi :

2 - Faites en sorte, dans les corrections, de choisir le moment favorable

Chaque chose a son temps, dit l'Esprit-Saint, et moi je vous dis que si se présente une de ces douloureuses nécessités, il faut aussi une grande prudence pour choisir le moment où la répression sera salutaire. D'autant que les maladies de l'âme demandent à être traitées au moins comme celle du corps. Rien n'est plus dangereux qu'un remède donné mal à propos et à contretemps. Un médecin sage attend que le malade soit en condition de le supporter et pour cela il attend le moment favorable. Et nous, nous ne pourrions le connaître que par une expérience qu'a perfectionnée la bonté de cœur. Et avant tout, attendez d'être maîtres de vous-mêmes, ne laissez pas voir que vous agissez avec colère parce qu'alors vous perdriez votre autorité et le châtiment deviendrait pernicieux.

On se rappelle, parmi les profanes, le fameux mot de Socrate à un esclave dont il n'était pas content : *Si je n'étais pas en colère je te battrais*. Ces petits observateurs que sont nos élèves voient, si petits ou si légers qu'ils soient, l'émotion de notre visage ou le ton de notre voix, si c'est le zèle pour notre devoir ou l'ardeur de la passion qui allume en nous ce feu. Alors il n'en faut pas plus pour faire perdre son fruit à la punition : pour jeunes qu'ils soient, ils sentent que ce n'est que la raison qui a le droit de les corriger. En second lieu, ne punissez pas un enfant dans l'instant même de sa faute, par crainte que, ne pouvant encore l'avouer, vaincre la passion et sentir toute l'importance de la punition, il ne s'aigrisse et n'en commette de nouvelles et de plus graves. Il faut leur laisser le temps de réfléchir pour

rentrer en eux-mêmes, ressentir tous leurs torts et, du même coup, la justice et la nécessité de la punition et, par là, les mettre à même d'en tirer profit. La conduite que le Seigneur a voulu tenir envers saint Paul quand celui-ci était encore *spirans irae atque minarum* (respirant colère et menaces) contre les chrétiens, m'a toujours donné à réfléchir ; et il me semble y voir la règle qui nous est donnée à nous aussi quand nous rencontrons des cœurs récalcitrants à nos volontés. Le bon Jésus ne le jette pas à terre *tout de suite*, mais après un long voyage, après qu'il eut pu réfléchir à sa mission, et loin de ceux qui auraient pu lui prodiguer des encouragements à persévérer dans sa résolution de persécuter les chrétiens. Là, au contraire, aux portes de Damas, il se manifeste dans toute son autorité et sa puissance, et tout ensemble avec force et douceur il lui ouvre l'esprit pour qu'il reconnaisse son erreur. Et ce fut précisément à ce moment que changea le caractère de Paul et que, de persécuteur, il devint apôtre des nations et objet d'élection. Je voudrais que mes chers Salésiens se forment à cet exemple, et qu'avec une patience éclairée, une charité industrieuse, ils attendent, au nom de Dieu, *le moment opportun* pour corriger leurs élèves.

3 - Excluez toute idée qui puisse faire croire qu'on agit par passion

Quand on punit on conserve difficilement le calme nécessaire pour éloigner tout doute qu'on agit pour faire sentir sa propre autorité, ou dévouer sa propre passion. Et plus on agit par dépit moins on s'en aperçoit. Le cœur de père que nous devons avoir condamne cette façon de faire. Considérons comme nos fils ceux envers qui nous avons à exercer quelque pouvoir. Mettons-nous pour ainsi dire à leur service, comme Jésus qui vint obéir et non commander, ayant honte de ce qui, en nous, puisse nous donner l'air de dominateurs ; et ne les dominons pas sinon pour les servir avec plus de plaisir. Ainsi faisait Jésus avec ses Apôtres, les supportant dans leur ignorance et leur rudesse, dans leur peu de fidélité, et en traitant les pécheurs avec une familiarité et une intimité telles qu'elles mettaient certains dans la stupeur, chez d'autres provoquaient le scandale, et donnaient à beaucoup la sainte espérance d'obtenir le pardon de Dieu. Il nous dit d'ailleurs d'apprendre de lui à être *doux et humbles de cœur*. Du moment qu'ils sont nos fils, éloignons toute colère quand nous devons réprimer leurs fautes, ou du moins, modérons-la de sorte qu'elle paraisse tout à fait étouffée. Ni agitation de l'âme ni mépris dans les yeux ni injures sur les lèvres ; mais ressentons de la compassion sur le moment, de l'espérance pour l'avenir. Vous serez alors de véritables pères et vous ferez une véritable correction.

En certains moments très graves une recommandation à Dieu, un acte d'humilité envers Lui sont plus utiles qu'une tempête de paroles qui, si d'une part elles ne produisent que du mal à qui les ressent (*sic* : à qui les *profère* serait mieux !), elles ne sont d'autre part d'aucun avantage à qui les mérite. Rappelons-nous notre Divin Rédempteur qui pardonna à cette ville qui ne voulut pas le recevoir en ses murs malgré les insinuations, concernant son prestige humilié, de ces deux Apôtres zélés qui volontiers l'auraient vu fulminer un juste châtement. L'Esprit-Saint nous recommande ce calme par ces humbles paroles de David : *Irascimini et nolite peccare* (Frémissez et ne péchez pas). Et si nous voyons souvent que notre action est inutile et que de notre fatigue nous ne retirons que tribulations et épines, croyez-le, mes biens chers, nous devons l'attribuer à un système de discipline défectueux. Je ne crois pas opportun de vous dire en long et en large comment Dieu voulut un jour donner une leçon solennelle et pratique au prophète Elie qui avait un je ne sais quoi de commun avec certains d'entre nous dans son ardeur pour la cause de Dieu et dans son zèle inconsidéré à réprimer les scandales qu'il voyait se propager dans la maison d'Israël. Vos supérieurs pourront vous en faire part tout au long selon ce qu'on lit au *Livres des Rois* ; je me limite à la dernière expression qui vient si bien à notre cas : *Non in commotione Dominus* (le Seigneur n'est pas dans le trouble... litt. dans le tremblement de terre, N.d.Tr.), ce que sainte Thérèse interprétait : *Que rien ne le trouble !*

Notre cher et si doux saint François de Sales, vous le savez bien, s'était fait une règle sévère de ne pas laisser parler sa langue quand son cœur était agité. Il avait en effet coutume de dire : « Je crains de perdre en un quart d'heure le peu de douceur que je me suis efforcé, pendant vingt ans, d'accumuler goutte à goutte, comme la rosée, dans mon pauvre cœur. Une abeille emploie plusieurs mois à faire un peu de miel qu'un homme mange d'une bouchée. Et puis, que sert-il de parler à un homme qui n'écoute pas ? » Un jour, comme on lui reprochait d'avoir traité avec une bonté excessive un jeune homme qui s'était rendu coupable d'un grave manquement envers sa mère, il dit : « *Ce jeune homme n'était pas capable de profiter de mes remontrances parce que la mauvaise disposition de son cœur l'avait privé de raison et de bon sens ; une âpre correction ne lui aurait servi à rien ; et pour moi ç'aurait été un grand dommage en me faisant agir comme ceux qui se noient en voulant sauver les autres.* » Ces paroles de notre aimable Patron, doux et sage éducateur des cœurs, j'ai voulu vous les souligner afin qu'elles sollicitent mieux et davantage votre attention et aussi pour que vous puissiez les imprimer plus facilement dans votre mémoire.

(M.B., XVI, p. 439...)

l'humanisme de don bosco

J.-B. MONTINI

Dans une homélie prononcée le 31 janvier 1961 devant les jeunes de l'Institut salésien de Milan, le futur Paul VI, archevêque de la cité, montre comment Don Bosco a su, dans l'enfant, développer l'homme complet.

ans chaque enfant il y a un secret. Don Bosco considérait chaque garçon comme une énigme à déchiffrer. En chacun d'eux il voyait quelque chose de profond, de mystérieux, de difficile à interpréter ; et il s'était fait un œil extraordinaire — clinique, dirions-nous — capable d'une soudaine pénétration. Il comprenait les jeunes, les enfants, les garçons. Si maintenant je vous demandais : « Est-ce que ce n'est parfois une de vos plus grosses peines de vous sentir incompris ? » Par exemple, on vous punit, on vous gronde, et vous dites, au fond de votre cœur : « Je ne le méritais pas. Il n'a pas compris, je n'ai pas agi méchamment, mais comme ça... » Oui, même à la maison, vous éprouvez souvent cette peine, et vous dites : « Mais pourquoi ? Où est le mal ? Pourquoi les grandes personnes sont-elles si nerveuses ? » On ne vous a pas compris ; mais si vous rencontrez quelqu'un qui vous comprend (et en général, les garçons du même âge se comprennent mieux entre eux), alors vous devenez amis, vous ouvrez votre cœur avec ceux qui lisent en vous et qui vous comprennent.

Don Bosco était extraordinaire pour comprendre les garçons et voir en eux non seulement la surface mais pour pénétrer à l'intérieur et lire en leur âme. C'est l'un de ses dons les plus stupéfiants et qui nous émerveille. Bien souvent on lit dans sa vie qu'il s'approchait d'un garçon et lui disait : « Tu as fait ceci. Dis la vérité. » Et le garçon, charmé et étonné, demandait : « Comment le savez-vous ? » Don Bosco avait l'œil ouvert sur ses garçons, avec une sorte d'enthousiasme, avec la passion de lire en leur âme, comme il y en a qui ont la passion de lire dans les livres, de contempler les étoiles ou de raconter des histoires. Il voyait qu'au fond de l'âme de l'enfant il y a un secret.

Et que voyait-il ? L'âme d'un jeune ressemble à un miroir. Que reflète-t-il ? C'est difficile à exprimer. L'Évangile nous le fait comprendre lorsqu'il nous dit ces paroles qui sont la glorification

de l'enfance, lorsqu'il place un enfant au milieu de la foule qui l'écoutait, et qu'il dit : « Si vous ne devenez petits comme cet enfant, vous ne serez pas citoyen du ciel. Malheur à qui scandalise et profane un de ces enfants, parce que les anges qui les assistent voient toujours la face de mon Père. »

Voilà une vision à l'intérieur de l'âme des enfants, qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes : c'est le visage de Dieu qui se reproduit au fond de leur âme... Mes chers enfants, quand nous vous disons : soyez purs, ne vous salissez pas de pensées et d'actions mauvaises, nous voyons en vous cette beauté souveraine qui n'est comparable à aucune beauté extérieure, parce qu'elle est une beauté céleste tombée en votre âme. Vous êtes beaux comme les étoiles que nous contemplons au-dessus de nous pendant les nuits d'été. Plus beaux, parce que les étoiles, qui représentent un aspect de la beauté de Dieu, chantent sa gloire en silence, mais ne sont pas vivantes, tandis que vous êtes vivants.

Vous êtes petits, faibles, inexpérimentés, vous manquez de tout, et dans votre beauté nous voyons le reflet d'une chose que les hommes oublient mais qui est indispensable pour définir l'homme et le mettre en relation avec Dieu : je veux dire l'humilité. Votre humilité est aussi un reflet de Dieu. Pareils à la Vierge Marie qui est la plus humble des créatures, vous avez le courage de dire ce que les adultes n'osent plus dire : je suis un être petit, je suis un être besogneux, un être qui a faim, un être qui sait pleurer. Savez-vous pleurer ? C'est un grand don qui nous est fait, parce que les pleurs sont un cri. Un cri qui, à tout bien considérer, est la plus grande manifestation de l'âme humaine, car il est le cri de la prière.

Vous êtes les plus aptes à la prière. Lorsque, aujourd'hui, je vous entendais chanter avec vos voix déployées, les larmes me montaient aux yeux. Savez-vous pourquoi ? Parce que c'est une voix que le Seigneur ne peut pas ne pas écouter : une voix sincère, qui ne ment pas... Les adultes ne veulent pas s'humilier à prier et à demander, et c'est cet orgueil qui les rend opaques, incapables de refléter Dieu et de converser avec Lui.

le maître-mot : confiance !

M. MOUILLARD

Lors de la rencontre régionale du 9 mai 1981, rassemblant des garçons et des filles du Centre-Est de la France et venant tous d'œuvres salésiennnes, la réflexion tournait autour de l'esprit de Don Bosco vécu dans leur milieu éducatif... Vous trouverez dans ce texte bref des affirmations de jeunes sur Don Bosco éducateur... Ils sont très orthodoxes !

oliment frisé, clément et malicieux, un tantinet gogue-nard, plaisamment serein, offert et accessible, l'œil net et le menton carré du piémontais, un rayonnement accusé par le noir encadrement de la barrette et du camail... Voilà Don Bosco, tel que le talentueux graveur l'a placé en hors-texte de la courte notice sur Don Bosco et les œuvres salésiennes, antérieure à 1902, imprimée à Marseille — « Typographie et Lithographie » — au 78, rue des Princes...

Oui, Don Bosco, Don Bosco père et maître, père et maître des adolescents...

Cette figure séculaire ne se lasse pas d'être naturalisée et adoptée par les jeunes, comme si l'amitié se jouait des siècles et traversait les générations... François de Sales liant Jean Bosco, Jean Bosco liant nos "teenagers"... leur offrant inlassablement contrat : « Soyons amis ! » La jeunesse le lui rend bien : « Ah ! C'était un drôle de mec, ce Don Bosco ! » « Des adultes comme Don Bosco, c'est plutôt rare ! » « Les jeunes et les adultes peuvent s'engager dans la joie et la confiance de Don Bosco. » « A l'école de Don Bosco, les jeunes doivent prendre responsabilités et initiatives... » « Nous sommes impressionnés par des éducateurs qui portent la joie de Don Bosco ou savent mobiliser comme lui ! » « Don Bosco, sans les jeunes, n'aurait pas fait grand chose ! » « Don Bosco veut aider les jeunes et eux doivent l'aider. » « La vie salésienne, c'est se construire ensemble dans l'amitié profonde. » Nous retenons des mots qui reviennent souvent : « amitié, partage, bonheur », « regard d'amour comme Don Bosco »...

Paroles du 9 mai, sur le vif, lors de la rencontre régionale lyonnaise : « Le maître-mot : *confiance* ! » Don Bosco a fait une confiance hors du commun et tenace à "ses amis" les jeunes.

Notre attitude, durcis que nous sommes en un monde cruel, méfiant, blasé, soupçonneux, jaloux, inquiet, violent, angoissé, glacé, dur ?..

Lassitude ? Résignation ? Catastrophisme ? Démission ?..

Don Bosco ne croirait-il pas à ce cri de cette fille de 16 ans, le 9 mai, en assemblée générale, qu'ont applaudie à tout rompre les 160 participants : « On dit que les jeunes n'ont pas la foi, nous, on dit que ce n'est pas vrai ! »...

il ne suffit pas d'aimer

H. DELACROIX

Le Père Henri Delacroix, de la province Méridionale Belge, a publié plusieurs plaquettes comme « Repères pour une éducation sexuelle » (1979) ou « Gratuité dans la Relation Educative » (1975).. C'est de cette dernière que nous extrayons, avec l'aimable accord de l'auteur, les deux textes suivants, en harmonie avec « l'ETRENNE » (la Consigne) du Supérieur Général pour 1984 : « Il ne suffit pas d'aimer... ».

1 - LE JEUNE DOIT SE SENTIR AIME

L

éducateur ne doit pas seulement livrer à l'enfant sa science, son art ou sa technique. Il doit se livrer lui-même. Il doit se déposséder, s'oublier.

Il a été dit des enfants de Don Bosco : « Chacun se savait connu et aimé. Beaucoup se croyaient préférés. » Certes, on ne peut pas aimer "en bloc". Il faut établir une relation avec chaque personne, avec chaque enfant. Cela suppose un total engagement de l'éducateur. Il devra trouver le temps, l'occasion et la façon de rencontrer chacun.

Personne n'est perdu aussi longtemps que quelqu'un croit en lui. Mais croire en quelqu'un c'est miser sa vie sur quelqu'un. C'est « donner sa tête à couper ».

Citons le beau livre de Jean Guitton : "L'amour humain" : « Autant il est difficile de s'égaliser soi-même par soi-même à un sur-moi, autant il est facile de devenir semblable à ce modèle de soi, lorsqu'il est projeté sur vous par l'être qui vous aime. Dans les deux cas, il y a une sorte d'illusion, puisqu'on pose une image qui n'est point encore. Mais lorsque cette image procède de l'amour d'un autre être, elle a une puissance créatrice.

C'est pourquoi chacun de nous agit, réalise, existe même, en proportion de ce que le croit capable celui qui l'aime. Le secret de l'éducation est d'imaginer chaque être un peu meilleur qu'il n'est en effet. Que suis-je sinon ce que me croient ceux qui m'aiment ? » ⁽¹⁾.

(1) Jean GUITTON. *L'amour humain*. Paris 1948. Ed. Livre de Vie p. 79.

2 - AMOUR DONNE, AMOUR REÇU

Les services que les hommes se rendent les uns aux autres peuvent se diviser en deux catégories. Il y a les services en eux-mêmes, coupés, dirais-je, de la personne qui les rend : par exemple le ticket que me délivre, de manière toute impersonnelle, le percepteur de l'autobus. Et il y a les services que l'on rend « en y mettant tout son cœur », en se donnant soi-même : par exemple les soins qu'une maman donne à son enfant malade.

Il semble bien que rien ne se fasse de vraiment valable en éducation, si ce n'est sous la forme d'un appel émanant *de qui aime à qui se sent aimé et répond dans l'amour*.

Tout service rendu peut être évalué à prix d'argent : c'est une marchandise. Le dentiste m'arrache une dent ; le garagiste fait le graissage de ma voiture : c'est "tant" ! On peut cependant concevoir que, dans l'acte même de rendre un service, la personne se donne elle-même. Imaginons un cas extrême : pour sauver la vie de ses camarades un soldat se jette sur une grenade qui va éclater. Mais il n'est pas nécessaire de donner sa vie, de mourir pour aimer. L'amour peut être présent dans le plus petit service. Mais dès qu'il apparaît, l'amour authentique revêt comme un caractère d'absolu. Il émeut toujours profondément, il retourne, il bouleverse. On disait de François de Sales que recevoir de lui un refus étant encore une grande joie, tant il y mettait de son cœur.

Tout s'achète et tout se vend, dit-on. Voire ! Ce qu'on peut acheter c'est le service du dentiste, du garagiste, oui. Mais on ne peut acheter cette chose qui illumine les seules relations vraiment humaines, cette chose qui relève de l'esprit, de la liberté, du cœur, ce rien qui ensoleille l'existence et qu'on appelle l'amour, même si on l'habille pudiquement de noms plus modestes comme gentillesse, serviabilité, sollicitude et amitié. Tout s'achète et tout se vend, sauf l'amour.

Si tout à coup il surgit à travers un geste, une démarche, un silence, c'est toujours revêtu du splendide manteau de la liberté ; car on ne peut le contraindre, ni l'imposer, ni l'extorquer, ni l'acheter, ni le vendre : il est gratuit, parce qu'il est sans prix, inestimable. Il est d'un autre ordre. Il relève de l'absolu...

Qu'est-ce à dire ?

Il relève de l'absolu parce qu'à travers lui, c'est la personne qui se donne, et la personne est ici-bas le seul absolu.

L'homme reste interdit quand discrètement ou brutalement lui est adressé un geste gratuit. Il reste interdit parce que quelqu'un vient de lui dire : Je t'aime ! Parfois c'est une invitation ou un simple cadeau avec le sourire. Parfois c'est une sommation qui interpelle et crie : « Que réponds-tu ? » Il arrive alors que l'homme se sente refoulé jusque dans ses derniers retranchements et qu'il ne lui reste plus qu'une alternative : se livrer ou fuir.

Les jeunes ne se laissent conquérir que par l'amour.

Mais quand l'éducateur a tout fait pour son pupille, la moitié reste encore à faire. L'éducation comporte en effet un appel et une réponse. Si la réponse ne vient pas, l'échec est complet. La liberté du jeune peut ainsi laisser tout l'effort de l'éducateur en suspens, en porte-à-faux.

Seul le oui du jeune consacrera la réussite. C'est la grandeur du jeune et sa dignité.

Le merveilleux jumelage d'un grand éducateur et d'un garçon de 15 ans, Don Bosco et Dominique Savio, illustre cette affirmation. Deux saints dont le second est devenu tel et par la grâce du premier, et par le oui de sa propre liberté.

Grandeur de l'éducation, réussite de l'amour donné et de l'amour reçu !

objections

E. KLENCK

La pédagogie salésienne est une pédagogie de la relation. « L'éducation est affaire de cœur... » (Don Caviglia). Affection - « amorevolezza », confiance, paternité, amitié, fraternité, familiarité... établissent « l'Esprit de famille » si cher à Don Bosco et si caractéristique de sa manière Mais... Ces lignes sont extraites d'une conférence faite à Marseille en janvier 1975.

Ce style de rapports humains et de communication éducative, que Don Bosco a vécu, appliqué et expérimenté, ne va pas sans soulever des objections. Et c'est là qu'il faut recourir au deuxième facteur d'éducation que Don Bosco désignait sous le mot de *raison*.

Je laisserai de côté l'appel à la "raison" chez les jeunes. Notre fondateur a toujours considéré que même les enfants étaient capables de soumettre leurs pulsions et leur dynamisme au contrôle de la conscience. Je m'en tiendrai au rôle que la "raison" est amenée à jouer, du côté de l'éducateur, dans la relation pédagogique.

Les critiques n'ont pas manqué qui dénoncent le caractère, au fond, très autoritaire et, à la limite, manipulateur de la méthode salésienne : on témoigne estime et sympathie au jeune pour lui faire aimer ce que nous voudrions qu'il aime.

Par ailleurs, dit-on, derrière les liens affectifs que l'éducateur met en œuvre, il y a sa propre personnalité, ses désirs à lui, ses idéaux et, plus profondément, tout ce qui est inconscient et, par définition, impossible à contrôler sinon par des techniques psychanalytiques.

Ces observations ne sont pas dénuées de valeur, et nous interpellent au plus profond de nous-mêmes.

Il est certain que l'arrière-plan psychologique de la personnalité de chaque éducateur est toujours présent dans ses relations. Certaines de nos réactions ne s'expliquent totalement que si nous avons recours à la psychologie des profondeurs. Cela est d'ailleurs vrai pour toutes nos relations, qu'elles soient pédagogiques ou autres. Je ne développerai pas davantage la réponse à cette dernière objection, sinon pour dire que Don Bosco ne concevait pas un éducateur qui ne soit pas maître de lui.

Nos dynamismes profonds, nous le savons, s'enracinent dans ces courants qu'ont dévoilés les psychologues actuels : notre vie affective (notre libido, disait Freud), notre agressivité, Don Bosco demandait que ses collaborateurs sachent vivre en bonne entente avec ces sources profondes de toute action, qu'ils établissent la paix avec eux-mêmes d'abord, qu'ils sachent orienter, contrôler les pulsions et les affections, qu'ils soient en mesure de les utiliser pour des fins altruistes, non à la suite de refoulements plus ou moins destructeurs, mais par une finalisation pour des objectifs "raisonnables".

Le premier reproche est plus sérieux. Les développements qu'on peut en donner sont largement en vogue, sous des expressions qui paraissent simples, comme par exemple la "*liberté*", ou d'autres qui sont plus complexes, comme par exemple la "*non-directivité*". Ils apparaissent aussi sous l'aspect culturel. Don Bosco n'a jamais caché que pour lui l'éducation comportait la reproduction de certains modèles..., que la relation pédagogique devait fournir au jeune la possibilité de "s'identifier" (encore un mot bien complexe) à un modèle.

Ce rôle de l'identification est considéré par Don Bosco comme une condition de l'éducation.

Et ce processus fait aujourd'hui problème. Là aussi, des exposés plus approfondis seraient nécessaires pour discerner de quoi il est question... et pour confronter l'intuition de Don Bosco avec les résultats actuels...

une école de saints

J.-B. MONTINI

Durant la seconde guerre mondiale, Mgr Montini fut le grand ami et bienfaiteur des « Ragazzi di Don Bosco » (les sciuscià) du Prenestino (Rome). Devenu archevêque de Milan, il voulut célébrer solennellement la première fête de Dominique Savio. C'est à saint Dominique Savio qu'il dédia la nouvelle paroisse confiée aux Salésiens, ainsi que le Centre de Rééducation d'Arese.

La fête eut lieu le 30 juin 1957 et c'est au cours de la séance théâtrale qu'il prononça les paroles qui suivent.

 Dominique Savio, le jeune saint de l'Oratoire de Don Bosco, est, ces jours-ci, à Milan. Nous remercions les Salésiens de cette faveur... A cette occasion, nous repensons à l'ancienne institution du Patronage paroissial, avec pleine conscience de ce qu'il est, de ce qu'il doit être. Ce qui nous conduit à cette réflexion, c'est l'amour pour nos jeunes, et l'évolution pédagogique actuelle. Ce qui nous oblige à cette révolution de l'instrument éducatif, placé entre les mains des pasteurs, c'est la menace pressante contre la formation catholique, la foi religieuse, l'intégrité morale, et la rectitude civique de l'enfance...

Inviter l'enfant à l'instruction religieuse en l'attirant par des jeux et des récréations honnêtes, l'aider dans son travail d'écolier, l'assister dans ses besoins matériels, tel est l'objet de cette institution qui recueille les enfants d'une ou plusieurs paroisses, sans distinction de conditions sociales... Dominique Savio est parmi nous, non seulement avec ses restes, consumés par une mort précoce ; il est parmi nous vivant, avec son esprit. Il est parmi nous comme le symbole de l'art éducatif de l'Eglise... (24 avril 1955).

*
**

Je pense que le système salésien d'éducation est une communication étonnante entre l'éducateur et l'enfant, et que, au lieu d'être dressées l'une contre l'autre, les deux générations sont admirablement unies en cette harmonie qui par ondes successives crée l'histoire, l'histoire vivante de l'humanité... Eh bien ! Jeunes

gens, continuez le dialogue. La conversation vous parlera de grandes choses qui guérissent la jeunesse des faiblesses, des désillusions, des incapacités et des impulsivités de tant de manifestations de la jeunesse d'après-guerre. On vous parlera de religion. Vous saurez que la religion est une force, une jeunesse, un enrichissement, quelque chose qui fermente dans l'âme.

Le dialogue salésien vous donnera la grande leçon pédagogique qu'est le devoir. Alors s'allumera en vous ce qui est un des phénomènes les plus beaux de la vie des jeunes : savoir croire, savoir vouloir, savoir proposer un idéal à sa vie, savoir se donner à une cause, savoir être héros, poète, soldat et saint.

Le dialogue salésien vous dira encore : connais-tu la richesse de la vie ? Je vais te l'expliquer... L'un des phénomènes les plus impressionnants du monde moderne, c'est un énorme pessimisme. Il me revient à l'esprit cette parole de Don Bosco : « Non ! La vie est belle, la vie est bonne, on peut vivre sans défiance et sans crainte. Tu peux être optimiste, tu peux être joyeux, tu peux aller de l'avant avec confiance parce que tu auras ton cœur dans la grâce de Dieu. La charité t'aplanira les chemins de l'existence. A supposer que le monde entier soit méchant, et que, toi, tu sois bon, il vaudrait la peine de vivre la vie avec une grande confiance et une grande énergie. »

Nous ne voulons pas seulement des saints au paradis. Nous voulons des saints sur cette terre. Et c'est l'école de Don Bosco qui crée précisément dans la jeunesse moderne une école de saints.

*... et même
pour les adultes*



correspondance

G. BOSCO - DE SANCTIS

Don Bosco n'avait pas un comportement différent s'il s'agissait d'adultes ou de jeunes. La charité est universelle... « Elle comprend tout... » L'esprit de famille, le Système Préventif, l' « amorevolezza »... autant de traits caractéristiques d'une approche salésienne de l'Autre que Don Bosco voulait voir pratiqués par ses salésiens, en communauté, afin qu'ils puissent être valablement recherchés dans la « Communauté Educative » au bénéfice et avec l'accord des jeunes.

La Charité ne joue pas la comédie... Aimez-vous affectueusement comme des frères. Soyez prévenants les uns pour les autres... Pratiquez l'hospitalité avec empressement... C'est le Seigneur que vous servez...

(ROM., XII, 6-16)

● **Don Bosco à De Sanctis**, ancien curé de Turin passé aux Vaudois :

Depuis quelques temps déjà je méditais en mon cœur de vous écrire, afin de vous faire part de mon vif désir de vous parler et de vous offrir tout ce qu'un ami sincère peut offrir à son ami. C'est la lecture attentive de vos livres qui m'en a donné l'idée : en effet il me semblait y avoir découvert une véritable inquiétude de votre cœur et de votre esprit.

Les journaux, par certains de leurs articles, laissent entendre que vous seriez en désaccord avec les Vaudois ; je vous invite donc chez moi, si cela vous fait plaisir. Pour y quoi faire ? Ce que le Seigneur vous inspirera. Vous aurez une chambre à demeure, et vous partagerez mon humble table ; nous partagerons le pain et l'étude. Et surtout pas question d'argent entre nous !

Voilà ! Je voulais vous faire part de ces sentiments amicaux du plus profond de mon cœur. Si vous arrivez à vous rendre compte combien mon amitié envers vous est juste et loyale, vous accepterez mes propositions, ou, au moins, vous m'en excuserez avec bonté.

Que le Seigneur seconde mes désirs et fasse de nous un seul cœur et une seule âme pour ce Dieu qui récompensera celui qui le sert durant sa vie.

Votre sincère ami en Jésus-Christ,

Jean BOSCO, prêtre.
17 novembre 1854.

● **De Sanctis à Don Bosco :**

Jamais vous ne pourrez imaginer l'effet que m'a causé votre très aimable lettre d'hier. Je n'aurais jamais cru trouver tant de générosité et de gentillesse chez un homme qui, ouvertement, est mon ennemi. Ne dissimulons pas : vous combattez mes positions comme je combats les vôtres ; mais dans le même temps que vous luttez contre moi, vous me démontrez un amour sincère, me tendant une main bienfaisante dans ce moment d'affliction...

Pour répondre à votre lettre j'accepte comme un don précieux l'offre de votre amitié, et je souhaite que puisse bien vite se présenter à moi l'occasion de vous prouver, sans aller contre ma conscience, que je vous aime non de langue mais en œuvre et en vérité...

(Memorie Biografiche, vol. V, p. 140...)

En Don Bosco, même à une période plus qu'orageuse pour les rapports entre Eglises, les fruits de l'Esprit ont toujours été amour, joie, paix, patience, amabilité, bonté, fidélité, douceur et maîtrise de soi...

(Ga. V...)

L'œcuménisme, c'est bien davantage qu'une semaine de l'unité !..

il y a bataille et bataille

E. CERIA

« Cesse de batailler et écris en termes pacifiques, comme je te l'ai si souvent recommandé. » Ce sont les premiers mots d'une longue lettre de Don Bosco à son « très cher Don Bonetti », premier responsable du « Bulletin Salésien », en date du 14 février 1878.

Don Bosco, le « sage », prudent et pacifique, « prend feu » cependant quand se trouve mis en cause Autre que lui... Une bonté ni bonasse, ni faible, mais éclairée..



Don Bonetti est le premier rédacteur du Bulletin Salésien italien, fondé en 1877. Sa plume traduisait fort bien la vivacité de son caractère. Dans le numéro de février de cette année, il avait écrit un article intitulé : « La Congrégation Salésienne et les vocations ecclésiastiques. »

Don Bosco réagit : « Tu t'imagines avoir fait un beau coup quand tu t'es défoulé. Tu dis que sur certains points il faudrait parler plus clair et se défendre par la plume contre les vexations de l'extérieur. Mais qu'est-ce que nous y gagnons ? Rien du côté des braves gens qui se laissent plus facilement persuader par une simple affirmation que par la véhémence du langage. Rien de la part de ceux qui ne connaissent pas le fond de la question. Tu ne fais qu'ouvrir la voie à la malignité d'un bon nombre par une parole imprudente, une phrase ambiguë, une pensée exagérée. Nous vivons des temps mauvais. Les autorités cherchent des prétextes pour se jeter sur les institutions religieuses, et elles y ont réussi. Quant à nous, jusqu'ici elles nous ont laissés en paix. Non point qu'elles nous aiment, certes. Mais c'est parce que nous cherchons tous les moyens de ne pas les heurter et de passer, pour ainsi dire, entre les gouttes de l'orage sans nous mouiller.

Nous n'avons jamais élevé la voix contre ceux qui commençaient à nous créer des ennus, mais nous avons usé de prudence, soit en paroles, soit par écrit. Vois-tu, j'ai toujours pu avoir en main le fil des choses et connaître ce qu'on était en train d'ourdir contre nous ; mais je n'ai jamais permis qu'on imprimât une seule ligne qui, même de loin, puisse nous compromettre. Nous avons un champ très vaste pour le Bulletin Salésien : faire

connaître nos œuvres, sans nous empêtrer dans les questions épineuses. De la sorte, nos idées se répandent pacifiquement, on fait du bien et tout va pour le mieux. Si, au contraire, tu te mets à batailler, d'autres polémiqueront avec toi, en réfutant une de tes phrases par un article ; un journaliste irrité par quelque expression violente écrira contre nous des choses inouïes ; une autorité quelconque trouvera matière à s'offenser dans une observation peut-être pas assez réfléchie et fera du bruit chez les ministres. Alors, de toutes part, on braquera les yeux sur nous, et nous voici réduits à ne plus pouvoir rien faire et même en butte à la persécution directe. »

Mais il savait distinguer entre bataille et bataille. A Turin paraissait un journal impie et éhonté qui avait pour titre le nom adorable du Sauveur. Les crieurs le braillaient à travers les rues, des affiches avec les titres des articles grossiers tapissaient les murs, des mains sacrilèges traçaient en noir sur les dalles des portiques le nom sacré pour que les passants le foulent aux pieds. Les choses en étaient arrivées à la limite extrême : l'indignation des honnêtes gens était à son comble, les journaux catholiques criaient au scandale. Pourtant, rien ne changeait. Don Bosco donna, en 1883, l'ordre à Don Bonetti d'élever la voix dans le Bulletin Salésien, que lisaient en Italie nombre de gens que n'atteignait pas "L'Unità Cattolica".

L'ardent écrivain rédigea un long et brillant article, intitulé « Jésus-Christ, notre Dieu et notre Roi », qui se terminait par une chaleureuse profession de foi et d'amour. On en fit un petit opuscule qui fut distribué gratuitement à la population de Turin : 100.000 exemplaires en un seul dimanche à la porte des églises. On eut l'idée d'en faire un tract pour Pâques et, à cette nouvelle donnée par le Bulletin, des demandes affluèrent de tous les coins de l'Italie.

mille ruses du cœur et de l'intelligence

Y. MASOTTI

La « Direction Spirituelle » était le thème de la 10^e Semaine de Spiritualité de la Famille Salésienne (Rome, 24-29 janvier 1983). Les causeries de M. Masotti et de son épouse y ont été très appréciées. Yolande Masotti, coopératrice salésienne, avait intitulé sa communication : « Comment nos propres enfants et les jeunes nous aident à croître spirituellement ? » Ce couple habite Porta Portese, en Italie.

Beaucoup d' « Amis de Don Bosco », vivant la condition humaine d'aujourd'hui, s'inspirent en fait, dans leur vie de tous les jours, de la pédagogie de Don Bosco et s'efforcent d'en vivre comme une manière d'être chrétien...

Pour un chrétien de ma génération, ayant eu une préparation à la fois plutôt formaliste et rigide où la Bible était un livre pour ainsi dire défendu et Dieu quelqu'un de plutôt éloigné de l'homme, à adorer en silence, le fait de découvrir finalement la parole de Dieu au niveau personnel, d'en accueillir toute la richesse et la plénitude, amène à découvrir aussi une façon nouvelle d'aimer Dieu et le prochain.

Avoir une foi adulte fait comprendre au chrétien d'aujourd'hui que le Christ a dit à chacun : « Viens, suis-moi. » Cette parole est pour tous et c'est une richesse à partager avec les autres, un don qu'il faut prodiguer avec une extrême délicatesse, la même que celle dont s'est servi le Christ qui n'a rien imposé à personne, ni à ceux qui ne le connaissent pas ni à ceux qui pensent l'avoir perdu.

Dans ce climat de plénitude et de certitude absolues, il est facile de transmettre aux enfants, en même temps que la vie humaine, la vie spirituelle : ce ne sont pas deux choses distinctes ; elles se fondent en un mode unique pour donner la vie à cet homme nouveau dont parle saint Paul, dans lequel Dieu vit d'une façon pleine et complète.

La première chose que j'ai essayé de transmettre à mes enfants c'est l'amour de la vie, leur faire comprendre qu'ouvrir

les yeux le matin et se sentir vivant est déjà merveilleux ; mais si on voit en cela la volonté de Dieu, on découvre que la vie est un don qu'il faut vivre intensément et qu'il faut partager avec les autres pour en apprécier toute la valeur.

Il a un autre grand secret que nous avons découvert ensemble : qu'il faut chercher Dieu, instant par instant, dans la vie de tous les jours, en commençant par le premier balbutiement des premières prières, des petits renoncements en faveur d'un ami, de l'accueil à la maison des personnes âgées, du bref entretien le soir avant de s'endormir dans la recherche des choses bonnes ou moins bonnes accomplies dans la journée et qui se conclut toujours par un baiser de pardon et par de bonnes résolutions pour le jour suivant, jusqu'au dialogue toujours plus contraignant de l'adolescence et celui plus sérieux et plus constructif de la jeunesse.

C'est ainsi que la Parole de Dieu devient vie, quand près de nos enfants, devant les situations les plus communes et qui peuvent paraître banales, en faisant, comme dit le Recteur Majeur dans son Etrene, le rôle de médiateurs entre eux et Dieu, nous cherchons à les habituer à regarder « au-delà des choses », à découvrir en elles la signification la plus profonde et la valeur la plus authentique.

Tout cela non par des paroles, mais par le témoignage constant et concret d'une vie vécue avec eux et avec les autres, en étant attentifs aux besoins de ceux qui vivent auprès de nous, spécialement les plus faibles, les plus marginaux, les inadaptés, dans la recherche de la vérité, dans l'amour pour la justice.

Je me rappelle toujours un dimanche matin à Porta Portese : j'étais seule avec mes deux fils qui avaient alors 5 et 13 ans ; nous nous heurtons à un petit bambin d'environ à peine 5 ans, qui pleurait d'une façon désespérée. Dans la confusion, il avait perdu sa mère. Les gens passaient à côté de lui, lui adressaient quelques mots de consolation et s'en allaient ailleurs. Je m'arrêtai un moment ; le plus âgé de mes fils, imitant les autres, bien qu'ému, m'incitait timidement à continuer notre chemin ; mais je compris que je ne le pouvais pas, non seulement parce que je sentais intimement qu'il fallait intervenir, mais parce que j'aurais eu honte devant mes enfants si je ne l'avais pas fait.

Je pris le petit enfant par la main, j'essayais de le calmer, mais n'arrivant pas à obtenir de lui quelque renseignement, j'allais à la recherche d'un policier ; et tout d'un coup une femme en pleurs vint à ma rencontre et embrassa son fils et voulut me

remercier. C'était une vendeuse ambulante napolitaine qui, dans la confusion du marché, avait perdu son fils.

C'est un petit exemple, mais il est suffisant pour nous faire comprendre l'importance pour les enfants de notre façon de nous comporter, notre façon d'être cohérents et fidèles à ces valeurs que nous essayons de leur transmettre par nos paroles.

Et ainsi, jour après jour, on invente un dialogue spirituel avec nos enfants où la foi, l'évangile, la vie et l'histoire s'entremêlent dans des demandes et des réponses capables de transformer peu à peu le cœur de l'homme.

Ce n'est pas une entreprise facile et parfois elle peut durer toute la vie mais « l'amour est patient ».

Mais en plus du titre de mère, je me sens aussi profondément coopératrice salésienne et alors est né en moi un désir de m'engager avec les jeunes : ce qui m'attirait, c'était leur air souvent désorienté et égaré, un sérieux et une tristesse qui n'étaient pas de leur âge, et je me suis demandé si l'on pouvait faire quelque chose.

Je n'habite pas dans une paroisse salésienne et dans la mienne il y a des jeunes, qui sont mal accueillis spécialement s'ils sont en groupes mixtes ; je les voyais passer, pendant des heures, leur temps assis sur une meurette dans un angle de la route. Parmi eux il y avait aussi mon fils adolescent.

J'ai commencé par les inviter chez moi ; pendant l'hiver, c'était facile.

« Pourquoi rester au froid ? Pourquoi aller dans une discothèque pour dépenser de l'argent dans une ambiance inconnue ? »

L'invitation a été acceptée : un thé chaud, des biscuits, des petits pains et du Coca-Cola, tout cela remplaçant les célèbres bonbons salésiens a rendu l'ambiance toujours plus accueillante. Les garçons, tout d'abord, ont été surpris et puis bientôt cela devint une habitude très agréable.

Et puis on a commencé à fixer un après-midi par semaine pour parler de leurs problèmes, que l'on choisissait ensemble chaque fois.

Au bout de deux ans, ils m'ont demandé de parler de la foi. Nous sommes restés sur ce sujet pendant toute une année. Une autre année nous avons choisi les « Béatitudes » : deux d'entre eux, de semaine en semaine, choisissaient le sujet, le proposant aux autres.

Voici arrivée la cinquième année de cette vie en commun, et nous traitons précisément de ce sujet ; il n'y a qu'un après-midi de travail, les autres servent à nous rencontrer, pour avoir des entretiens personnels, pour résoudre les problèmes du moment : la discussion en famille, les querelles entre garçons, le moment de la crise spirituelle, mais surtout pour nous amuser et faire la fête.

En cela, Don Bosco a été un maître incomparable ; aux jeunes de son temps il a su présenter la vie comme une fête et il a fait expérimenter la foi comme une félicité, une joie, une allégresse et c'est humblement à son exemple que j'essaie de travailler.

J'ai déjà dit, en effet, que la première chose qui m'a poussée vers les jeunes c'est justement cette tristesse de fond, leur peu de capacité à s'amuser et pour une âme salésienne c'est un défi. Aujourd'hui, quand je vois mes enfants joyeux, s'amuser, prenant n'importe quel prétexte pour faire la fête, jouer du théâtre, être ensemble en somme, je comprends que j'ai atteint mon but.

Un garçon est serein, parce qu'il sait que Dieu l'aime et qu'il l'attend toujours même quand il s'éloigne de Lui. Cela crée une sérénité de fond qui le poussera à ne pas chercher ailleurs un remède à l'inquiétude particulière de l'adolescence et de la jeunesse.

Certes, on peut tomber et il y a bien des garçons qui se sont perdus en route, mais d'autres sont arrivés ; ce qui est important c'est de ne pas perdre courage et de savoir qu'on est sur le bon chemin, car c'est celui tracé par Don Bosco.

Et puisque nous parlons de spiritualité, je crois qu'il y a là une proposition de spiritualité à prendre en considération ; souvent d'autres propositions semblent mettre de côté la vie pour parler seulement de prière, de parole de Dieu. Mais à quoi sert la parole de Dieu si elle ne pénètre pas profondément, changeant la vie, les pensées, faisant naître de nouveaux idéaux, donnant enfin une valeur profonde à la vie ?

C'est seulement ainsi qu'on peut avoir une spiritualité beaucoup plus riche non seulement dans les moments de silence et de prière mais qui apportera une force joyeuse transformant le rapport avec la réalité et les choses parce que vécues en union profonde avec le Christ, ce Christ qui a choisi de nous rencontrer à l'intérieur de notre vie.

Et c'est précisément dans la vie que nous pourrons faire l'expérience la plus passionnante de Dieu.

Cette année j'ai entrepris des rencontres avec un autre groupe de garçons dans une paroisse salésienne.

La première tentative a été décourageante : des garçons de Don Bosco, venant de milieux sociaux très différents et qui semblaient ne devoir s'intéresser à rien. Mais à la seconde rencontre, quand je les ai salués au départ, je me suis rendu compte que certains ne voulaient pas s'en aller ; en effet, ils se sont approchés et ont commencé à parler.

C'est ainsi que j'ai connu l'histoire d'Eugène, qui a perdu sa mère à l'âge de sept ans et a dû commencer à travailler à douze ans ; aujourd'hui, à dix-huit ans, il ne rentre à la maison que pour dormir car il n'est pas en bonne entente avec la nouvelle femme de son père ; il réclame une seule chose : une affection qu'il n'a jamais reçue.

Une autre jeune fille, seize ans, de parents séparés, balottée entre eux et ses grands-parents, comme un paquet encombrant, déclare que l'unique rapport valable a été établi avec la nouvelle femme de son père. Elle demandera au tribunal à être confiée à eux s'ils se marient et ajoute avec un filet de voix : « si papa le veut ».

Ce soir-là, je suis repartie avec le cœur gonflé de tristesse et de tendresse, avec la certitude absolue que ce qui manquait surtout à ces jeunes c'était l'amour et, j'ajouterai, le respect des adultes.

Il y a peu de temps que je vois ces jeunes, mais déjà je sens que je les aime ; je connais le nom de chacun (ils sont plus de vingt) et Eugène m'attend en gardant un siège libre auprès de lui, pour moi.

Alors je voudrais conclure en disant à tous ceux qui se sentent appartenir à la magnifique famille de Don Bosco, que

ces enfants ont besoin de nous, ils ont besoin des efforts de tous et que l'on mette toutes sortes de ruses du cœur ou de l'intelligence au service de la jeunesse, de cette jeunesse sans amour, souvent sans Dieu.

On lit dans le Chapitre Général Spécial des Salésiens :

« Pour le Salésien, une jeunesse sans le Christ et un Christ sans la jeunesse, ce n'est pas seulement un remords mais un défi et un stimulant pour nous renouveler, pour chercher des voies nouvelles, pour oser tout. »

(Traduction : L. Corsini)

une pédagogie "religieuse"

M. MOUILLARD

Don Bosco voulait l'adhésion de ses jeunes, le partage amical et fraternel, l'accession aux responsabilités. La vie religieuse salésienne est de la même veine ou elle perd de sa spécificité. Sous le regard des jeunes, elle perdrait toute crédibilité (« faites ce que nous disons, pas ce que nous taisons... » !) si elle ne s'en inspirait pas et n'en vivait pas.

Est-ce parce que ces « Lectures » sont publiées dans le même temps où notre SUPERIEUR GENERAL vient sur les traces de Don Bosco à la Navarre que me remonte à la mémoire cette boutade lancée lors de l'une de nos dernières réunions provinciales : « Les supérieurs commandent quand ils ont quelque chance d'être obéis !... » ? Je ne sais...

Cette saillie, qu'elle exprime la nostalgie d'une obéissance du temps passé (plus imaginée que vécue ?), ou s'accompagne du petit sourire ironique et entendu du contestataire attardé — me semble, de toute manière, se référer à une conception à la fois anti-conciliaire et anti-salésienne.

ANTI-SALESIENNE... Don Bosco, ses successeurs et les supérieurs salésiens auraient-ils, avant notre époque, pratiqué cette sorte d'obéissance dictatoriale dont on semble rêver parfois ?

Quand on sait que Don Bosco recommandait d'agir de telle manière que soit facile l'obéissance qu'il affirmait : « Dans notre maison il n'y a aucun serviteur. Nous sommes tous égaux devant le Seigneur. », et encore : « Le dernier des balayeurs est aussi patron dans notre communauté que le Supérieur ! » (M.B. IX 713 - cf. aussi M.B. XV 563...), je ne vois guère en lui un parangon de rigidité olympienne.

Si l'on se réfère maintenant et seulement à ce que l'on a pu nous dire ou constater dans nos jeunes années salésiennes, il me paraît que, comparativement peut-être à d'autres modes en usage ailleurs, l'obéissance salésienne revêtait une souplesse certaine et qui n'allait pas sans dialogue... Faut-il s'en étonner ? Certes pas ! « L'esprit de famille », dont notre Fondateur a marqué au coin sa pédagogie, n'était pas destiné aux seuls enfants de ses maisons. Il devait caractériser autant le style de la communauté religieuse salésienne. Don Bosco ne disait-il pas à ses directeurs de se

comporter davantage en pères aimants qu'en supérieurs et à ses salésiens d'aller au milieu des jeunes en grands frères et non en supérieurs ?...

J'ose suggérer qu'en ce domaine comme en d'autres notre méconnaissance de Don Bosco est fort préjudiciable. Nous nous référons en effet trop souvent à des conceptions de vie religieuse générique, « jésuitique » en particulier (?)... peut-être parce que nous n'avons pas une suffisante épine dorsale, je veux dire : la connaissance et la conscience d'une identité ferme et nôtre...

Il y a une obéissance... « salésienne ».

ANTI-CONCILIAIRE... Je crois en effet que l'obéissance — qui n'en était pas moins exigeante et que voulait Don Bosco — était moins pyramidale que communautairement fraternelle et qu'en cela elle annonçait curieusement les traits que le Concile a voulu souligner dans une obéissance religieuse pour les temps que nous vivons. Sans dévaluer les aspects antéconciliaires, *Perfectae Caritatis* et notre Chapitre Général Spécial de 1971-72 insistent sur la recherche communautaire de la volonté de Dieu et, dans cette recherche, le supérieur est animateur (excitateur, mémoire, rappel, arbitre, celui qui décide...). Dans le rêve que l'on fait quelquefois d'une autorité qui « enfin commanderait » et d'une obéissance qui « obéirait enfin » on a l'image d'un supérieur religieux qui obéit bien peu, qui donne des ordres surtout, comme si l'obéissance était le fait des « sujets »... Le Concile nous ramène à une doctrine qui fut toujours de règle mais dont on avait un peu sans doute laissé de côté l'aspect communautaire... La présence du supérieur est nécessaire pour que se crée, parce qu'il est « signe » plus que dans toute autre société, une connivence radicale et pas seulement une convivance. Mais n'est-il pas vrai que plus il doit intervenir et peser dans la décision traduit davantage un affaiblissement de l'esprit communautaire d'obéissance qu'une occasion d'exercer cette dernière (cf. "Travail-Amour-Politique" de Thomas et Griolet, Mame) ?

Communiquer, dans ces pages, des interventions de capitulaires, émises dans l'environnement plus ou moins bouillant et bouillonnant du travail de réflexion et de recherche communes du CG 21, participe de cette conception conciliaire. Quand une communauté se réunit pour débattre d'une question et y repérer la volonté de Dieu, elle fait un peu, à un autre niveau, la même chose qu'un chapitre général. Se ralliant ensuite aux décisions finales communes, personne ne se sent culpabilisé ou n'a à être culpabilisé d'avoir avancé des opinions divergentes au moment de l'investigation.

L'obéissance est plus active que passive.

pasteur selon le cœur de don bosco

E. KLENCK

Voici le texte d'une homélie du Provincial du Midi qu'il adressait, le 14 octobre 1983, aux Supérieures des Communautés Salésiennes de sa Province... Le commentaire des deux lectures du jour : 1 Pierre V 1-4 ; Jean X 1-6, lui donne l'occasion d'y retrouver et de souligner certaines orientations pédagogiques et pastorales selon la pensée de Don Bosco.

Ces deux lectures choisies pour cette messe nous rappellent quelques-unes de nos fonctions et, parmi elles, la dimension pastorale de notre charge.

Nous sommes appelés pour être les bergers de ce « petit troupeau » que Dieu nous a confié. Nous n'avons rien fait pour réclamer cette charge et souvent elle nous pèse. Parfois, peut-être, elle nous fait peur. Mais souvenons-nous, en regardant notre Père, Don Bosco, que toute pastorale prend sa source dans le cœur de Dieu.

L'Évangile rejoint d'ailleurs les lignes de fond du « Style » salésien de notre approche pastorale, celui du « Système préventif ».

On nous a dit hier qu'il fallait que nous appliquions cette démarche aussi à nos confrères. Ils doivent, eux aussi, être accueillis avec affection et se « sentir aimés ». Notre réflexion nous a conduits à insister sur la communauté. Celle-ci doit être l'objet de notre sollicitude pastorale, tout autant que les jeunes ou nos paroissiens.

Cette pastorale de l'intérieur de nos communautés — la pastoral *ad intra* — est peut-être plus difficile que celle *ad extra*.

Peut-être parce que nos confrères sont moins aimables que les jeunes...

— car ils sont plus proches de nous et que cette proximité agit comme une loupe appliquée à leurs travers, leurs défauts, leurs faiblesses ;

— car ils sont des adultes et que nous avons à respecter leur liberté, les choix de vie qu'ils ont faits et les inspirations de l'Esprit dont ils peuvent être les dépositaires.

Cela nous rappelle que le Système préventif de Don Bosco comporte une face cachée qui est faite d'ascèse et de renoncement. Notre affection vis-à-vis d'un confrère ne peut être que gratuite ; elle ne doit pas attendre d'autre récompense que celle de la communion qui est à la fois don et projet de Dieu.

Notre affection doit viser, à travers le confrère, Celui que nous avons choisi de suivre et d'aimer par-dessus tout : Jésus-Christ.

Dans cette conversion de notre cœur et de notre regard, saint Jean Bosco nous rappelle par sa vie à cet optimisme qui ne prenait pas appui sur son dynamisme naturel ou la réussite de ses entreprises, qui s'enracinait dans la conscience de la proximité de Dieu, dans la certitude de l'Alliance, dans le dialogue intime et familier avec le Seigneur et la Vierge Marie.

Cette connivence avec le dessein de Dieu — que notre Père découvrait en chaque jeune, souvent avec émerveillement —, cette sorte de vision surnaturelle des hommes et de l'histoire, c'est son charisme... Mais c'est aussi, je crois, le fruit de son obéissance.

J'ai toujours été frappé par ce souci de *Jean Bosco* et de *Don Bosco* de rechercher la volonté de Dieu, de s'y conformer, d'épouser en quelque sorte les vues de Dieu. Il y a en notre fondateur une disponibilité profonde à ce que Dieu désire ou demande. C'est à cause de cette transparence qu'il a pu obtenir cette grâce insigne de voir les événements et les hommes avec le regard de Dieu...

Nous pouvons, pour clôturer ces deux jours de réflexion, demander, par l'intercession de notre Père, d'être, à notre tour, « *les instruments dociles* » entre les mains de Dieu, comme il avait l'habitude de le dire — demander cette sagesse dont nous parle la première lecture.

Amen.

la communication salésienne au XIX^e siècle

F. DESRAMAUT

Lors du « Colloque international Salésien sur la Communication » (Evreux, 23-26 août 1976), le Père Desramaut a tenu une conférence intitulée : « La Communication dans la Communauté Salésienne du XIX^e siècle ». Nous transcrivons les dernières lignes d'un texte de l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire salésienne.

La fonction de père au sens de maître tendait probablement à l'emporter chez le Supérieur salésien de la fin du siècle. Le provincial Joseph Bologne enjoignait alors plutôt sèchement au P. Cartier : « Ce 10 novembre 1896. Mon cher Don Cartier. Je vous confie notre confrère Masouyé qui fera son service dans la garnison de Nice. Servez-lui de père et de Supérieur. Je me dispense de lui donner des lettres pour l'évêque... » (J. Bologne à L. Cartier, 10 novembre 1896, A.C.S., 038, Nice.) Derrière le père, il y avait en effet celui que l'on appelait désormais le « supérieur ». Les relations s'étaient tout naturellement hiérarchisées. De fait, dans sa maison, le P. Cartier était à la fois craint et vénéré comme supérieur et père. Ajoutons que le P. Joseph Bologne tendait, quant à lui, à se comporter en camarade galonné vis-à-vis des directeurs de sa province. L'amitié est chose délicate. Les communications des communautés salésiennes de la fin du XIX^e siècle n'en étaient pas uniformément imprégnées. Le contraire eût du reste été miraculeux.

La tonalité d'ensemble de la communication

Amicales, ces communications étaient — surtout si nous les considérons à partir des émetteurs modèles : Don Bosco, Don Rua, Don Albera, Don Filippo Rinaldi — joyeuses, aimables, affectueuses, confiantes. Telle était la tonalité générale de pièces aussi disparates qu'une « buona notte »⁽¹⁾ de Don Bosco, un chapitre de biographie de jeune qu'il donnait en exemple, une

(1) « Buona notte » : mot du soir. Cf. note de la page 63.

lettre édifiante, un rapport de réunion de directeurs ou de chapitre général. Le fondateur avait su imprimer aux sociétés religieuses formées par ses soins les qualités qu'il croyait indispensables à toute œuvre d'éducation. « Senza vera affezione è inutile il ministero dell'educatore. »⁽²⁾ (Don Bosco, d'après M.B., *Indice*, 153. Référence.) « Don Bosco chiede la cooperazione dei giovani. »⁽³⁾ (*Ibid.*, VII, p. 503.) On se doute que ses succès n'étaient pas complets. Les lettres tourmentées et compliquées ne manquaient pas dans le courrier des supérieurs salésiens. (J'en ai relevé dans le courrier de jeunes coadjuteurs niçois.) Des cachotteries n'étaient dénoncées qu'après des années. Le ton général était pourtant celui révélé par la note déjà citée du P. Gimbert sur les relations des salésiens de Hechtel avec leur supérieur Don Rua à l'aube du XX^e siècle (cf. *Lectures Salésiennes* - n° 8).

La confiance affectueuse recouvrait une soumission parfois étonnante. Ces communications intra-communautaires de la deuxième partie du XIX^e siècle entre salésiens, entre salésiennes, et avec les coopérateurs, n'étaient pas aussi superficielles que le croiraient des esprits séduits par des modes de relations plus solennels ou plus brutaux. Des conversations, des discours et des lettres ont alors retourné des existences. Un seul exemple, relativement peu connu en Europe, illustrera cette affirmation et terminera ce rapport. Le 10 août 1885, Don Bosco, préoccupé par le style éducatif que les salésiens adoptaient dans leurs écoles de la côte orientale d'Amérique du Sud, adressa à l'un de leurs supérieurs un véritable monitum. Ses effets furent surprenants. Don Cerio, qui était mesuré dans ses propos, l'annotait comme suit dans l'édition de l'*Epistolario* : « A questa lettera si attribui' poi la prosperità spirituale e temporale dell'Ispettorìa d'ell'Argentina. Non solo l'Ispettore, ma anche altri, dopo averla copiata, ne ringraziarono il Santo. Certuni, sentendosi più in difetto o provando maggior difficoltà a essere caritatevoli e pazienti, vi si obbligarono con voto, che rinnovarono ogni mese nell' esercizio della buona morte. »⁽⁴⁾ (Note sur la lettre de G. Bosco à G. Costamagna, 10 août 1885, in *Epistolario*, IV, p. 333.) Cette communication n'avait pas été seulement amicale et paternelle ; la suite devait montrer qu'elle avait porté du fruit.

(2) « Sans véritable affection le ministère de l'éducateur est inutile. »

(3) « Don Bosco demande la coopération des jeunes. »

(4) « C'est à cette lettre que l'on attribua ensuite la prospérité spirituelle et temporelle de la Province d'Argentine. Non seulement le Provincial mais d'autres confrères en ont remercié le saint. Certains, se sentant davantage pris en faute ou éprouvant une plus grande difficulté à être charitables et patients, s'y obligèrent par vœu qu'ils renouvelèrent chaque mois, lors de l'Exercice de la Bonne Mort. » (temps de recollection traditionnel chez Don Bosco.)

Nous pourrions continuer à perte de vue cette approche de la communication salésienne au XIX^e siècle, analyser par exemple les motivations du discours communautaire ou le discours de la culture dominante en son sein, en soumettant celui-ci à une lecture au second degré. Cette culture avait — nous croyons en avoir donné des preuves suffisantes — toute latitude pour s'exprimer ; mais elle le faisait sans s'analyser elle-même, de rares exceptions mise à part. Il nous faudrait donc transcender son dire, retrouver ses motivations inconscientes, l'outillage mental qu'elle mettait spontanément en œuvre, ses représentations les plus familières, la mentalité qu'elle manifestait dans le quotidien de l'existence. Une culture se dévoile par un vocabulaire et une syntaxe, par une iconographie privilégiée, par la forme et le contenu de ses « liturgies »... Pour nous, l'accueil du Signor Ispettore ⁽⁵⁾ du XIX^e siècle, avec musique et compliments, relève de la liturgie domestique des salésiens d'alors... Et l'étude du contenu et des formes de la communication débouche sur la mise en évidence d'une certaine culture. J'ai tenté pour ma part de telles investigations sur le premier tome des *Memorie biografiche* (1898) de Giovanni Battista Lemoyne et des *Lettere confidenziali ai Direttori* (1901) de Mgr Giacomo Costamagna. C'est passionnant !

(5) Signor Ispettore : Monsieur l'Inspecteur, titre donné longtemps en France au père Provincial. Il reste encore en usage en Italie.

un projet plus qu'un souvenir

P. PICAN

Le 15 mars 1981, le Provincial de Paris du moment concluait à Lyon-Francheville l'Assemblée Générale de la Fédération Française des Anciens de Don Bosco. « J'accepte d'autant plus volontiers ce service que j'interviens pour la dernière fois parmi vous comme Provincial. » On retrouve là son style percutant et son verbe bien à lui, jamais indifférent.

Les Anciens ne sont que très peu « Amicale ». Dans la pensée de Don Bosco, cette organisation est plutôt un « Service après vente » au bénéfice et des « Anciens » eux-mêmes et de ceux qui les entourent.

Trois affirmations clefs :

1. Un ancien *isolé* est un ancien *menacé*.
2. Don Bosco : *un projet* plus qu'un *souvenir*.
3. Redevenir créatifs, *ensemble*.

1 - Un ancien isolé est un ancien menacé.

Les rapports d'activités de vos associations ont fait remonter à la conscience commune votre souci de rejoindre les anciens, de les rassembler, de les relancer.

Rejoignez les anciens, et autant que possible tous les anciens, ceux qui ont décroché, qui ont été laminés par la vie et broyés par l'existence. Ils n'attendent probablement plus rien des conclusions d'un congrès, d'un article, d'une revue. Ils attendent sans doute beaucoup d'une rencontre personnelle, d'une visite particulière. Développez les relations directes tous azimuts. Choisissez les moyens pour cela. Les plus modestes, les plus insignifiants sont souvent les plus déterminants et les plus efficaces.

Rassemblez tous les anciens. Sans prétendre y parvenir, conservez au moins cet objectif, membres des bureaux et agents actifs des différentes associations. Nous avons une fonction et une responsabilité de rassembleurs. Rassemblez pour partager,

pour réfléchir, pour proposer des actions et initiatives précises. Permettez au plus grand nombre d'investir du temps pour les autres. Mettez-vous ensemble pour cela. La reprise des initiatives menées à la base durant l'année dont vous venez de rendre compte demeure riche de suggestions exploitables.

Relancez les anciens. Qu'à partir de chaque association se réaffirme la volonté de relancer les anciens dans leurs engagements effectifs. Une association d'A.D.B. se justifie tant qu'elle est en mesure d'accueillir la vie de ses membres et de les renvoyer plus ardents vers la vie. Cette alternance exigeante requiert un effort de réflexion, une capacité de proposition, un souffle spirituel et un enracinement salésien renouvelé. Consentez cet effort de relance. Vous y trouverez de nouvelles raisons de rayonner, de développer vos activités et de répondre pleinement aux appels et attentes des plus jeunes vers lesquels nous avons à nous porter, avec cœur.

2 - Don Bosco : un projet, non un souvenir.

Notre tentation à tous, A.D.B., au masculin et au féminin, salésiennes et salésiens, est de regarder derrière nous pour retrouver Don Bosco, comme les disciplines d'Emmaüs ressassaient leurs souvenirs de Jésus-Christ en oubliant qu'il vivait avec eux et pour eux.

Vivons un triple effort qui sera développé, du reste, à l'Eurogex et au cours de notre congrès de 1983, à Turin.

Réactualisons Don Bosco, sans nécessairement répéter ce qu'il a fait matériellement en son temps. Remontons à la source spirituelle et évangélique de sa passion pour les jeunes. Revenons à Don Bosco en approfondissant sérieusement les grandes lignes de son actualité. Ne revenons pas à Don Bosco seulement pour la satisfaction de notre bonne conscience et d'une fidélité inerte. Retrouvons-le pour agir à sa manière et à sa suite d'une façon inventive et actuelle.

Relevons à la manière de Don Bosco les défis du monde d'aujourd'hui. Nous avons évoqué un certain nombre de défis de notre monde auxquels nous ne pouvons rester insensibles.

a) Le défi de l'entrée dans la profession pour les jeunes réclame de notre part des séries d'initiatives qui ne peuvent rester dans les intentions des membres d'une Fédération ni les feuillets d'un dossier.

b) Le défi des oppositions entre les générations du fait des modifications de mentalité, des cassures culturelles, des conceptions d'existence fermées sur elles-mêmes, mérite d'être ressaisi par des groupes qui se réclament aujourd'hui de Don Bosco.

c) Le défi de toutes les formes de marginalisation des jeunes dans notre pays menacé de se refermer sur les limites de son étroit hexagone doit être confronté aux attentes des jeunes de l'Europe et déclencher des propositions et des initiatives.

d) Le défi des attentes spirituelles des jeunes et des générations intermédiaires qui se reprennent à espérer timidement mérite d'être accueilli avec une bienveillance active et chaleureuse.

Revenir à Don Bosco : ou le risque de la fidélité contagieuse.
A sa manière, accordons, en toutes circonstances, une réelle et effective priorité à chaque personne. Nous vivons dans un monde qui administre, catégorise, sectorise : revenons à la personne.

A la manière de Don Bosco, misons sur la capacité de la personne à s'accomplir, à se réaliser, à vivre plus et mieux en valorisant ses dons. Nous sommes loin, dans cette ligne, de tous les conditionnements qui nous accablent et nous limitent.

Accordons une réelle priorité à toutes les formes d'engagement de la personne.

Valorisons aussi les forces spirituelles et la passion de l'intériorité. De telles exigences mettent toujours les meilleures et les plus efficaces organisations au service de la personne. C'est notre chance.

3 - Redevenir créatifs, ensemble.

a) *A l'intérieur de la « Famille Salésienne ».* Nous commençons à peine à découvrir les richesses et les ressources de ce patrimoine commun. Nous avons à le développer en apprenant à dialoguer en profondeur, en retrouvant une joie étonnée de nous refaire des convictions salésiennes audacieuses et de répondre avec courage aux multiples appels des jeunes auxquels nous nous voulons attentifs. Nos vocations, nos richesses, nos possibilités sont toutes indispensables au rayonnement actuel du visage de Don Bosco. Aucun membre de la famille salésienne ne peut prétendre épuiser et exprimer la richesse de Don Bosco. Nous avons besoin les uns des autres, pour marcher ensemble avec un entrain plus affirmé. N'en restons pas aux pieuses déclarations

d'intention mais aventurons-nous, ensemble, sur le terrain divers des réalités qui nous sollicitent aujourd'hui.

b) *Investir certains secteurs de « marginalisation des jeunes »* : Il y a une quinzaine d'années le souffle salésien des anciens a investi avec une audace prophétique le champ du loisir à caractère familial. Sa sécurité est éloquente. Il nous en a été présenté des aspects particulièrement lumineux et prometteurs.

Aujourd'hui, sans désertier ce chantier-là, n'avons-nous pas à nous rendre attentifs à certains secteurs de la marginalisation des jeunes, à des niveaux et des situations génératrices de solitudes désespérantes pour les jeunes ? Au sein des associations, à partir de la Fédération, au-delà des années « spécialisées », en lien avec les autres vocations de la famille salésienne, n'avons-nous pas à rechercher des lignes de réponse audacieuse et actuelle ?

c) *Repoussons toutes nos frontières*, notamment celles de nos mentalités et de nos cœurs, de nos options personnelles et de nos solidarités plus larges. Dans une volonté de renouvellement de sa présence missionnaire, la Congrégation salésienne s'est voulue plus attentive aux appels de l'Afrique. Elle développe aujourd'hui des initiatives en faveur de cette "nouvelle frontière".

La solidarité salésienne ne peut-elle pas jouer à l'intérieur de la « Famille Salésienne » et des A.D.B. et s'exprimer sous des formes plus caractéristiques de coopération ?

Investissons notre imagination sur cet Axe Nord-Sud et retenons quelques attitudes de nature à donner à notre actions une ouverture délibérément africaine.

Demeurons attentifs aux nouveaux signes du temps. Scrutons-les ensemble. A la manière de Don Bosco, avec une indéfectible espérance mettons-nous ensemble au travail, dans la joie.

*les préférés
de Don Bosco
Hier et Aujourd'hui*





étrange troupeau cher troupeau

J.-B. HALNA

Peu à peu, la clientèle de Don Bosoc se diversifie. De 1846 à 1856, on trouve à l'Oratoire : anciens délinquants et prédélinquants, « vagabonds », orphelins, adolescents pauvres des campagnes et des villes, aspirants au sacerdoce, apprentis et étudiants. Ils y découvraient une famille à aimer et qui les aimait — et qui leur apprenait un métier.

Pourquoi n'as-tu pas de travail ? — Parce qu'aucun patron ne veut de moi. » A plusieurs de ses « amis », Don Bosco propose de faire apprendre un métier. Les jeunes restaient à l'Oratoire : quelques-uns six mois, d'autres un an, deux ou même cinq ans et en repartaient un métier en main. Un des premiers des « Cocche » (bandes des bas-quartiers ; mot piémontais), revenu d'Amérique, réserve sa première visite à l'Oratoire, exprimant ainsi sa reconnaissance à Don Bosco qui l'avait « sauvé », lui et plusieurs de ses compagnons. « Pour ces jeunes, disait un jour Don Bosco, les larmes aux yeux, je suis prêt à n'importe quel sacrifice. Je verserais volontiers mon sang pour les sauver. » Il le versera jour après jour.

Une journée de Don Bosco... Dans le quartier mal famé du Valdocco, l'Oratoire se développait donc. Réunions le dimanche et jours de fête ; cours du soir, foyer, internat, ateliers, classes secondaires, séminaire même. Pendant vingt ans, l'immense maison aux ailes nombreuses sert à les abriter tous. Don Bosco connut ce que signifie « devenir père ». « Je vais à la chasse pour mes petits merles » (M.B., IV, 8), répondait-il en souriant à ceux qui le voyaient partir, décidé, demander secours financiers et appuis pour ces vagabonds. On ne saura jamais combien, chaque fois, il lui fallait se faire violence pour monter les escaliers de ses riches bienfaiteurs ! Jusqu'au moment où les ateliers de menuiserie et d'imprimerie commencèrent à rapporter un peu — et l'apport servait à payer le pain et les outils indispensables — l'Oratoire vécut uniquement de charité. « Comment vivre, que manger, comment payer le loyer, comment faire face aux multiples nécessités des enfants qui, à chaque instant, demandaient du pain, des chaussures, des habits ou des chemises pour aller au travail ? » A ces questions, chaque matin, il fallait répondre.

Le souci du pain quotidien, osons dire que c'était peu de chose à côté de sa passion pour les jeunes qui l'aiguillonnait constamment. Il allait à leur recherche, non content d'attendre

qu'ils viennent à lui. Surtout pendant le Carême. Que de fois on le vit grimper sur les échelles des maisons ou hôtels en construction, arpenter les échafaudages, s'entretenir avec les contremaîtres, les connaître ; et appeler autour de lui quelques garçons pour les inviter au catéchisme. Les gens qui passaient dans les rues s'arrêtaient pour contempler cet étrange spectacle d'un prêtre sur une échelle ou pendu dans les échafaudages. « Il est fou, ce prêtre, d'aller si haut ! » s'exclamaient les uns, tandis que les autres demandaient : « Qui est-ce ? ». Ceux qui le connaissaient répondaient d'un air entendu : « Mais c'est Don Bosco, en quête d'enfants ! ». C'est à cause d'eux qu'il pénétrait dans les auberges, les cafés, où il était sûr d'en trouver et de pouvoir parler avec les gens de tous les jours dont les problèmes ne lui étaient pas étrangers (M.B., II, 33). Il passait, ranimant le courage par sa seule bonté et attention de prêtre à leur vie quotidienne et difficile. Il repartait à l'Oratoire, connaissant mieux les conditions de vie dans lesquelles ses enfants se débattaient chaque jour.

Écoutons Claudel :

« Partout où il y a des enfants pauvres, c'est à lui. Cette jeunesse, toute cette pauvreté, avec l'étoile du matin sur leur front, voilà : c'était l'Église qu'il souhaite. Une Église à grands coups de scie et de marteau... qui travaille et qui chante à tue-tête.

« Et lui se tient au milieu d'eux, comme Moïse, plein de sagesse et d'ordre, et de paroles de consolation et de sacrements.

« C'est lui qui va refaire le monde, et il sait comment : Gardez vos théories, vous autres, vos disputes et votre gouvernement, moi, j'ai tout ce peuple d'enfants autour de moi qui grandit et qui apprend le Bon Dieu avec moi.

« Tout ce peuple avec moi qui apprend à lire et à se servir de ses doigts. « Mon Père ne cesse point de travailler avec Moi, et, Moi, Je travaille avec Lui. »

contrats de travail et apprentis

S. PERICOLOSI

*Nous avons extrait cet article d'un très bel opuscule, « Presenza Salesiana nel mondo del lavoro » *, édité par le C.N.O.S. (Centro Nazionale Opere Salesiane), un organisme salésien militant très efficacement, en Italie, pour la promotion des jeunes des milieux populaires. Son siège social : Via dei Salesiani, 9 - 00175 Roma.*

C'est comme directeur de ce Centre que le Père Silvino Pericolosi a publié, dans « L'Osservatore Romano », l'article qui suit.

Nous présentons aussi, à la suite, le fac-similé du début et de la fin du contrat de travail dont il est question ici.

L'un des aspects les plus significatifs du monde d'aujourd'hui est la valorisation du travail, et l'une des plus grandes conquêtes, riche de valeur humaine et morale, est le « contrat de travail », instrument de défense pour les faibles et les plus pauvres.

Une question : à quelle date fut signé le premier contrat de travail et à qui en revient le mérite ? Il semblera étrange, surtout à ceux qui estiment que l'Eglise est étrangère au monde du travail, que ce contrat soit l'œuvre d'un saint. Celui qui le passa le premier fut, en effet, Don Bosco, précurseur du syndicalisme moderne. Et il le fit pour la défense des jeunes apprentis, émigrés des provinces voisines vers la ville de Turin.

Don Bosco, né en 1815 et mort en 1888, a vécu la période la plus importante de la formation de l'Etat italien, sur le plan politique, social et industriel.

C'est une période qui connaît une série d'événements si étroitement liés entre eux qu'ils rendent incompréhensible la personnalité de qui que ce soit s'ils ne sont pas connus et mis en lumière. Nous voulons simplement ici considérer la réalité socio-politique de l'époque, pleine de tensions comme la nôtre, pour cerner le sens et la valeur de l'action de Don Bosco.

* « Présence Salésienne dans le monde du travail ».

Le Piémont, en ces années-là, était encore un Etat à économie préindustrielle : de petits ateliers privés, des boutiques d'artisans, de petites industries dans lesquelles l'exploitation des ouvriers, en particulier de la main-d'œuvre non qualifiée, atteignait un degré invraisemblable. Songez que ce n'est qu'en 1866 qu'une loi interdit, après d'âpres résistances des industriels italiens, d'embaucher des enfants de moins de 9 ans, et que la durée moyenne d'une journée de travail est de 14 et même 16 heures.

A cette exploitation inhumaine s'ajoute le fait de l'immigration qui, précisément en ces années, atteint un rythme vertigineux. Avec toutes les incertitudes et les instabilités qu'elle comporte elle frappe surtout les jeunes. Très souvent ceux-ci deviennent des « pauvres » au sens le plus tragique du mot : sans maison, sans travail, sans nourriture, à la merci du premier qui les engage et les exploite.

C'est de cette situation de départ qu'il faut tenir compte si l'on veut comprendre l'œuvre de ce prêtre « travailleur économique », de ce prêtre ami des jeunes.

Les ferments de son temps

Au cœur du XIX^e siècle, Don Bosco a perçu avec une clarté immédiate les ferments suscités par les réalités sociales des masses : agitations, soubresauts, luttes, climat chauffé au rouge en vue de justes revendications. Le libéralisme avec son souffle révolutionnaire avait abattu les vieilles structures, les « corporations d'artisans » qui, bien ou mal, protégeaient leurs membres. Le manifeste marxiste commençait à pénétrer dans les masses, exploitant l'ignorance et la misère, poussant à la rébellion qui aurait transformé le problème du travail en lutte de classes et nivelé la personnalité humaine.

Contre ces tendances s'élevèrent des voix autorisées comme celles de Mazzini, Gioberti, Cavour, mais c'étaient des théoriciens. Don Bosco, au contraire, s'opposa à ces ferments au moyen d'un plan simple mais bien défini et concret, un plan qu'animait une vision moderne du problème du travail et valorisatrice du jeune travailleur, une vision reconstructrice de ses valeurs d'homme et de travailleur, capable enfin de le défendre grâce à un véritable contrat de travail. Non pas un contrat surgi de l'improvisation ; au contraire, il plongeait ses racines dans l'expérience que le saint avait vécue dans sa jeunesse et dans la connaissance des situations journalières des jeunes avec lesquels il vivait.

Oui, parce que quand, chaque matin, ses garçons quittaient la maison Pinardi pour se rendre au travail, Don Bosco les accompagnait, les encourageait ; souvent il les suivait sur le lieu de travail et contactait leurs patrons. C'est ainsi qu'il « syndiquait » la conduite non seulement des apprentis mais aussi des employeurs.

Le "syndicat"

Syndiquer veut dire surveiller, contrôler ; en d'autres termes, inviter quelqu'un à rendre compte de ses actions. Les employeurs auprès desquels Don Bosco se rendait étaient généralement chrétiens. Avec tact et bienveillance il leur rappelait leurs devoirs de justice et leurs obligations : ne pas user de mauvais traitements, ne pas profiter du besoin d'autrui, payer un juste salaire. A cette époque, aucune loi ne protégeait les travailleurs. Le syndicaliste Don Bosco rappelait la loi de la conscience et, ensuite... il écrivait noir sur blanc.

Pour qui lit ces documents, c'est une source d'émerveillement que cette intuition de précurseur chez Don Bosco, et que ces horizons qu'il a ouverts il y a cent ans, alors que personne ne songeait à défendre les jeunes apprentis contre les abus de pouvoirs et les duperies.

Les syndicats n'existaient pas. Les parents ne s'intéressaient pas au problème, il leur suffisait de ramasser un peu d'argent et d'avoir une bouche de moins à nourrir. Aussi abandonnaient-ils leurs enfants au premier patron venu. Les autorités locales ne s'en souciaient pas davantage parce que influencées par le libéralisme, elles estimaient que le travail est une marchandise qui s'achète et se vend au meilleur profit.

A cette époque, Don Bosco, lui, y pensa. « Le travail, disait-il, est la dignité de l'homme ; il doit être respecté et protégé, comme doit être respecté et encouragé celui qui l'accomplit. »

Les contrats il y a un siècle

C'est donc pour défendre ses garçons que Don Bosco établit les premiers contrats de travail. A titre d'exemple, en voici un, daté de février 1852 :

Convention entre M. Joseph Bertolino, maître-menuisier (demeurant à Turin) et le jeune Joseph Odasso, né à Mondovi, avec l'intervention du Révérend Jean Bosco, prêtre, et avec l'assistance et la fidéjussion du père dudit garçon, Vincent Odasso, né à Garessio et domicilié en cette capitale.

« Par cet écrit, rédigé en double exemplaire original, de façon à pouvoir être présenté sur simple requête de l'une des deux parties contractantes, et qui a été établi dans la Maison de l'Oratoire existant à Turin sous le titre de Saint François de Sales, est stipulé ce qui suit :

1. M. Bertolino Joseph, maître-menuisier exerçant la profession à Turin, reçoit en qualité d'apprenti menuisier le jeune Joseph Odasso, natif de Mondovi, fils du vivant Vincent, natif de Garessio et domicilié dans cette capitale, et s'engage à lui enseigner le métier susdit pendant une période de deux ans que l'on déclare avoir commencé dans le premier mois de l'année en cours et devoir se terminer à la fin de 1853 ; s'engage à donner à ce garçon au cours de son apprentissage, les enseignements nécessaires et les meilleures règles pour bien apprendre et exercer ledit métier de menuisier ; à lui donner, en ce qui concerne sa conduite morale et civique, les conseils salutaires que donnerait un bon père à son propre fils ; à le corriger affectueusement en cas de manquement, toujours par de simples paroles d'avertissement et jamais par un acte de mauvais traitement ; en outre, à l'occuper continuellement à des travaux de son métier, proportionnés à son âge et à sa capacité, et à ses forces physiques, étant exclu tout autre service qui serait étranger à la profession.

2. Déclare formellement le maître susnommé de laisser totalement libres tous les jours festifs de l'année, pour que l'apprenti puisse assister aux cérémonies sacrées, à l'école du dimanche et aux autres devoirs qui lui incombent en tant qu'élève du susdit Oratoire.

Si l'apprenti devait, pour raison de maladie ou tout autre empêchement légitime, s'absenter pour une durée excédant les quinze jours, en ce cas sera due au patron une bonification à la charge de l'apprenti ; celui-ci s'en acquittera, une fois terminées les deux années d'apprentissage, par des journées de travail au service du patron, qui seront égales au nombre des journées d'absence.

3. Le même maître s'engage à verser chaque semaine à l'apprenti le montant de son salaire : soit, comme convenu, trente centimes par jour pour les six premiers mois, quarante centimes pour le second trimestre de l'année en cours 1852, et soixante centimes à partir du 1^{er} janvier 1854, jusqu'à la fin de l'apprentissage. De plus, il s'engage à la fin de chaque mois à signaler sur une feuille spéciale qui lui sera présentée et à déclarer nettement quelle a été la conduite de l'apprenti pendant le mois.

4. Le jeune Odasso promet et s'engage à prêter pendant toute la durée de l'apprentissage son service au dit maître-menuisier avec promptitude, assiduité et attention, à être docile, respectueux et obéissant et à se comporter envers lui comme le requiert le devoir d'un bon apprenti. Et pour garantir cette obligation, le père, ici présent et consentant, Vincent Odasso, s'engage à indemniser le maître susnommé de tout dommage qu'il viendrait à subir de la part de l'apprenti, à condition toutefois que ce dommage puisse être imputé justement à l'apprenti, c'est-à-dire qu'il soit le fruit d'une volonté consciente et mauvaise et non le simple effet d'un accident ou la conséquence de l'inexpérience dans le métier.

5. Au cas où l'apprenti serait renvoyé, à la suite d'une faute, de la Maison de l'Oratoire, dont il est élève présentement, cessant ainsi toute relation avec le Directeur de l'Oratoire, il s'ensuivra la cessation de toute responsabilité et relation entre le Directeur et le maître-menuisier. Mais si la faute commise concerne seulement l'Oratoire et n'atteint pas particulièrement le maître-menuisier, demeurera valable et obligatoire pour tout le reste la présente convention jusqu'à l'achèvement des deux années convenues, en ce qui concerne le maître lui-même, l'apprenti et le fidéjusseur.

6. Monsieur le Directeur de l'Oratoire susmentionné promet d'apporter son aide pour la bonne conduite de l'apprenti, aussi longtemps que celui-ci continuera d'appartenir à l'Oratoire et, par conséquent, il accueillera toujours avec grande attention toute plainte que Monsieur le maître-menuisier jugerait de faire sur la conduite de ce garçon. Tout cela, les contractants, chacun pour la part qui le concerne personnellement, promettent de la respecter et de l'observer exactement, sous peine de réparation des dommages. En foi de quoi ils ont signé au bas de la présente.

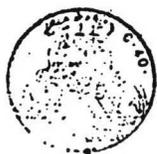
Turin, Maison de l'Oratoire de Saint François de Sales, le 8 février 1852.

Giuseppe Bertolino
Odasso Giuseppe
Odasso Vincenzo
Sac. Bosco Giovanni. »

Le contrat, comme on le voit, a une saveur de fraîche actualité. En effet :

- a) Il fixe à 2 ans la durée de l'apprentissage.
- b) Il fait correspondre à chaque période une augmentation de salaire.
- c) Il établit que le jeune apprenti ne pourra être employé qu'à des travaux en rapport avec son métier ; qu'il ne peut être utilisé pour des services autres que ceux de la tâche qui est la sienne, ni être soumis à des travaux supérieurs à ses forces.
- d) Que les remarques soient verbales, en évitant les coups et les mauvais traitements.
- e) Que le dimanche soit un jour de repos.
- f) Que chaque année, le jeune apprenti ait droit à 15 jours de vacances.

Ces conditions, compte tenu de l'époque où elles furent stipulées, sont vraiment remarquables et représentent une grande étape sur le chemin des conquêtes ouvrières.



Convenzione tra il Sig. Giuseppe Bertolino
Maestro Minusiere dimorante in Torino ed
il giovane Giuseppe Odasso nato di Mondovì
con intervento del Rev. Sacerd. Giovanni
Bosco e coll'assistenza e fidajussione del
padre del detto giovane Vincenzo Odasso
nato di Garesio domiciliato in questa
capitale.

Per la presente scrittura a doppio originale da
potersi insinuare a semplice richiesta d'una
delle parti fattasi nella casa dell'Oratorio
esistente in Torino sotto il titolo di San
Francesco di Sales venne pattuito quanto
infra:

1.º Il Sig. Bertolino Giuseppe Maestro
Minusiere esercente tal professione in Torino
riceve nella qualità di apprendista nell'arte
di falegname il giovane Giuseppe Odasso
nato di Mondovì del vivente Vincenzo nato
di Garesio ed in questa capitale domiciliato
e si obbliga d'insegnargli l'arte suddetta
per lo spazio d'anni due che si dichiarano
aver avuto principio col primo del corrente
anno ed aver termine con tutto il milleottocento
cinquantequattro; di dare al medesimo nel corso
del suo apprendimento, le necessarie istruzioni
e le migliori regole onde ben imparare ed
esercitare l'arte suddetta di Minusiere; di
dargli relativamente alla sua condotta
morale e civile quegli opportuni salutarissimi

Di cui presentemente è allievo, cessando allora ogni suo rapporto col Direttore dell'Oratorio, si intenderà conseguentemente anche cessata ogni influenza e relazione tra esso Sig. Direttore ed il Mastro Minusiere summentovato. Ma quando il cominso mancamento riguardasse soltanto l'Oratorio, e non riflettesse particolarmente il Mastro suddetto, s'intenderà ciò non ostante durativa ed obbligatoria nel resto la presente convenzione, fino al compimento dello stabilito termine dei due anni, relativamente ad ogni altra condizione concernente esso Mastro l'apprendista ed il fidejussore.

6.^o Il Sig. Direttore dell'Oratorio summentovato promette di prestare la sua assistenza per la buona condotta dell'apprendista in finattanto che continuerà questi ad appartenere all'Oratorio, e però ausoglierà sempre con premura qualunque laguanza che occorresse al Sig. Mastro di fare sui dipostamenti del detto giovanetto.

Lochè tutto promettono i contraenti, ciascheduno per la parte che personalmente lo concerne, di attendere ed osservare esattamente sotto pena del risarcimento dei danni. Ed in fede si sono appie della presente sottoscritti.

Corino dalla Casa dell'
Oratorio di S. Francesco di Sales,
addì 8 febbrajo 1852.

Giuseppe Bertola
Oreste Giuseppe
Domenico
Jac. Antonio Giovanni

la clientèle de don bosco

J.-B. HALNA

« Vous savez, vous, qui est Don Bosco ? Pour moi, plus je l'étudie, et moins je le comprends. Je le vois simple et extraordinaire, humble et grand, pauvre et travaillé de vastes pensées. Or, il réussit dans ses entreprises. Pour moi, Don Bosco est un mystère. Si je n'avais pas la certitude qu'il travaille pour la gloire de Dieu... je le taxerais d'homme dangereux, plus encore par ce qu'il laisse deviner que par ce qu'il fait connaître. Je vous le répète : pour moi, Don Bosco est un mystère. Laissez-le faire » (Don Cafasso, Directeur Spirituel de Don Bosco) - M.B. IV, 588.

Aumônier de prison, ce prêtre « mystérieux » fut ému au plus profond de ses entrailles. A. Labatut écrit : « Ces jeunes ne sont devenus mauvais que parce qu'ils étaient seuls. Or, ils sont appelés à autre chose qu'à mener une vie de dévoyés. Dieu les aime. A l'origine de tout « Oratoire » salésien, il y a, de la part de Don Bosco, un acte de foi total en la vie, une sorte de pacte d'adhésion à l'amour de Dieu pour nous. C'est un « oui » constant donné au Créateur pour continuer sa création par le seul moyen qui existe et qui a nom : amour.

« Ces jeunes sont des adolescents, et même des jeunes adultes : 16, 18, 20 et même 25 ans, certains ayant barbe et moustache. En tête de ses « fils », viendront toujours ceux qui sortent de prison ou qui risquent d'y rentrer. « C'est à Turin, dit-il dans son sermon du 30 avril 1883, prononcé à la Madeleine, que j'ai constaté la nécessité de mon Œuvre. Parmi les prisonniers, je trouvais une foule de jeunes gens, nés de parents honnêtes. Je pensais que si, à la sortie de prison, on les laissait encore abandonnés à eux-mêmes, ils ne pouvaient que faire une mauvaise fin... C'est ainsi que nous avons commencé notre Patronage du Dimanche : à côté de nos jeunes *libérés* nous réunissions bientôt les *vagabonds* sans travail. »

Ces délinquants et ces vagabonds s'organisaient en bandes, attirés et pris par les « Cocche » (mot piémontais) qui florissaient dans tous les bas quartiers de Turin, le long de la Doire. Ils savaient manier pierres, pavés, couteaux et même pistolets. Ils passent leurs temps à s'attaquer entre bandes rivales ou se lancent dans des aventures désastreuses pour eux-mêmes et pour les autres.

On lit (M.B., III, 330) : « Lors d'une attaque entre les « Cocche » de Pallone et la bande de Porta Nuova, pierres et pavés volent, on entend même des coups de pistolet. La police arrive, essaie en vain de les calmer. Don Bosco, passant par là, comprend aussitôt, bondit, au milieu d'une volée de cailloux, vers deux jeunes qu'il voit, un couteau à la main, s'avancer l'un vers l'autre. « Tu en as assez maintenant », crie l'un d'eux en s'enfuyant, tandis que l'autre s'écroule, sanglant, une plaie au ventre, mais rugissant : « Tu me le paieras... j'aurai ta peau. » Don Bosco l'accompagne à l'hôpital, où quelques-uns de ses camarades le portent et où il mourra le lendemain.

Attelé à leur salut, Don Bosco emploie parfois la manière forte pour s'imposer à eux. C'est ainsi qu'il chasse à *coups de poings* (mais oui !) la « Coccha » de la Vanchiglia qui empêche les jeunes de pénétrer à l'Oratoire du Valdocco. Un autre jour, il reçoit en plein visage un coup de sabot dont il gardera la marque pendant plusieurs mois.

Le plus souvent son *calme imperturbable* a le dessus. « Laissez tomber ces pierres », commandait-il en s'avançant au milieu des deux camps adverses. Les projectiles glissent le long des pantalons, puis, comme une volée de moineaux, tous disparaissent. Quelques coups de sifflets moqueurs, des jurons bien choisis parvenaient du lointain. Puis, plus rien.

Il offrait *surtout son amitié*. Il faut dire que ce n'est pas tout de suite que Don Bosco fut accepté par ces bandes, et qu'il put, leur triste jeu arrêté, les regrouper autour de lui et leur faire entendre le langage du cœur. Certaines d'entre elles le repoussèrent toujours. Pourtant, elles perdirent de leur virulence, et même quelques-unes disparurent complètement. Don Bosco avait compris que leur force résidait essentiellement dans l'ascendant de leurs chefs. Il cherche à rencontrer ces derniers. Frappés du courage de ce prêtre qui ne les fuyait pas, n'avait pas peur d'eux et qui, ils le sentaient, était sûr, ils acceptaient de venir le voir à l'Oratoire. Le dialogue s'engageait. Et, le plus souvent, la partie était gagnée.

psaume

missionnaire

G. MENAMPARAMBIL

C'est un Salésien indien, de Bangalore, missionnaire dans son propre pays, qui a écrit ce texte. Recueilli et traduit par J.-P. (Rome), il est tiré de « I.S.A. : Informations Salésiennes Africaines », juin 1979, bulletin de liaison des Salésiens de la Province de Lubumbashi (Afrique Centrale).

Etre petit avec les petits...

O Seigneur, Dieu d'Israël,
Seigneur de ma jeunesse,
Tu m'as joué une bien sale blague Seigneur !
Quand j'étais encore enfant du m'as rempli d'enthousiasme
Tu m'as fait miroiter un idéal merveilleux.
Et quand tu m'as vu ivre d'optimisme
Tu as profité de moi,
En me leurrant
Et tu m'as enlevé.

Tu m'as dit :
« Sors de la terre de tes pères »
Juste comme tu l'as fait pour ton serviteur Abraham !
Tu m'as fait tant de promesses :
Tu m'as promis les joies de l'apôtre
Tu m'as promis un trône...
Pour juger une tribu du nouvel Israël.

Combien peu a duré ta promesse !
Pas même une année que j'suis resté dans cette « terre promise ».
Puis, tu m'as réduit à l'état de larve, de chiffon
Et d'abord du m'as envoyé la malaria,
Puis une foule de germes et de vermines...
A la fin du m'as prostré, épuisé, détruit,
Jusqu'à me réduire à rien :
Un homme foutu !
Tu as substitué mon pain quotidien
Par des médicaments quotidiens...
Pour me tenir en vie !
Je sens que mes membres s'en vont en pièces
Je préfère les ombres du Schéol
A une lente destruction.

« Travailler avec les pauvres, avec les ignorants... »
Voilà ce que je T'avais demandé, Seigneur,
Le jour de mon ordination sacerdotale ;
Tu m'as pris trop au sérieux !
Tu as pris mes suppliques trop à la lettre :
C'est trop de pauvreté,
C'est trop d'ignorance,
C'est trop de misère qui m'encerclé.

Je voudrais obéir toujours, Seigneur !
Toujours observer les ordres de mes supérieurs !
Mais où sont mes supérieurs ?
Même eux m'ont abandonné !
Où est ma province ?
Où est mon diocèse ?
... Je me sens orphelin, fils de personne...
Pourquoi personne ne se souvient de moi ?
Seul Toi, Seigneur !

Quel monde étrange que le mien, Seigneur !
Entre les larmes et la sueur je réussis à « civiliser » un garçon !
Je le tire de la brousse
Je l'inscris à mon école
Je le conduis, grand prix, jusqu'en « 5^e primaire... »
C'était le premier « érudit »
Personne n'était arrivé à une telle hauteur...
Hauteur de vertige !
Il me semblait avoir rejoint un grand idéal !
Je l'envoie à une école régulière, un collègue...
Après peu de temps,
Beaucoup trop peu de temps, le voilà qui me revient.
Il me revient humilié...
Un de mes confrères l'avait chassé...
Tant de peines perdues...
Pauvre fils de la brousse, pourquoi t'ont-ils refusé ?
Tu n'as pas d'uniforme,
Tu n'es pas des leurs, ça se voit
Tu es un autre...
Voilà pourquoi ils t'ont refusé !
Comment pourrais-je comprendre certains de mes frères
[Seigneur ?

Rappelle-toi, Seigneur ?
Ces six millions que j'avais dépensés pour niveler la plaine de la
[mission...
Combien peu de temps a duré la joie de mon rêve enfin réalisé !
D'autres frères... en Christ vinrent ! (des protestants)
Un ordre du tribunal : quel gâchis, Seigneur,
En quelques heures tout fut détruit !

Et ceux-là, Seigneur, ne sont-ils pas chrétiens ?
Tes fidèles partisans ?
Tes adorateurs comme je le suis, moi !
Et moi, je dois Te remercier pour ces petits que j'ai sauvés de la
[faim ?

Pour ceux qui me volent ?
Pour ceux qui violent même l'intimité de ma chambre ?

Oui, Seigneur, je dois Te remercier !
Et je te remercie pour les éléphants sauvages, comme ils sont
[merveilleux !

Pour tes serpents,
Pour les tempêtes qui me tiennent éveillé toute la nuit,
Pour ceux qui comme moi veillent dans les huttes fragiles du
village !

Pour les innombrables langues, étrangères, frustrantes,
Pour les randonnées quotidiennes à la recherche de tes fils.
Pour tous les kilomètres de chaque jour !
De tout je Te remercie : mais spécialement
De pouvoir travailler pour Ton Règne
Qui continue de croître
Malgré mes faiblesses
Malgré mes infidélités
Je le sais, Seigneur, à la limite, c'est Toi qui fais tout,
Malgré moi !

Et non seulement je te remercie
Mais j'ai aussi des motifs d'être heureux !
Je suis un frustré, Seigneur,
Mais plein de la joie que tu donnes !
Chaque jour elle descend sur ma tête
Comme une rosée céleste !
Je ne viendrai pas les mains vides, Seigneur !
J'ai versé sur douze mille de Tes petits, l'eau du baptême !
J'ai ouvert les bras à des millions de miséreux et je les ai sauvés.
J'ai été l'ami des abandonnés.
Je le sais, Seigneur,
Je suis comme l'herbe du dembo
Aujourd'hui elle fleurit
Demain le soleil la dessèche !
Mais tu me comprends, Seigneur !
Tu m'aimes toujours,
Même quand je doute de Ta Sagesse !
Je le sais Seigneur,
Je le devine...
Malgré mes frustrations,
Je suis quelqu'un,
Moi aussi je fais partie de Ton plan,

Moi aussi je me sens inséré dans Ton projet universel !...
Je Te suis toujours, Seigneur.
Je suis ici,
Mets-moi où tu veux,
Quand tu veux,
Avec qui tu veux :
Je suis un morceau de ta mosaïque
De l'immense mosaïque du salut universel que tu donnes !
Je suis petit, Seigneur,
Un petit point dans l'immensité de Ta création
On ne m'aperçoit même plus
Mais j'y suis,
Et tu le sais que j'y suis !

K.J.C., Bangalore, 1976.

Recueilli et traduit par J.-P. (Rome)

F. BERNIER

Nous vous proposons une partie du rapport de Frédéric Bernier, jeune A.D.B. de Pouillé, participant au Congrès Européen des Anciens de Don Bosco de Lugano (16-19 octobre 1981) : EUROBOSCO.

Ce compte rendu n'est pas officiel ; il a l'avantage d'exprimer le point de vue (sans retouche) d'un congressiste de base dont l'âge (jeune) évite stéréotypes et clichés...

Environ 400 participants venus de quinze pays d'Europe ont pu effleurer le thème consacré aux jeunes sous le titre : « Notre engagement avec les jeunes et pour les jeunes d'Europe ».

Dans ce titre, c'est le mot engagement qui importe. En effet, inutiles sont les discours sans lendemain, portés sur la jeunesse. Dans ce rapport, même si la partie décisions est courte, c'est pourtant elle qui engage l'action des A.D.B. après ces quatre jours.

Afin de fournir une base de travail, différentes fédérations avaient préparé une étude sur cinq sous-thèmes :

- Jeunes et Société.
- Jeunes et Ecole.
- Jeunes et Eglise.
- Jeunes et Famille.
- Jeunes et Organisation des A.D.B.

De ces rapports, des carrefours et des conclusions, voici ce que j'ai pu retenir. Je précise que je ne reprends pas les thèmes point par point, mais que je groupe les idées générales.

La photographie de la jeunesse est en noir et blanc.

Il est d'abord précisé que la jeunesse ne constitue pas un milieu homogène et que pour être objectif il faudrait préciser de qui l'on parle : âge, milieu d'origine, activité, etc.

Cependant, par commodité, de 15 à 25 ans, on est regroupé sous une généralité bien floue. Malgré tout on lui distingue une caractéristique assez précise, à cette jeunesse : l'isolement. Un constat pessimiste d'ailleurs, mais qui au développement révélera une lueur d'espoir ; de là viendra la couleur.

a) L'isolement.

Dans son cadre de vie (société, école, famille, association, Eglise — lorsque le contact est maintenu —, etc.), le jeune se sent mal à l'aise, voire même exclu. Cet isolement caractérise alors de nombreuses situations :

— Depuis peu, c'est une recrudescence de la violence en Europe (phénomène amplifié par les mass médias). Cette forme d'expression permet de réagir radicalement face aux problèmes de la société et, entre autres, à cet isolement.

— Tout aussi significatif, le développement de la *drogue* en Europe.

— Le jeune se *replie* alors sur lui-même, ou le plus souvent dans un groupe informel.

— Simultanément, ce peut être aussi le *rejet des valeurs* traditionnelles : morale, foi, travail, famille, etc. et la *fuite apparente* des responsabilités sociales, syndicales ou politiques.

— Lorsque ce n'est pas le *chômage* qui suit les études, ce sont des *emplois précaires* et intermittents où il trouvera refuge.

b) L'isolement, forme actuelle du rejet.

Pour se réaliser, le jeune doit se confronter à un milieu où il se sent accueilli et surtout partie prenante.

— Or, la *famille*, lieu privilégié de cette rencontre, n'existe plus que sous forme desséchée : couple, enfant(s). Elle ne peut donc plus répondre à cette attente.

— De même par *son attitude*, le jeune déroute toujours plus des individus susceptibles de l'accueillir. Or, les adultes souvent eux-mêmes remettent en doute les valeurs attribuées à cette société. Manquant d'assurance, ils ne peuvent plus poursuivre ce débat.

— Les *institutions* ne répondent plus aux attentes des jeunes. Le chômage bouche l'horizon de ceux qui voudraient un métier. Ils dénie aux hommes politiques la possibilité de créer une

société humaine. Intransigeants sur la morale, ils refusent les brouillards et les revirements politiques ou syndicaux.

— *L'école* doit avoir pour but plus une éducation qu'une instruction. Or, elle ne remplit déjà qu'imparfaitement sa tâche d'instruction (programmes chargés, matériel technique à renouveler, etc.). Le plus souvent elle conduit donc à une formation inadaptée, et en plus elle crée des refoulés du cycle éducatif (sélection, orientation).

— La *société* semble prendre en compte les jeunes et leurs besoins. En fait, ce sont avant tous leurs désirs matériels qui sont considérés. Le « *consommisme* », seule véritable finalité dans notre monde moderne, trouve une place de choix chez eux. De plus, à travers les médias (télévision, journaux...) qui véhiculent de fausses valeurs, ils sont l'objet de *conditionnements* refoulant leur identité et leur créativité.

— Le reste du constat n'est pas hostilité, pire il est *indifférence*.

En fait, la jeunesse (et toujours quels jeunes ?) refuse la fuite en avant d'une société qu'elle n'a pas choisie. Elle a pris conscience des limites de cette société d'abondance et du prix excessif à payer pour la prospérité matérielle (coût humain et écologique).

Elle n'est pas la seule à faire le constat, seulement rares sont les adultes qui osent encore extérioriser leurs craintes.

Un espoir : Ce rejet sous-entend une expérimentation de valeurs nouvelles ou oubliées.

Comparé aux manifestations des années 60, le rejet actuel laisse apparaître une inquiétude plus manifeste des jeunes et d'une partie croissante de la population. Or, les explications ne peuvent être superficielles, nous l'avons vu précédemment. Oui, ce rejet ne s'arrête pas là, plus ou moins exprimé émerge de façon minoritaire et incertaine ce qui pourrait être dominant dans notre prochain futur.

— Ainsi, l'exigeante *liberté de recherche*, le refus des valeurs établies. D'abord expérimenter par soi-même et s'approprier ses propres valeurs en connaissance de cause. C'est pourquoi entre autre, bien des dogmes d'Eglise sont remis en question, et Jésus plus concret s'impose à Dieu ou à l'Esprit Saint.

— Face aux déceptions du passé et à l'incertitude de l'avenir, c'est *l'intensité du présent* qui est valorisée et qui permet d'être avant de devenir.

— *Recherche de solidarités* nouvelles à petite échelle, mais concrètes et non plus recours à de grands discours sans répercussions réelles.

— La désillusion porte en elle une revendication nouvelle d'ordre culturelle : viser le développement de *l'homme intégral*, c'est-à-dire donner la primauté à la qualité de la relation de chacun, avec son environnement matériel et spirituel, avec ses semblables, avec sa propre vie.

Pour résumer, c'est l'ordre économique subordonné chez l'individu à ses différents besoins intellectuels, moraux et sociaux, qui doit permettre un développement harmonieux de la personne.

Cela semble évident, c'est pourtant bien l'inverse que nous pratiquons aujourd'hui : tout est sacrifié à « l'impératif économique » !

Comment pouvons-nous intervenir en tant qu'A.D.B. ?

Le langage et le contenu étant différents, il paraît normal que la jeunesse expérimente seule à tâtons et discrètement sa révolution. Mais dans la mesure où nous pensons réellement que la relation doit primer sur la possession, de quelle façon pouvons-nous soutenir cette création ?

C'est là, par Don Bosco toujours d'actualité, que nous, A.D.B., avons notre rôle.

Pour Don Bosco et pour la Communauté Salésienne cela signifie considérer la *jeunesse* d'une manière *positive*. C'est-à-dire, entre autres, la regarder comme membre constructif de la société. Non plus la voir comme tranche d'âge, apte seulement à recevoir. Dans l'éducation, viser le développement intégral de la personne avec la foi au Christ comme modèle et finalité.

« Évangéliser en éduquant et éduquer en évangélisant. »

Précisément, cela exige une *disponibilité* de toute heure, une constante *présence* animatrice et un continuel *témoignage* de vie, le tout imprégné d'une ambiance de confiance, d'optimisme et de joie.

Voilà qui peut bouleverser totalement notre rythme. A l'achèvement de ce congrès les engagements commencent par celui-là : *suivre la pédagogie de Don Bosco...*

j'ai promis à dieu que ma vie...

C. G. S.

Que font les Salésiens dans l'Eglise de Dieu ? Qu'ont-ils à faire ? Posons la question sous une autre forme : « Quand l'Esprit-Saint a suscité Don Bosco et son groupe de disciples, que voulait-il ? » Le Chapitre Général Spécial s'est attaché à re-préciser la réponse. Il refuse les exclusivismes. Il affirme les priorités. Et même, à l'intérieur de celles-ci, il indique un axe, une sorte de priorité dans la priorité : les jeunes, « les plus pauvres ». « J'avais faim et vous m'avez donné à manger... J'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venu me voir. » (Mat. 25/35-36) « J'ai promis à Dieu que ma vie jusqu'à son dernier souffle serait pour mes garçons pauvres. » (Don Bosco)

Une double priorité apparaît en clair dans la vie, les paroles et les songes de Don Bosco, dans nos Constitutions, dans notre tradition, dans la conscience des confrères d'aujourd'hui.

a) "Jeunes"

La liturgie appelle Don Bosco « père et maître des adolescents ». Notre Société pense être envoyée de façon précise aux *préadolescents, adolescents et jeunes*, selon l'âge qui, dans les divers pays et cultures, correspond à cette étape décisive de la vie humaine. On n'exclut pas le fait de s'occuper des enfants ; mais cette tâche reste pour nous occasionnelle, et elle est vue comme préparation à l'étape qui suit.

b) "Pauvres, abandonnés, en péril"

1. *Quels pauvres ?* Ceux qui sont touchés par n'importe quelle forme de pauvreté :

— Par la *pauvreté économique*, source de tant d'autres privations et qui pour cette raison fait l'objet premier de nos préoccupations ;

— Par la *pauvreté sociale et culturelle*, expérimentée comme frustration (« Je ne suis pas reconnu, accepté ; je n'ai pas ce que j'ai le droit d'avoir ») et comme aliénation (« Je dépends de l'autre, je ne puis pas m'exprimer selon mes initiatives »).

— Par la pauvreté *affective* (l'orphelin, celui qui est mal accepté par les siens), *morale et spirituelle* (privé de la connaissance des valeurs, surtout de la connaissance du vrai Dieu ; directement exposé au péché).

2. « *Les pauvres et abandonnés* ». Don Bosco lui-même emploie fréquemment l'expression, en particulier à l'article 1 des Constitutions. Il y a donc une priorité dans la priorité : l'aide à ceux qui ont « le plus besoin ». Et cela se vérifie :

— Quand l'une ou l'autre des pauvretés indiquées précédemment est éprouvée à un *degré spécial de gravité* : les jeunes, « dans la misère », qui ont faim, sont analphabètes, n'ont à peu près pas de chances de vie normale s'ils ne sont pas aidés ; les jeunes tourmentés par des problèmes religieux et moraux ; les jeunes inadaptés, sur la voie de la délinquance, les sortis de prison, les désespérés, les non-croyants ou athées, les drogués.

— Quand il y a *accumulation* de ces diverses formes de pauvreté : cela se vérifie souvent dans les pays du Tiers Monde et dans les grandes villes des pays développés (jeunesse prolétaire et sous-prolétaire des « bidonvilles », jeunes émigrés, quart-monde). De nombreux confrères pensent que, même dans un contexte social où l'Etat intervient de façon générale pour que soit respectée la justice sociale, il reste toujours une marge de jeunes et de pauvres qui ne sont pas touchés par ces mesures. La tâche des fils de Don Bosco est précisément d'aller vers ceux qui ne sont aidés par personne et de témoigner que Dieu aime et veut sauver « les plus perdus ». « Le monde aura toujours plaisir à nous recevoir tant que nos soins iront aux enfants les plus pauvres et les plus exposés de la société. C'est là notre vraie richesse, que personne ne viendra nous enlever » (Don Bosco, MB 17, 272).

3. « *Les jeunes du milieu populaire qui s'acheminent au travail* ». L'exemple de Don Bosco et une longue tradition orientent notre mission vers ces jeunes qui, même s'ils ne vivent pas dans des conditions de misère, appartiennent aux milieux populaires les moins fortunés : apprentis et jeunes ouvriers des villes et des campagnes. Souvent ils sont riches de ressources humaines et chrétiennes qu'il faut développer pour leur propre bien au bénéfice de leur milieu.

(Actes C.G.S., nn. 45-49.)

des becchi aux ors du bernin

A. GARNIER

Le 31 janvier 1979, pour la fête de Don Bosco, le Père Garnier a adressé l'homélie qui suit à la communauté de la maison provinciale de Paris. Il a voulu évoquer la Béatification de notre Fondateur à sa manière... En Don Bosco, c'étaient aussi les jeunes qui étaient « béatifiés » !

2 juin 1979 : 50^e anniversaire de la béatification de Don Bosco. Il y a 50 ans : 2 juin 1929.

Que pouvait-il bien se passer à l'époque dans le monde ?

Aux Etats-Unis d'Amérique, c'est le début de la grande crise socio-économique. En Angleterre, les ouvriers en chômage organisent une marche de la faim de Glasgow à Trafalgar Square. Pour la première fois, en Afrique du Sud, le mot « apartheid » est utilisé. Trotsky est banni d'U.R.S.S. par Staline. En Italie, le traité de Latran entre l'Etat et le Vatican donne à ce dernier le Statut d'Etat indépendant souverain.

Hemingway écrit : *L'adieu aux armes*. Paul Claudel : *Le soulier de satin*. Alberto Moravia : *Les indifférents*, premier roman existentialiste européen.

Picasso peint *La femme dans un fauteuil rouge*. Le swing débute avec Duke Ellington et Louis Armstrong.

Le pilote Seagrave conduit la voiture de course Golden Arrow à 370 km/h. La Chine adopte le système métrique. Leduc dépose le premier brevet de réacteur à propulsion.

C'est Pie XI qui déclare Don Bosco bienheureux.

Pie XI, Achille Ratti, 72 ans, est pape depuis sept ans. Il était venu, jeune prêtre de 26 ans, à l'automne 1883 — Don Bosco avait encore un peu plus de quatre ans à vivre — pour visiter l'école typographique de l'Oratoire de Valdocco, considérée comme une école professionnelle d'avant-garde. Lui-même, le

visiteur, venait d'être nommé à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. Don Bosco lui dit : « Je n'ai pas le temps de vous accompagner. Je ne sais qui vous donner comme guide. Allez et venez, regardez tout ce que vous voulez voir ; vous êtes le patron de la maison. »

Achille Ratti vécut dans la maison pendant deux jours, frappé de stupeur par tout ce qu'il voyait, assistant même aux rendements de compte de deux directeurs salésiens de passage : un Français et un Sicilien. Ce rendement de compte avait parfois lieu à la fin du repas de midi. Don Bosco restait debout pour mieux converser avec son interlocuteur. Le futur pape avait lui-même confié à Don Bosco un jeune protégé qui s'était échappé de l'Oratoire. Il en était mortifié : « Cela ne me fait pas honneur », confessait-il. « Au contraire, répondait l'apôtre de Turin. Sa fugue prouve que ce garçon a du caractère. Vous verrez qu'il fera son chemin dans la vie ». Et c'est ce qui se réalisa.

En quittant le Valdocco, Don Achille voulut faire une offrande à Don Bosco qui la refusa — ce qui était rare, remarque le *Memorie!* — mais déclara : « Vous pourrez être utile d'une autre manière à notre Congrégation. »

Quarante-six ans après, Pie XI se souvint de cette visite. Il est le Pape de l'Encyclique *Quadragesimo Anno*, de l'Action Catholique et des Missions, consécrateur des premiers évêques chinois. 1929 allait être l'année de son jubilé sacerdotal. Au cours d'une audience, en septembre 1927, il avait dit à Mgr Enrico Moura, salésien brésilien, évêque de Campos, qu'il serait heureux si la béatification de Don Bosco coïncidait avec ses cinquante ans de prêtrise. La rencontre de Don Bosco en 1883 avait été l'une des grâces les plus importantes de sa vie sacerdotale.

Non seulement l'année jubilaire du Pape fut rehaussée par la réalisation de son vœu pontifical, mais par la signature des accords de Latran qui mettaient fin à des discordes interminables.

La béatification eut lieu le 2 juin devant une foule qui comptait 32 maisons salésiennes de toute l'Europe : dont 5 avec leur fanfare, 250 jeunes de l'Oratoire, 3.000 Piémontais, 300 prêtres, plusieurs évêques et le cardinal-archevêque de Turin, Joseph Gamba, ancien élève du Valdocco.

Dans la tribune d'honneur, on voyait le dernier survivant des premiers élèves de Don Bosco : le Père Jean-Baptiste Francesia, âgé de 91 ans, arrivé à la Maison-Mère vers 1850, docteur ès lettres, élu au premier chapitre de la Société salésienne du 1859 :

soixante-dix ans plus tôt !... En attendant l'arrivée du cortège pontifical dans la basilique Saint-Pierre, il racontait qu'en 1867, il avait assisté avec Don Bosco à une béatification et il avait écrit de Rome aux confrères de Turin : « Nous allons voir ce que nos petits-neveux auront à voir concernant une personne que nous connaissons parfaitement. Encore que je désirerais voir ça moi-même, je ne jalouse pas cette consolation à nos successeurs. Eux, ils auront la fête, nous avons la personne ; eux, ils auront l'Histoire, nous, nous avons ses actions et ses paroles. »

De 1867 à 1929, il y a 62 ans et Francesia était là. Il voyait « ça » de ses yeux. Il avait vu la personne et il voyait la fête.

On imagine ce que cela représentait pour lui. Avec les internes du Valdocco il était entré, lui aussi pour la première fois, dans la basilique toute neuve de Marie-Auxiliatrice pour la consécration en juin 1868. Certains garçons, de saisissement, ne pouvaient ni chanter, ni prier à haute voix dans cette église dont ils savaient que chaque pierre avait le poids d'un miracle de la foi du Père. Tout à coup, ils occupaient, entre ces murs de marbre et d'or, les premières places. Ils n'étaient pas pelotonnés sous le portail ou dans les bas-côtés, comme ailleurs, en attendant qu'on les chasse comme Barthélemy Garelli. Ils étaient chez eux. Cette basilique était la leur ; ce célébrant : le leur ; ces prêtres et ces jeunes clercs assis sur les mêmes bancs : à eux.

Pour la première fois au monde, des enfants du peuple étaient chez eux dans leur église. Dieu dira, à la fin des temps, ce que fut cette prière qui monta vers Lui de leurs gosiers étranglés. Et le fait d'être là n'était pas un cadeau qui, comme tous les cadeaux faits aux pauvres, les soulagent et les offensent. C'était ce qu'ils avaient gagné par leurs efforts pour répondre au travail de ce prêtre aussi pauvre qu'eux, toujours pauvre, mais auquel la sainteté permettait de puiser dans des trésors inépuisables. Don Bosco avait œuvré et souffert pour plaire à Notre-Dame Auxiliatrice et à Dieu, mais, eux aussi, avaient souffert et travaillé pour leur dignité d'hommes et leur sainteté de chrétiens et ils méritaient d'être là, dans cette belle église, parce qu'elle était aussi leur miracle.

En regardant la gloire du Bernin, dans la Basilique Saint-Pierre, cette gloire étincelante où rayonnait l'ancien pâtre des Becchi, Francesia savait que ce n'était pas seulement le Père qui était béatifié, mais tous ses enfants.

don bosco est un battant

P.-Y. GOMEZ

P.-Y. Gomez est fils d'un ancien élève de Don Bosco d'Oran. Actuellement en France et poursuivant des études universitaires, il a animé un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, enfants, eux aussi, d'anciens élèves de Don Bosco d'Oran. A ce titre, lors du passage du Supérieur général des Salésiens, le Père Vigano', à « La Navarre », près de Toulon, à l'occasion du centenaire de cette maison, il a dit, le 24 février 1979, à titre personnel, ce que Don Bosco représente pour lui... et, sans doute aussi, pour beaucoup de jeunes aujourd'hui.

Un témoignage de jeunes affirmant combien « Don Bosco » colle parfaitement à la jeunesse.

O n m'a demandé de présenter ici l'ensemble de mes camarades, membres d'une section de jeunes, formée il y a un an au sein de la J.U.D.B. Lyon (Joyeuse Union Don Bosco, association des anciens élèves et amis de Don Bosco d'Oran). Sa particularité vient du fait que les jeunes qui la composent n'ont apparemment aucun point commun : ils habitent à une quinzaine de kilomètres les uns des autres, ont entre 13 et 23 ans, n'ont ni locaux ni moyens propres, ne sont pas rigoureusement encadrés. Néanmoins, par leur simple volonté, spontanément, ils sont arrivés à créer des activités et, surtout, à tisser entre eux des liens assez étroits et solides pour qu'ils se réunissent toujours dans la même joie et avec la même envie de faire quelque chose ensemble. Ces jeunes n'ont pas eu de contact direct avec le mouvement salésien. Nous sommes, en quelque sorte, des « salésiens de la seconde génération ». Nos pères sont des « anciens élèves », ils nous ont fait connaître Don Bosco. Nous-mêmes n'avons fréquenté ni école ni patronage de Don Bosco. Pourtant, les membres du groupe se réclament de lui. Il y a là quelque chose d'intéressant : comment être jeune et vivre dans l'esprit de Don Bosco sans en connaître au fond tous les tenants et les aboutissants. En somme, et plus généralement, comment vivre une foi ? Pour y réfléchir, il nous faut définir les caractéristiques essentielles de l'esprit salésien et, à leur lumière, redéfinir notre expérience.

Au moment de notre création, nous nous sommes posés la question : « Qu'allons-nous faire ensemble ? » Il y a un mois, lors d'une réunion, l'un de nous a soulevé le problème : « Qui

sommes-nous ? », c'est-à-dire : qu'est-ce qui nous différencie d'autres groupes politiques ou culturels, ou simplement, d'autres bandes de copains ?

Autour de ces deux questions va se développer notre analyse. Tout d'abord, l'ordre dans lequel sont placées les questions est frappant. Celle qui porte sur la fonction (« Qu'allons-nous faire ? ») est placée avant celle portant sur la nature (« Qui sommes-nous ? »). Ce paradoxe apparent est, en fait, remarquable. Il consiste à placer la volonté d'action avant toute définition et à rendre ainsi « ce que l'on est » comme le résultat dynamique de « ce que l'on fait ». L'exemple de Don Bosco est significatif : lorsque, jeune prêtre, il rassemble des enfants, leur dit-il : « J'ai créé une association qui a tels et tels buts, tu peux y adhérer » ? Sa question est plus simple et plus brutale ; il dit : « Viens jouer. » « Tu as envie de faire quelque chose, viens le faire chez moi, avec tes copains. » Voilà le génie de Don Bosco : il fait confiance aux jeunes ; il sait qu'ils ont quelque chose à faire, à dire, que cette force peut seule les unir, leur faire découvrir l'amitié et donc l'idéal, même chrétien. Ce rassemblement des jeunes, ils ne le fait pas par quelque sermon ou discours !... Don Bosco serait bien oublié aujourd'hui s'il s'était contenté d'être un brillant orateur ! Mais non, Don Bosco est un battant !... Il place sa propre vie comme une action directe en faveur des autres, non comme une réflexion. *Aider les pauvres, travailler, chanter, vivre avec eux*, voilà l'évangélisation salésienne.

Notre groupe a vécu ce caractère fondamental. On ne nous imposait rien. Tout devait sortir, jaillir de nous-mêmes. C'était montrer une grande confiance. Trop généreuse ? C'est là le choix de Don Bosco.

Nous mêmes sur pied des activités, d'abord modestes (un camp d'une fin de semaine), puis de plus en plus importantes (voyage en Suisse). Très vite, les amitiés se nouèrent, étroites. Bientôt, pour cimenter le groupe, passé de 6 à 25 membres en trois mois, nous décidâmes d'élaborer ensemble quelque chose où chacun pourrait s'exprimer individuellement : la messe de minuit de Noël. Et, pendant deux mois, pratiquement chaque fin de semaine, nous partageâmes à la fois « le pain et les idées ».

Nous vécûmes dans la même perspective, nous rencontrant avec un plaisir authentique, la conscience radieuse d'avoir à faire quelque chose « pour les autres ». Quelque chose de simple : construire la crèche, fabriquer des fleurs en papier, écrire une petite saynète pour raconter Noël... Mais, quelque chose de très important, parce que créé, construit par nous.

Que la messe de minuit ait été ou non un succès, peu importe. Bien plus important est le fait que, grâce à elle, notre groupe s'est soudain consolidé, chacun s'est senti *proche* et *solidaire* des autres. Nous suivons là, nous le voyons, la logique de la marche à la foi, telle que Don Bosco la concevait : *construire* (jouer, travailler) ensemble, de façon que se tissent les liens, naisse l'amitié et que, *par le fait même* de cette amitié, *éclore* une foi méditative, mais une « foi de glaise », de sueur, de labeur, de sourires, de poignées de main... Le plus extraordinaire est que nous ne connaissions pas cette démarche..., certains ne connaissant même pas Don Bosco. C'est bien là le génie de l'enseignement de Don Bosco : un système d'éducation qui n'a pas besoin d'être expliqué, commenté, mais qu'il suffit tout simplement de vivre.

Il nous reste à réfléchir sur un second aspect essentiel de l'esprit salésien : l'importance de la joie.

Là encore, reprenons l'exemple de Don Bosco. Il est tout à fait significatif. Sa vie est remplie, d'un bout à l'autre, d'une constante référence à la joie. Le premier groupe qu'il fonda, jeune séminariste, ne s'appelait-il pas "Les Compagnons de la Joie" ? Pour lui, joie et esprit d'équipe étaient indissociables. C'était la joie qui devait *motiver* le groupe. Lorsqu'on le voyait plus souriant que d'habitude, ne pensait-on pas : « Il doit avoir un problème plus grand ! » ? Exemple magnifique ! La joie de Don Bosco ne s'oppose pas seulement à la tristesse, à la peine. Elle plonge dans la source même de la Vie : *Espoir - Confiance*. Confiance en l'homme qui le mène vers une confiance plus absolue : confiance en Dieu, espoir. Ainsi cette joie sereine l'amène (et amène ceux qui le suivent) à la foi. C'est parce qu'il est joyeux qu'il a confiance, que *tout est joie*. La logique mystique, « la foi est source de joie », est renversée. Pour Don Bosco, c'est de la joie naturelle de l'homme que doit germer sa foi.

Là encore, notre groupe a vécu cette caractéristique. Il l'a vécue parce que l'essence même de la jeunesse est la joie. Et Don Bosco l'a bien vu. Il l'a vécue dans ses *moindres* événements. Parce que rien ne lui a été imposé, tout est resté naturel. Joie de se retrouver, de partager ensemble quelques heures de vie, de dialoguer. Nous voulons la développer encore en créant de petits carrefours sur les thèmes de la musique, de la poésie... où chacun pourra s'ouvrir, s'exprimer.

Un jour, lors d'une réunion, fut posée la question : « Sommes-nous vraiment chrétiens ? », c'est-à-dire, avons-nous la foi ? La réponse peut paraître évidente... Or, personne ne trouva les mots pour l'exprimer... Créer, vivre, manger, discuter, jouer...

ensemble, et, cela, dans une parfaite joie, parce que nul n'est forcé de venir et chacun le fait parce qu'il le veut. N'est-ce pas là, déjà, une foi réelle parce que vécue ? Pour les jeunes, la foi n'est en aucun cas, un « autocollant » dont on s'enorgueillit... Nous n'avons pas la foi, nous vivons la foi.

Donner la foi comme résultante de l'acte, de la joie, voilà l'esprit salésien. Parce qu'il vit cela, notre groupe est héritier de cet esprit.

En aucun cas notre groupe ne prétend être un modèle. Devant ceux qui, par leur sacerdoce, par leur responsabilité ont à cœur de réunir des jeunes autour de Don Bosco, nous voulons simplement témoigner. Nous témoignons qu'il est possible à tous les jeunes de poursuivre l'œuvre salésienne s'ils ont la volonté de créer ensemble, dans la joie. Nous témoignons que Don Bosco n'est pas mort et, plus important encore, nous témoignons qu'il n'est pas seulement une réalité vivante mais que, pour des millions de jeunes qui attendent, il doit être *espoir et joie*.

quarante mille amis

G. ALLEGRA

En avril 1962 naissait une revue pour les jeunes dirigée par un Salésien, le Père Charles Fiore. Vingt ans après, elle est considérée par les connaisseurs comme un phénomène et pour ses destinataires c'est un ami. Nous en parlons avec le maître d'œuvre. C'est avec lui que dans le passé le mouvement « Compagnons » collabora beaucoup et avec profit.

Fondée sous le titre « DIMENSIONI », la revue s'appelle aujourd'hui « DIMENSIONI NUOVE » (« Nouvelles Dimensions »). Pour Don Bosco, la presse était un moyen privilégié de « semer » très large... Une revue, un magazine qui « visent juste » sont un vaste instrument d'éducation.

Soixante-deux ans, né à Vercelli, mais Turinois d'adoption, Charles Fiore n'aime pas beaucoup parler de lui, ni de sa revue « préférée », la revue qu'il dirige à Turin depuis maintenant vingt ans. "Dimensioni" (même si aujourd'hui elle se pare du mot « nouvelles ») est devenue, mois après mois, depuis le premier numéro sorti en avril 1962, le point de référence de quarante mille fidèles abonnés. Beaucoup écrivent à ce directeur sans fauteuil, qui depuis vingt ans hume l'air, se met à son bureau et jour après jour compose sa revue, un œil sur les quotidiens et un autre sur l'Oratoire, pour comprendre où va le pays légal et où veut aller le pays réel.

Il a toujours été avec les jeunes. Depuis l'époque où abbé, étudiant à Rome, pendant la guerre, il s'occupait des enfants abandonnés, de ces « sciucià » qu'ensuite De Sica devait immortaliser dans ses films.

Mais la guerre se termine et les années passent et Don Fiore se trouve attaché au secteur de la presse. Il y croit, en tombe amoureux et ne la lâche plus.

— *Comment est née l'idée d'une revue aussi « étrange », qui s'adresse aux jeunes comme s'ils étaient des adultes, sans étroitesse et sans interdits ?*

— Naturellement ce ne fut pas un « caprice ». Personne ne s'est levé un beau matin en disant : « Bien ! maintenant faisons "Dimensioni". » C'était une période un peu mouvementée que les années soixante. On était en train d'organiser la mise en

mouvement des jeunes. Sur le marché il y avait plusieurs revues mais elles s'occupaient surtout de sport et de chanson. Elles ne disaient rien des problèmes que les jeunes commençaient à ressentir avec intensité. Et c'est ainsi que nous nous sommes mis au travail. Nous voulions une revue qui, même si elle s'adressait au milieu salésien, puisse s'en détacher complètement : un organe de presse qui s'adressât au plus grand nombre de jeunes que l'on puisse atteindre. Et c'est en avril 1962 que vit le jour le premier numéro de "Dimensioni".

« Ce fut une période difficile, ou très belle suivant le point de vue d'où on la regarde. Déjà le premier numéro avait donné l'idée d'une « revue de rupture ». C'était, je m'en souviens, un article sur les rapports entre l'Eglise et les jeunes. Il s'intitulait : « Tout est à découvrir ». Nous étions à l'avant-garde et cela nous attira bien des critiques. Mais nous sommes allés de l'avant. Nous avons affronté le thème de la laïcité... Et alors, que n'a-t-on pas entendu !

— *Tous des thèmes, comment dire, « ecclésiastiques ». Et la politique et le social ?*

— Ah ! pour tout cela nous n'étions certes pas en retard ! C'était une période de transition. Au conseil national de la Démocratie Chrétienne, Moro avait inventé le centre-gauche et la fissure dans le monde catholique était suffisamment évidente. Nous avons pris position sans délai. Nous étions d'accord. Il y avait un profil d'Aldo Moro, artisan du centre-gauche, mais qui était encore pratiquement inconnu des masses.

Ainsi par ce numéro nous étions classés. Et nous avons assisté à une cassure parmi nos lecteurs. Mais nous avons continué notre route, parlant d'Evtuscenko et des jeunes soviétiques, avec quelques pages de caricatures (un peu comme Satorycon de la "République" d'aujourd'hui), et d'autres de « spectacle ». C'était un journal complet, peut-être le plus complet qu'on ait pu donner aux jeunes d'alors.

— *Mais en vingt ans, de quelle façon les lecteurs ont-ils changé ? Le reflux, le retour au privé, ont-ils changé l'orientation de votre revue ?*

— Pour moi, à la vérité, je ne crois pas à ces définitions. Le reflux, le privé, le désenchantement, ce sont seulement des étiquettes commodes. On s'en sert surtout pour ne pas aller au fond, pour ne pas chercher à connaître les différents types d'individus, les facettes variées qu'offre aujourd'hui la jeunesse. On n'a pas envie d'approfondir et on dit : « Mais oui, c'est certainement la génération du désenchantement. »

Et moi, au contraire, je n'y crois pas. Je ne crois pas au retour du privé. Je crois plutôt à une redécouverte de la personnalité. Les jeunes regardent en eux-mêmes et veulent que quelqu'un les aide dans cette recherche.

« D'autre part c'est un phénomène très normal. Nous avons assisté à la chute des idéologies et des utopies. Et il est juste que les jeunes regardent en eux-mêmes pour voir ce qui est resté. "Dimensioni" cherche à les aider en cela. Et cela ne date pas d'aujourd'hui. Même pendant les années du boom politique nous avons tenu, très vivante, une rubrique « correspondance » qui pouvait paraître disproportionnée par rapport au reste du journal : 6, 8, même 10 pages. On nous disait : « Ainsi vous faites le club des cœurs solitaires ». Et nous avons répondu : « Non, nous cherchons seulement à les aider. »

« Aujourd'hui, après vingt ans, il m'est venu des scrupules et j'ai lancé un mini-référendum parmi les lecteurs. Je leur ai demandé : « Voulez-vous que nous réduisions la rubrique des lettres ? « Eh bien !, 87 % ont répondu : « Non ».

« Et je crois que le succès réside dans cette ouverture à tous. Nous recevons des lettres de jeunes qui se sentent voisins des aires culturelles et politiques les plus variées : depuis les jeunes de l'Action Catholique jusqu'aux communistes. Bien plus, hier justement, je lisais quelque chose sur un jeune qui se définit : « franciscain-anarchiste ».

— *Et quel est le rapport des jeunes d'aujourd'hui avec la politique ?*

— Il est mauvais... Pire, c'est l'indifférence. Mais ce n'est pas de leur faute. C'est celle des politiciens qui ont transformé la politique en intrigues partisans. Mais si par politique on entend un effort pour comprendre ce qui arrive dans le monde et pour chercher des solutions, alors le rapport entre les jeunes et la politique est encore excellent. Soyons clairs : ce sont les politiciens qui ont désillusionné les jeunes et non le contraire.

— *Croyez-vous encore dans le pouvoir du groupe ?*

— Oui, sans aucun doute. Le groupe provoque une force que ne connaît pas un individu tout seul. A plusieurs on peut faire davantage qu'à un seul.

— *Croyez-vous au « spontanéisme » ?*

— Au spontanéisme pur, non. Mais l'organisation pure me fait peur aussi. Je crois au dialogue, qui est seul capable de faire l'union entre le « spontanéisme » et l'organisation.

— Si un groupe vous demandait un conseil, que lui diriez-vous ?

— Ce n'est pas facile de donner des conseils. Mais je dirais d'abord qu'il est nécessaire d'éviter la théorisation. Les jeunes sont affamés d'expériences vécues, de relations. Beaucoup disent que cette génération est celle du désenchantement. Ce n'est pas vrai. Cette génération est celle du quotidien. Ils veulent savoir ce qu'il y a derrière leur vie de chaque jour. C'est pourquoi je dirai qu'un groupe doit avant tout créer un rapport interpersonnel très fort entre les personnes parmi ses membres.

— Quels sont, d'après vous, les mérites essentiels de "Dimensioni" ?

— Dire du bien de soi n'est jamais sympathique. A ma place pourrait répondre Flavia Agnesi, une jeune fille, diplômée il y a quelques mois en pédagogie, à Milan, pour une thèse, précisément à propos de "Dimensioni". Après une analyse longue et soignée, Flavia conclut en affirmant que "Dimensioni" l'a enthousiasmée parce qu'elle développe « la capacité du sens critique, l'habitude de la vérification, l'esprit de tolérance dans la confrontation avec le choix des autres, la cohérence fondamentale dans un engagement généreux, profond et sérieux ». Voilà ! Je n'ai jamais rencontré Flavia Agnese, mais tout cela me semble très beau.

(Traduction : L. Corsini)

les jeunes et les œuvres

M. MOUILLARD

Le document 2 sur l'Évangélisation n'a pas manqué, à diverses reprises, de ramener l'attention des Capitulaires sur ce qui restera toujours le point de mire de l'apostolat salésien : la jeunesse. Sans doute, ce continuel effort de « revenir » aux jeunes est-il le moyen de nous sauver des inévitables, sécurisantes et sclérosantes institutionnalisations. (Intervention en A.G. du XX^e Chapitre Général, en janvier 1978.)

On pourrait regretter que notre Chapitre consacre si peu de place à la recherche pour promouvoir de nouvelles voies à la Mission Salésienne, mais il ne faut pas non plus ne pas traiter des structures classiques dans lesquelles cette Mission s'incarne, puisque sa tâche est de vérification.

Mais je crois que nous devons être conscients du *risque de fixisme* que cela comporte : il y a en effet danger à perpétuer, sur et à travers des institutions qui auraient besoin d'être en « *scrutinium* » (*) permanent, les valeurs des origines et des débuts de l'Œuvre Salésienne...

De plus, que de problèmes concernant le « Patronage » — sa place dans une Pastorale d'ensemble... — *l'École* (dont nous parlons toujours en termes idéals sans nous rendre compte qu'elle en est souvent très loin), la Paroisse (que d'équivoques sous ce terme !) ... Concrètement, nous finissons tous, tant que nous sommes, par identifier *Don Bosco avec des œuvres*, fussent-elles des petites Communautés qui nous mobilisent concrètement et peut-être pas assez *les Jeunes*... Les Salésiens risquent de se diviser en camps partisans et adversaires de l'école, de la paroisse, de l'« oratoire », des nouvelles présences, etc. et pendant ce temps nous passons à côté d'appels, de nécessités, d'urgences du moment que nous adressent les jeunes d'aujourd'hui. Il nous est très difficile de garder cette fraîcheur apostolique qui fera du

(*) Examen.

jeune actuel le paramètre de tout, soit pour inventer, soit pour conserver et améliorer, suivant ce que notre réflexion commune dans la Foi nous aura indiqué.

Et il me semble, par exemple, qu'il serait *très important*, en ramenant notre attention vive en priorité sur les jeunes, pour l'exploitation et application de la Pédagogie et de la Pastorale salésiennes, comme moteur de ce qu'il a à faire *hic et nunc*, aujourd'hui — que cela ait été déjà fait ou non — *d'étudier et établir* les complicités entre les intuitions fondamentales — non les institutions — de Don Bosco et les aspirations profondes de la Jeunesse d'aujourd'hui.

Malgré des différences certaines — dont un grand nombre pourtant tiennent davantage au folklore qu'à l'essentiel — je suis persuadé, pour l'avoir constaté souvent, que la jeunesse du monde a de nombreux traits communs ; et je me souviens d'une homélie d'H. Camara, à Récife, en 1967, où il s'était écrié devant des Salésiens et Salésiennes rassemblés en journées catéchétiques : « Si Don Bosco vivait il prendrait la tête de l'Internationale des Jeunes ! » Il ne se trompait pas. Il y a des valeurs actuelles dans le message de Don Bosco qui sont capables de rassembler et enthousiasmer les jeunes... parce qu'elles sont en harmonie avec les aspirations relativement universelles des jeunes. Nous-mêmes, nos « studiosi », nos pédagogues et sociologues doivent repérer ces concordances pour que notre pastorale soit réaliste, efficace et féconde...

A simple titre indicatif, je signale certaines de ces sensibilités communes aux jeunes et à Don Bosco... Le sens de la fête, du bonheur — Le goût de la liberté, de la responsabilité — La vie ensemble, partagée — La participation des laïcs et des jeunes — Le sens de l'« incompiuto »⁽¹⁾ (« je suis l'esquisse, vous les couleurs... ») — La famille fraternelle comme Don Bosco la voulait et non le modèle bourgeois de la fin du XIX^e siècle — La tendresse d'un Dieu bon dont Jean Bosco fut l'image — Le goût de la contemplation et Don Bosco « union à Dieu » — jusqu'à certains traits écologiques...

Ne croyez-vous pas que si nous étions davantage orientés — par nos textes eux-mêmes — vers ce qui constitue le jeune d'aujourd'hui — en y ajoutant, chacun de son côté, les caractéristiques locales — nous dépasserions certains litiges stériles dont les œuvres restent trop souvent l'enjeu. Elles le deviennent

quand elles se sont satellisées par rapport à ce qu'une jeunesse populaire est en droit d'attendre de nous.

Je pense qu'il faut nous rappeler tout cela pour bien comprendre le sens de la phase des A.D.B. de Samedi soir ⁽²⁾ : « Nous ne sommes pas d'accord avec certaines attitudes de jeunes salésiens contre la présence salésienne dans l'école, mais il faut que l'école ne se fige pas dans le traditionalisme. Oui, il faut à la fois chercher de nouvelles présences et étudier de nouvelles méthodes pour les vieilles Institutions. »

(1) L'inachevé.

(2) Le samedi 7 janvier 1978, lors de la séance d'accueil des membres de la famille salésienne, le délégué des Anciens de Don Bosco avait, à son tour, pris la parole pour interpeller le C.G. 21.



non !

nous n'oublierons pas

D. RAPHAEL

La lettre qui suit est un témoignage tout simple, comme vous le constatarez... Il émane d'un jeune de l'école de Pressin, près de Lyon. Raphaël, 17 ans, en apprentissage d'horticulture, et son camarade Pascal, ont consacré un mois de leurs vacances d'été 1983 aux jeunes Tunisiens de la Manouba. Cela se passait sous la responsabilité d'un salésien de Lyon, dans le rayonnement du superbe travail qu'accomplissent les Salésiennes pour les filles dans cette banlieue de Tunis.

Avant de quitter la Tunisie, Raphaël a laissé ce mot à la communauté de Sœurs...

Ce soir, pour la dernière fois, nous allons nous endormir sur cette terre de Tunisie, avec beaucoup de peine, de tristesse aussi, mais sans aucun regret. Nous n'oublierons jamais ces jours de joie, ces jours de bonheur que nous avons vécus ici ; nous n'oublierons pas tous ces gamins qui, sur le chemin du stade, nous prenaient la main, comme pour nous dire : « Viens avec moi ! » Ils m'ont appris beaucoup, sûrement plus que moi je leur en ai appris ; c'est ça qui est bien : on est là pour donner quelque chose et, en fin de compte, on s'aperçoit qu'ici on a tout appris, du moins une grande partie de ce qu'un homme doit savoir ; SAVOIR AIMER, SAVOIR PARTAGER, avoir la patience d'écouter, de regarder, de comprendre.

Nous ne vous oublierons pas non plus, mes Sœurs, vous qui vous occupez de tous ces jeunes gens, vous qui les aidez, vous qui les aimez.

Vous qui nous avez si bien reçus, vous qui nous avez pris comme on était. Je trouve ça formidable, car dans la vie il faut prendre les gens comme ils sont, qu'ils soient pauvres ou riches, qu'ils soient tristes ou gais, qu'ils soient bons ou mauvais ; Dieu les a faits comme ça (*sic*), alors prenons-les comme ça ! Et aimons-les.

A toute la Communauté, je vous dis au revoir et à bientôt
je l'espère.

Encore MERCI !

Raphaël

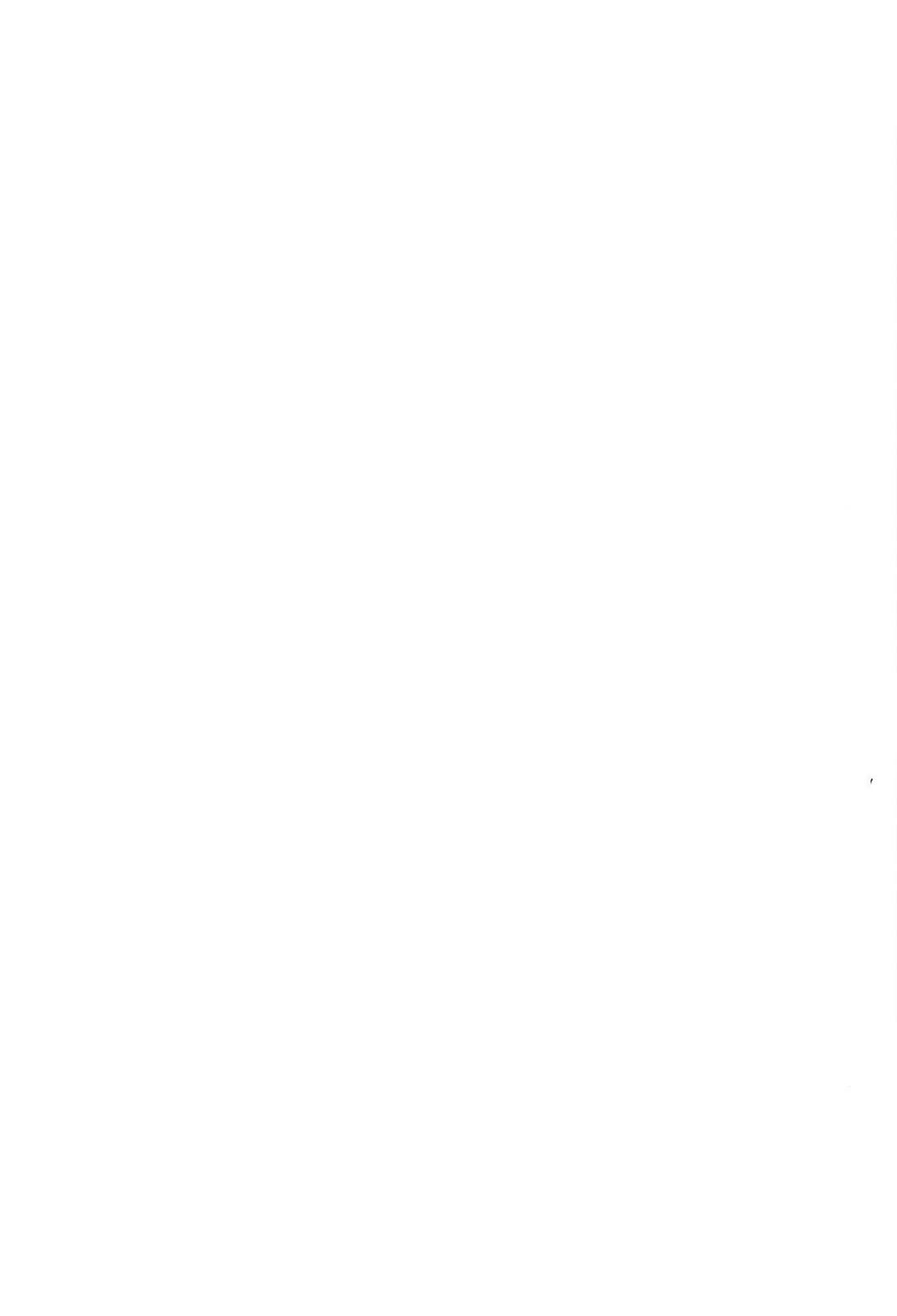
aussi longtemps qu'il vivra,
et au-delà !

Merci à toute la Communauté que j'embrasse très fort.

Pascal

don bosco
vivant





un petit sparadrap sur une plaie géante ?

S. ROUGIER

Sous le titre « Des enfants à Bogota », Stan Rougier a publié dans « Nouvelle Cité » de novembre 1979 un article sur la réalisation d'un de nos frères de Colombie. Bondissant d'un lieu à un autre, toujours en éveil, Stan Rougier a été pendant de nombreuses années aumônier de jeunes. Chroniqueur au quotidien « La Croix », il est l'auteur heureux d'un livre qui se vend bien : « L'avenir est à la tendresse », aux Editions Salvator.

Un film passe à Paris actuellement : "Gamin". Il obtient, depuis des mois, une audience de plus en plus vaste. On y voit la vie des enfants abandonnés dans la ville de Bogota. Leur chiffre n'est pas sûr : 15.000 disent les uns, 50.000 disent les autres. La plupart ont quitté leur famille parce qu'ils recevaient des coups ou ne mangeaient pas à leur faim. Conséquence de l'alcoolisme, provoqué par l'exode des campagnes vers la ville. Conséquence de l'extrême misère des bidonvilles.

Ce film souligne leur détresse et le « j'menfoutisme » apparent de tous les habitants de Bogota à leur égard. Il y a là, peut-être, une vision un peu simpliste.

Depuis plusieurs années, une dizaine de prêtres et une centaine d'éducateurs consacrent leur vie entière à offrir à ces « gamins » une autre issue que la délinquance à leur vie de clochard.

Voici comment ces animateurs travaillent :

● **Première étape** : Opération amitié. Contact d'un éducateur avec les bandes, dans les rues. Proposition d'excursions, de nourriture, de soins, de douche, de nettoyage des vêtements.
● **Deuxième étape** : La maison "Liberia" (dortoir). A ceux qui sont restés là 30 nuits, on propose l'étape suivante. ● **Troisième étape** : "Maison Bosconia". Logement, nourriture, activités de groupe, alphabétisation, préapprentissage. Une attention personnelle est portée à chaque garçon. ● **Quatrième étape** : Une véritable ville d'enfants, "La Florida". République, fédération de

"Tribus" (15 jeunes vivent en communauté, en ayant une "maison à eux"). Apprentissage. Préparation au bac. ● **Cinquième étape** : Centre agricole "San Carlos" et la "Cité Industrielle des Jeunes".

Il y a entre 100 et 300 garçons dans chacun de ces établissements.

Tout cela a été fondé par le Père De Nicolo', avec l'aide du gouvernement. Les jeunes sont personnellement impliqués dans l'évolution de leur éducation. Le Père De Nicolò, salésien, s'inspire de Jean Bosco, ce saint qui passa pour fou de son vivant parce qu'il riait, jouait, chantait au milieu de jeunes abandonnés.

J'ai passé quelques jours à "La Bosconia" et à "La Florida". Une journée d'excursion avec une vingtaine de jeunes de "La Bosconia" reste pour moi un souvenir inoubliable. J'ai pu réaliser à quel point les animateurs étaient pour ces « gamins » des amis, des conseillers, des grands frères.

Ayant vécu moi-même pendant trois ans dans des maisons qui, en France, sont proposées à la « jeunesse délinquante » je dois avouer que j' ai été ébloui de ce que j'ai vu à Bogota.

Si vous allez voir "Gamin", sachez évoquer cette possibilité qui est donnée à ces enfants de trouver une famille et de se construire un avenir.

J'ai entendu un des jeunes sortant de ce film dire : « Dieu ne peut pas exister puisqu'il laisse faire tout ça. » D'autres penseront à se porter volontaires pour partir là-bas : « Il vaut mieux allumer une chandelle que de maudire l'obscurité. »

Certains prétendront que ces « œuvres » sont un petit sparadrap sur une plaie géante, qu'il vaut mieux laisser la plaie s'étendre pour provoquer une révolution. Comme souvent, le bon sens semble se situer entre deux attitudes trop exclusives...

Ou bien... ou bien.

« Devant toute humaine souffrance, selon que tu le peux, emploie-toi non seulement à soulager sans retard, mais encore à détruire ses causes. Emploie-toi non seulement à détruire ses causes, mais encore à la soulager sans retard. Nul n'est, sérieusement, ni bon, ni juste, ni vrai tant qu'il n'est résolu, selon ses moyens, à se consacrer, d'un cœur égal, de tout son être, à l'une comme à l'autre de ces deux tâches. Elles ne peuvent se séparer sans se renier. » (Abbé Pierre.)

être apprentis à "don bosco"

J. BONNELLI

Voici « quelques réflexions sur l'apprentissage d'un métier à Don Bosco - Nice » que l'auteur, coadjuteur salésien, nous a communiquées. Sa longue et féconde expérience en milieu « apprentis » donne une valeur tout particulièrement salésienne à ces lignes. Elles ont été écrites en 1979... En ce temps-là, le L.E.P. (Lycée d'enseignement professionnel) s'appelait C.E.T. (Centre d'enseigneemnet techniques).

I - La "clientèle" de Don Bosco au C.E.T.

Sans prétendre fournir la conclusion d'une enquête scientifiquement conduite, on peut raisonnablement affirmer, à la suite d'expériences renouvelées, que 95 % au moins des garçons qui entrent à Don Bosco section C.E.T. y aboutissent à la suite d'échecs scolaires plus ou moins caractérisés.

Il faut observer aussi que certains d'entre eux n'ont jamais envisagé de poursuivre des études ; ils ont toujours désiré « faire comme leurs parents ou leur entourage ».

Ces garçons choisissent — eux ou leurs parents — Don Bosco pour apprendre un métier et parvenir ainsi, dans un délai assez bref, à plus d'indépendance et de liberté. L'école est pour eux un milieu trop contraignant, qui ne procure que peu de satisfactions et dont ils ne perçoivent pas bien sur quoi elle peut déboucher.

Lorsque ces jeunes arrivent à Don Bosco, les juger principalement sur des critères scolaires pour les accepter ou les refuser serait un non-sens.

En effet, s'ils avaient réussi à l'école, ils n'aboutiraient pas à Don Bosco.

Il a cependant été instauré depuis de nombreuses années déjà un petit examen d'entrée en mathématiques et français du niveau de l'ancien C.E.P. Le résultat de cet examen est versé au dossier et sert à orienter la décision de la commission d'admission ; mais en aucun cas la note de l'examen scolaire n'est déter-

minante. (Il est arrivé que des candidats au métier de serrurier ou menuisier aient été acceptés avec des moyennes de 1 ou 2 sur 20.)

II - De la nécessité d'adapter la méthode à la "clientèle".

L'école traditionnelle, l'enseignement magistral abstrait, déductif n'ont pas donné de résultats satisfaisants avec ces garçons.

En conclure que ceux-ci sont dépourvus d'intelligence, incapables à entreprendre un ouvrage tant soit peu compliqué serait une conclusion hâtive et inexacte.

Il suffit de les observer autour d'une moto, en train de démonter ou remonter un moteur ou autres accessoires, de les entendre discuter sur la meilleure façon de moduler un virage à telle ou telle allure pour être assez rapidement convaincu que se sont des garçons astucieux.

Une conclusion provisoire s'impose : un garçon de 14 ou 15 ans issu en général d'un milieu socialement modeste et venant de 4^e ou 5^e avec un mauvais bulletin scolaire n'est pas forcément inintelligent. Il est désadapté, il n'a pas accepté l'enseignement qui lui a été offert et particulièrement la forme sous laquelle cet enseignement lui était présenté.

Il faut reprendre ce jeune en l'accompagnant dans son cheminement afin que ce dernier devienne autant que possible une ascension.

Comment peut-on le faire à Don Bosco ?

Le métier est un point d'appui solide. Le garçon a quitté une école et il serait fort déçu de retrouver une autre école semblable à la première.

Par suite, si dans l'enseignement technique dans lequel il est maintenant engagé on recommence à enseigner la géométrie descriptive, le dessin industriel, la technologie — pour ne pas parler des mathématiques — d'une façon théorique pour aboutir aux applications d'atelier, on fait de nouveau fausse route. Il est donc indispensable de prime abord *d'accompagner* le garçon dans ce qui l'intéresse : *l'atelier*. Et à l'atelier il n'est pas question pour le maître de s'engager dans des discours savants sur des

fabrications plus ou moins complexes, mais de poser des problèmes simples et de les soumettre à la réalisation du jeune *apprenti*.

Mettre celui-ci en situation de recherche et non pas seulement d'écoute paraît essentiel. Ce n'est pas ce que le garçon entendra qui le transformera, qui l'enrichira, qui le fera évoluer vers une structure d'homme professionnel, *c'est ce qu'il fera*.

Le maître accompagne, il n'impose pas, il aide, il répond aux besoins.

A partir de difficultés particulières rencontrées à l'atelier ou de problèmes plus généraux de construction (un meuble à réaliser, un plan d'architecte à lire, un élément de machine à construire...) apparaissent les nécessités d'une information plus large et plus approfondie en dessin industriel, en technologie et même en mathématiques.

Le besoin ayant été créé chez l'apprenti, l'enseignement même abstrait et général peut alors être abordé, il devient assimilable par le jeune...

A partir de ce stade — pas aisé à atteindre, sans doute — la tâche du maître est bien allégée car l'apprenti est sur la voie du progrès...

Il arrive alors assez fréquemment que le jeune, stimulé par sa réussite en des matières concrètes, prenne intérêt même à un cours de mathématiques ou d'économie familiale et sociale assez éloigné de son métier. Il ordonne lui-même les apports divers des différents maîtres autour et par rapport à sa formation professionnelle.

Dans la grande majorité des cas, si le garçon — rejeté de l'école — a pu retrouver à Don Bosco la joie d'une formation professionnelle structurante pour sa personnalité, c'est qu'il a eu pour maître d'œuvre, pour professeur principal, son *maître d'atelier*.

Pour se convaincre de la chose, il suffit d'interroger quelques anciens ou d'observer ceux qui reviennent dans l'école pour revoir qui ? leur maître d'atelier.

Il n'est pas question de minimiser ici l'action de tel ou tel, comme celui qu'on appelait « catéchiste » : celui qui a aidé tant de jeunes, surtout dans leurs premières années d'apprentissage, l'a toujours fait en collaboration avec les maîtres d'atelier.

III - De l'apprentissage du métier à la formation de l'homme.

Le trait de génie de Don Bosco a été d'affirmer fortement — dans les faits sinon en théorie — que ce qui peut transformer un jeune, ce qui peut le faire évoluer vers une plus grande autonomie de sa personne, vers un dépassement de son adolescence pour l'amener à une structure d'homme, c'est ce qu'il fait lui-même, ce qu'il réalise, c'est *son action* et non pas ce qu'il entend, ce qui lui est enseigné de l'extérieur. Le maître a à prendre le garçon tel qu'il est et non pas tel qu'il devrait être d'après les programmes. Il l'assiste dans le développement de sa personnalité, il l'aide à émerger, il n'impose ni son enseignement, ni sa personnalité.

Dans cette approche de la formation de l'homme, le *métier* où l'adolescent demeure son maître d'œuvre apparaît comme un levier « formidable » pour aboutir à un résultat satisfaisant dans de nombreux cas où l'enseignement traditionnel a déjà échoué ou échouerait.

En 1900 où il apparaît, peut-être plus qu'avant, qu'une bonne formation de l'esprit et du caractère compte plus qu'une information même technique sur telle ou telle activité particulière, le métier peut apporter une réponse adéquate à la formation de jeunes à l'esprit plus lent ou plus concret.

IV - Le métier, l'éducation, la catéchèse.

Sans prétendre avoir démontré quoi que ce soit, j'aurais voulu faire sentir que l'apprentissage du métier est une école d'éducation.

Par la lucidité et la logique que le professionnel est amené à déployer dans la succession des gestes qu'il accomplit pour aboutir à une œuvre cohérente, il acquiert une puissance d'analyse et une rigueur de raisonnement qui sont des qualités fondamentales pour un esprit en formation.

Par ailleurs, en ce domaine, le métier, tout geste compte et chacun comporte une sanction. Il ne s'agit pas ici de se payer de mots. Le sens des responsabilités est particulièrement mis en valeur.

Logique et rigueur de l'esprit, honnêteté et responsabilité dans l'action sont les qualités exigées dans l'exercice d'un métier ; ce sont aussi les qualités fondamentales d'une bonne éducation.

Elles constituent une approche des valeurs évangéliques. Qu'il faille aller plus avant pour prendre conscience des besoins de ceux qui nous entourent et dépasser notre égoïsme, c'est d'accord. Ce sera dans l'école l'action commune des maîtres et de ceux qui sont chargés d'éveiller les jeunes aux valeurs évangéliques.

Avec cette indispensable dimension de la Charité, il faut ajouter encore tout l'éclairage de la Révélation Chrétienne. L'apprentissage du métier ne suffit pas à l'éducation chrétienne du jeune apprenti, il constitue cependant un *humus particulièrement favorable*.

Vouloir séparer la catéchèse de la formation de la personnalité de l'homme de métier sous prétexte, par exemple, de faire apparaître la religion comme une libération totale, semble être une hérésie pédagogique et une démarche vouée à l'échec.

V - Ce qui semble devoir être préservé.

Les employeurs ont toujours demandé des jeunes capables d'être *opérationnels* le plus rapidement possible et offrant en même temps des qualités morales certaines.

Laisser évoluer « nos ateliers professionnels » vers le genre « Lycée d'enseignement professionnel » où le garçon nous arriverait après une classe de 3^e souvent ratée et où il viendrait acquérir une « teinture de langage technologique » ne semble pas un progrès.

Ces jeunes repartiront de Don Bosco après deux ans seulement d'apprentissage avec un brillant superficiel peut-être, mais une absence de qualités de fond qui ont fait apprécier les jeunes ayant été formés à Don Bosco.

Avant de s'aventurer pour le C.E.T. vers un recrutement généralisé d'élèves venant de 3^e, quelques remarques s'imposent :

- a) N'est-ce pas se fourvoyer que de vouloir maintenir dans l'enseignement général et abstrait des garçons à l'âge de l'adolescence alors qu'il n'ont pas suffisamment de goût et aucune motivation pour cet enseignement ? Au moment de l'adolescence surtout, et pour qu'il ne soit pas déformé pour longtemps sinon pour la vie, le jeune a besoin d'être mis en face d'une action pour laquelle il est motivé. S'il se trouve dans une situation de contrainte et de refus il contracte de mauvaises habitudes d'esprit et de caractère qu'il devient quasiment impossible de redresser par la suite.

- b) Deux ans de formation professionnelle, cela apparaît nettement insuffisant pour un enseignement d'imprégnation (et non seulement d'information) comme doit l'être celui d'un métier.
- c) En repoussant le recrutement de nos apprentis à la fin de la classe de 3^e, nous serions amenés à laisser de côté un grand nombre de garçons qui ont besoin d'être aidés scolairement et moralement et à un âge (14 ou 15 ans) particulièrement favorable à leur formation.

Il nous arriverait à la place trop de fruits secs des collègues qui apparaîtraient « verbalement » un peu plus développés mais déjà très orientés dans leurs habitudes de vie et très difficiles à former tant moralement que professionnellement.

Ces quelques réflexions n'ont d'autres prétentions que d'exprimer un souci de fidélité à l'esprit de Don Bosco et à la façon de faire des Salésiens qui nous ont précédés, dans le but unique d'un meilleur service pour les jeunes.

les salésiennes à la manouba

M. BOTTERO

Don Bosco, c'est nous aujourd'hui... Voici l'admirable travail des Sœurs de la Manouba, en Tunisie. A travers cette circulaire de la Directrice à leurs amis, c'est une grande sensibilité salésienne qui nous est révélée. Et Sœur Suzanne Bouvier, Provinciale d'ajouter :

« Oui, nous avons là une mission, une mission difficile en Terre d'Islam, une mission pauvre... Nous l'aidons matériellement c'est vrai, mais portons-nous suffisamment, en notre cœur, cette attente de tout un peuple qui n'a pas reçu Jésus-Christ?... Portons-nous dans notre cœur le désir de prier de certaines femmes qui ne savent pas lire le Coran et n'ont pas le droit d'entrer dans les Assemblées de prière ?

« Portons-nous ce peuple qui cherche à s'en « sortir » pour être plus libre ? plus reconnu ?

« Connaissons-nous les valeurs de partage, de sens de l'hospitalité, de rencontre de l'autre que ces hommes et ces femmes vivent ?

« Des articles sur ce monde du Maghreb nous intéressent-ils ?...

« Voilà bien des questions... elles peuvent être occasion de pénétrer avec respect chez un peuple peu connu. »

La fête de l'Immaculée est une fête très chère à la famille salésienne, car elle marque le début de l'Œuvre de Don Bosco.

Comme toutes les grandes choses voulues par Dieu, elle a commencé bien petitement un 8 décembre par la rencontre d'un pauvre garçon, Barthélemy Garelli, qui se fait chasser par le sacristain parce qu'il ne sait pas servir la messe, et rappeler par Don Bosco, sous prétexte que c'est son ami...

En effet, il suffit d'être maltraité, pauvre, démuné, jeune..., pour être aussitôt l'ami de Don Bosco. Lui qui, dès sa jeunesse, a été affronté à la souffrance, à la misère, à la pauvreté..., comprend mieux que quiconque tous ceux que la société rejette. Pour eux il a le cœur et les bras grands ouverts.

Il accueille Barthélemy Garelli, et après... ce sera des dizaines et des centaines d'autres jeunes qui viendront auprès de lui, pour

retrouver une famille, apprendre un métier qui les rendra capables de gagner honnêtement leur vie.

... A la suite de Don Bosco, les salésiens et salésiennes continuent ce service auprès des plus pauvres.

« S'il y a chez toi un pauvre, l'un de tes frères, dans une de tes villes, dans le pays que le Seigneur Dieu te donne, tu n'endurciras pas ton cœur et tu ne fermeras pas ta main à ton frère pauvre, mais tu lui ouvriras ta main toute grande. ... Et puisqu'il ne cessera pas d'y avoir des pauvres au milieu du pays, je te donne ce commandement : « Tu ouvriras ta main toute grande à ton frère, au malheureux et au pauvre que tu as dans ton pays. » (Deut. XV, 7-11.)

... Les pauvres ne manquent pas à Manouba... Certaines jeunes Tunisiennes, qui étaient destinées à rester chez elles, dans la misère, faute de moyens..., ont pu, grâce à l'aide des uns et des autres, être scolarisées dans notre école technique, et cette année, au mois de juin, 24 de 3^e année, sur 25 présentées, ont réussi à leur examen de fin de stage option couture. Cinq ont déjà été embauchées comme monitrices de couture dans différentes écoles de la Prélature et tout ce qu'elles ont reçu, tant au point de vue professionnel et humain, que familial et social, elles pourront le communiquer à d'autres...

Les autres travaillent soit comme couturières chez elles pour une clientèle de voisinage, soit dans des ateliers de confection, conscientes de leurs devoirs et de leurs droits aussi, elles ont parfois à lutter pour plus de justice au point de vue travail et salaire.

Au début de juillet, alors que nous nous apprêtions à recevoir les groupes de jeunes Belges et Françaises, pour les activités d'été, voici qu'avec les habitants de Manouba (le 7), nous avons été victimes d'un grave sinistre : l'explosion de la poudrière (usine d'explosifs) située à la sortie de Manouba dans un quartier très pauvre. Les dégâts matériels ont été considérables, plusieurs gourbis et maisons complètement anéantis ou fort endommagés... et aussi beaucoup de victimes...

Après cette catastrophe, grâce à tout un courant de solidarité, la maison a été remise en état assez rapidement... Et le 17 juillet, avec les jeunes Belges et Françaises, nous pouvions accueillir, pour les « Activités dirigées », tous les après-midi, de 15 heures à 18 heures, les enfants de Manouba de 3 à 16 ans...

Comme les filles viennent déjà nombreuses (entre 500 et 600) chaque jour, nous avons décidé de ne pas prendre les petits garçons de 3 à 7 ans... et puis nous sommes revenus sur notre décision en acceptant les enfants du quartier de la Poudrière, car depuis l'explosion, n'ayant plus de maison, les familles vivent toutes ensemble sous les arbres, et 24 heures sur 24, c'est long... Alors nous avons pensé que ce serait bien qu'ils soient au moins occupés 3 heures chaque jour !... Les bonnes nouvelles se communiquent vite... Pour pouvoir entrer, tous les garçons de Manouba nous disaient : « Je suis de la Poudrière ! » et il nous était difficile de refuser !

Le 18 septembre, la maison était à nouveau prête pour accueillir les élèves... Malheureusement, même en en ayant pris 20 de plus que l'an dernier, nous ne pouvons pas recevoir toutes celles qui se présentent, faute de place. Chaque jour les listes d'attente s'allongent et l'espoir de les accepter en cours d'année reste bien mince... Grâce aux bourses de scolarité, nous pouvons accueillir beaucoup de jeunes très pauvres... Sur 250 élèves, 122 sont boursières.

- Le jour de la rentrée, j'observais une jeune de 14 ans ; comme tablier bleu d'uniforme, elle avait une vieille veste de pyjama d'adulte..., veste bien trop grande pour cette fillette menue..., mais qu'elle portait avec dignité...

- La veille de la rentrée, une voisine, Henda, 14 ans, qui a fait sa 6^e année primaire (C.M. 2) et qui n'est pas acceptée dans le secondaire, est venue nous dire :

— Je voudrais venir dans cette école, mais je suis pauvre, mon père est mort il y a deux ans, nous sommes 6 enfants, c'est moi la plus grande, mon petit frère a 1 an et demi.

-- Mais qui gagne l'argent à la maison ?

— C'est ma mère, elle fait des ménages pour nous donner à manger et elle gagne 3 dinars par semaine (30 FF).

— Si tu viens à l'école, qui gardera ton petit frère pendant que ta mère travaille ?

— A la maison il y a encore mon grand-père, il est toujours couché parce qu'il ne peut pas marcher (il est paralysé). C'est lui qui surveille mon petit frère qui est bien sage, il a toujours le biberon dans la bouche.

— Bon, c'est d'accord, demain matin viens à l'école, on te donnera tout ce qu'il faut pour que tu puisses bien travailler... apprendre un métier, et après tu pourras aider ta mère.

• Une autre élève, qui chaque jour apportait un morceau de pain et de fromage pour son repas, est venue me trouver.

— Ma mère veut qu'à 11 h 30 je rentre à la maison pour manger.

— Pourquoi cela ? A l'inscription, ta maman a demandé que tu restes ici pour que ce soit moins fatigant pour toi.

— C'est vrai... mais ma mère n'a pas 200 millimes (2 FF) à me donner chaque jour pour acheter mon casse-croûte, tandis qu'à la maison je prends un morceau de pain avec mes frères...

Des cas semblables, nous pourrions en citer beaucoup d'autres... Malgré cette grande pauvreté, ce qui est merveilleux c'est qu'ils gardent le cœur et les mains ouverts. Nous avons bien pu nous en rendre compte à l'occasion de l'Aïd el Kébir (fête du mouton) où plus de 50 familles très pauvres ont voulu nous associer à leur joie en nous faisant vivre le partage.

Après avoir tué le mouton, leur unique cheptel... ils arrivaient avec le meilleur morceau : un gigot, une épaule, ou un plat de couscous préparé, encore chaud, une tadjine. Les plus démunis, ceux qui n'avaient pas pu acheter le mouton, apportaient un pain tabouna, cuit à la maison, une poignée de dattes... deux œufs...

Nous étions très émues devant cette générosité sans calcul... et eux, tellement heureux de pouvoir, à leur tour, offrir quelque chose en remerciement de ce que nous faisons pour leurs filles tout au long de l'année.

Chers amis, ce merci, c'est aussi à vous, qu'à travers nous, il s'adressait. C'est pour cela que j'ai essayé de partager un tout petit peu ce qui fait notre vie ici...

(Manouba, 8-12-1978)

les salésiens au japon

B. YAMAMOTO

Depuis qu'en 1854, l'amiral américain Perrez ancre ses sept navires dans la baie de Tokyo, le Japon s'est ouvert à l'Occident : industrialisation, culture séculière. Le Japon est en crise... Le provincial salésien, responsable de 25 centres, nous entretient de son pays et de ses problèmes, qu'il connaît bien.

La famille

Il était le noyau de la société et de la culture préindustrielle. Aujourd'hui, les femmes mariées commencent à travailler au dehors, elles tendent à limiter le nombre des enfants, deux en moyenne, mais, de plus en plus, un seul. De cette disparition du modèle familial ancien, les enfants subissent les conséquences ; ils sont abandonnés à eux-mêmes, à leurs caprices ; et même les parents, pour retrouver l'amour de leurs enfants, finissent par tout leur permettre. Où va cette jeunesse ? Il est certains que les jeunes sont, en général, très insatisfaits, ils n'arrivent pas à communiquer et souffrent de la solitude. Pas tous, cependant. Nombreux sont ceux qui cherchent quelque chose de plus élevé que ce que leur propose le modèle communiste de la presse occidentale, et c'est une chance pour le Japon de demain.

J'ajoute que, bien que nous ayons un niveau économique élevé, le pourcentage actuel des suicides parmi les jeunes est considérable. Trois cent soixante-douze, de 9 à 18 ans, pour l'année dernière. Peut-être est-ce un peu la faute de l'école qui se soucie plus d'informer que de former la personnalité, quoique les écoles japonaises soient parmi les plus sérieuses du monde. L'étude et les connaissances ne suffisent pas, mais beaucoup de parents n'admettent pas que l'on freine cette course vers un niveau élevé de préparation intellectuelle et technique, nécessaire pour l'entrée à l'Université.

Nos écoles salésiennes

Il est évident que, en majeure partie, nos élèves ne sont pas chrétiens. Comment les introduire à l'approche de la foi ? Nous insérons dans le programme scolaire une heure de religion, que

tous acceptent volontiers. Il s'agit d'un enseignement général de base. Nous cherchons à utiliser le temps extra-scolaire, comme le voulait Don Bosco, pour établir des relations personnelles de confiance, de sympathie, qui conduisent nos jeunes à réfléchir. Insérer le christianisme dans cette culture japonaise très respectable est extrêmement difficile. Nous ne faisons pas de miracles. Tout de même 10 % de nos élèves se font baptiser, et même 30 % à Kawasaki (un record...). Le baptême n'est d'ailleurs pas le seul but qui anime nos écoles ; nous essayons de donner à nos élèves une éducation vraiment chrétienne ; c'est en ce sens que nos écoles peuvent se dire « catholiques », sans quoi elles n'auraient ni sens ni raison d'être.

Les protestants obtiennent aussi de bon résultats. Ce qui n'est pas le cas des bouddhistes. Ils essaient d'éduquer religieusement leurs élèves, mais il leur manque la conviction et donc la force morale. De plus, ils ne créent pas avec leurs élèves des ponts d'amitié, comme nous cherchons à le faire nous-mêmes.

Les catholiques et les autres

Le Japon compte un peu plus d'un demi-million de catholiques. Quant aux sympathisants... Ils ne s'inscrivent pas sur les statistiques. On peut les estimer à trois millions environ. Trois millions qui se sentent une âme chrétienne et qui, pour ainsi dire, ont reçu le baptême de désir. Il y a même des jeunes qui demandent à se marier suivant la liturgie catholique, qu'ils trouvent plus expressive que leurs rites traditionnels. Il va s'en dire, que dans ce cas, il s'agit bien d'un acte liturgique et non d'un sacrement.

Ce n'est pas trop m'avancer que de dire ceci : les religions du Japon traversent une crise profonde. Si dans le monde occidental la civilisation chrétienne a été tellement entamée par les idéologies athées, il n'est pas étonnant que des religions non révélées, comme le bouddhisme et le shintoïsme, ne puissent résister au choc de la culture occidentale. Les jeunes ne s'intéressent plus au bouddhisme, tout à fait en dehors de leur mentalité. Par contre, ils trouvent intéressantes et proches de leurs inspirations la lecture de l'évangile, la vision de l'homme et du monde que leur propose le christianisme.

C'est pourquoi, les Japonais étant de grands lecteurs, nous restons fidèles à l'apostolat de la presse, si chère à Don Cimatei ⁽¹⁾. Ces jours-ci va sortir de la plus grande maison d'édition de Tokyo la seconde édition populaire de la Bible en japonais, par les soins infatigables de l'un de nos confrères de Tokyo.

L'avenir

Compte tenu que nous ne sommes qu'un demi-million de catholiques et que la natalité est en baisse, nous n'avons pas à nous plaindre : chaque année quelques vocations fleurissent encore dans le jardin de Don Bosco. Et puis, j'ai confiance dans mes confrères, qu'ils soient Européens ou Japonais. Tous ensemble, conscients de nos responsabilités, nous travaillons la main dans la main et l'espérance au cœur.

(Trad. et adapt. de J.-B. Halna, d'après l'A.N.S. d'octobre 1980)

(1) Salésien fameux ayant conduit le premier groupe de missionnaires au Japon.



perché à 3.800 mètres

X. CATTA

Cette lettre de Xavier Catta, missionnaire en Equateur, nous a paru propre, au-delà d'une « participation » fraternelle au travail d'un Salésien de chez nous, à nous faire comprendre les problèmes concrets que doit affronter le missionnaire. Le piège serait de penser que les questions de culture ne se trouvent que dans les pays... étrangers!... Nous n'avons pas « arrangé » les lignes de Xavier, même si on se rend compte parfois, à deux ou trois tournures, que, devant se faire Equatorien avec les Equatoriens, il n'a plus pratiqué le français depuis pas mal de temps!

Si tous les missionnaires sont aussi peu portés sur la plume que moi, vous devez désespérer de recevoir des nouvelles des missions auxquelles vous contribuez par vos prières et votre aide financière. Je vous adresse donc mes excuses pour cette lenteur à vous remercier de votre soutien et de votre intérêt pour les missionnaires sortis de France.

Perché à près de 3.800 m d'altitude dans la Cordillère des Andes, à 1° au sud de la ligne de l'équateur, j'essaie d'annoncer le Christ libérateur à des Indiens qui ont subi de nombreuses dominations depuis le temps des Incas et qui, de nos jours, souffrent encore du mépris des Blancs et répondent par un mutisme indifférent à ce qui dépasse le cercle de leurs préoccupations immédiates.

Dans notre zone nous constituons désormais une équipe de quatre salésiens, le dernier s'étant intégré il y a trois mois, et après les tâtonnements de plusieurs années, nous entrevoyons un peu mieux la mentalité des Indiens. Personnellement, je réside à une heure de voiture du centre de la mission (Zumbahua).

Monde indien : c'est d'abord penser à une population avec *langue* et *coutumes* propres. Bien sûr ! beaucoup d'hommes parlent un peu espagnol, peut-être appris à l'école, pour le moins utilisé dans le travail à la capitale, sur le marché et surtout dans les bureaux, notamment avec les avocats qui entretiennent l'esprit de chicane. Mais à l'intérieur du groupe humain c'est le *quichua* qui règne, et de nombreuses femmes ne connaissent que la langue maternelle (je me souviens du désarroi d'une femme hospitalisée à Latacunga me contant comment les médecins... se

moquaient d'elle, vu l'inexistence de communication). Les *coutumes*, c'est l'ensemble des habitudes de vie qui relèvent d'une conception du monde original, et dont on ne saisit les éléments que peu à peu — et encore, si on est très attentif ! Retranchés dans leurs coutumes comme un refuge contre l'influence et le mépris extérieur, ils ne sont guère portés à dévoiler leurs habitudes de vie. Il faut donc tout un travail « d'incarnation » (sans doute faut-il traduire par « présence ») patiente pour découvrir le système vital de cette population.

Certes, nous ne sommes pas des anthropologues tenant à tout prix à conserver des modes de vie, mais si nous voulons annoncer Jésus-Christ, il est indispensable de parler sur la même longueur d'ondes. Les Indiens ont reçu jadis une certaine évangélisation, mais celle-ci, avec les siècles, s'est ankylosée au point de constituer un ensemble de rites culturels dont le contenu vital pour les gens est bien différent de celui que nous pouvons imaginer. L'enfer pour eux c'est ce que nous dénommons « purgatoire », et pour ce qui, en espagnol, est appelé « âme », il faut parler non de « alma » qui est notre cadavre, mais d' « ombre » (sombra). Les « esprits » étant mauvais par nature (les esprits des morts, spécialement des murmurateurs, en quête de repos et qui passent leur temps à nuire aux vivants), comment peut-on parler d'un « Esprit-Saint » ? Ces quelques réflexions vous indiquent un peu le genre de travail d'investigation qui nous incombe. A cela il faut ajouter la confusion apportée par la présence des sectes.

L'annonce de l'Évangile devant être réelle, elle doit se traduire par des signes tangents de la réalité annoncée. Pour moi, suivant les années ou les moments, ce fut le travail de la terre, essayant de partager les préoccupations de la population paysanne, avec l'espoir de trouver de nouvelles cultures sur nos champs souffrant de gelées et de grêle quand ce n'est pas de la sécheresse ; la participation aux « mingas » (travail collectif) pour améliorer le chemin d'accès ; la lutte contre la maladie et la douleur (on se transforme, le cas échéant, en sorcier et même en arracheur de dents). Comme salésien j'ai essayé de favoriser l'éducation, mais l'enseignement officiel n'a guère favorisé le développement de la personne. Avec les salésiens de Zumbahua et les volontaires italiens O.M.G. (« Opération Mato Grosso »), on lance dans notre zone un système d'enseignement bilingue à partir des Indiens eux-mêmes. J'avais espéré l'introduire dans un de mes secteurs en substitution de l'école officielle vraiment déficiente, mais au dernier moment les gens ont pris peur et c'est donc partie remise. Face à l'exploitation des commerçants sur les marchés, avec les volontaires italiens nous avons constitué un réseau de coopération de consommation (du moins quelque

chose du genre). A Guangaje j'avais commencé à en monter un, mais à courir trop de lièvres à la fois on les manque, et ainsi il m'a fallu faire marche arrière et reprendre en main le magasin, ce qui a rétabli l'équilibre financier, mais me prend du temps jusqu'à trouver une nouvelle solution.

Il faut dire que jusqu'à présent la maison avait 10 mètres sur 4,50 m, et ma chambre remplissait en outre les fonctions de dispensaire, cabinet dentaire, atelier et entrepôt de marchandises, aussi bien que de dépôt de carburant.

Avec la fausse alerte de devoir sortir rapidement de Guangaje pour aller en Europe pallier des vices de formation, l'ordre des urgences dans l'aménagement des lieux a été modifié et l'agrandissement du « convento » (presbytère-centre social) est passé avant la reconstruction de l'église. Comme la présence d'un ménage suisse n'a pas été possible, et que trouver des volontaires nationaux est œuvre de très longue haleine une seule solution restait : des religieuses. Depuis la fin mai j'avais pris contact avec une branche salésienne colombienne, mais il fallait tout de même offrir un toit. Les aides financières venues de France (famille, salésiens, philatélie...) prévues pour l'église passèrent à l'achat de matériaux pour la maison, tandis que l'Equipe Notre-Dame de Quito s'engageait à me donner un coup de main, c'est ainsi que les samedis ils arrivaient de Quito avec d'autres collaborateurs croyants ou athées. Quand la Supérieure Générale est venue le 16 août les murs et le plafond étaient prêts. Pour la Toussaint le toit était mis et une pièce était dégagée de son office de magasin pour recevoir la visite d'une sœur. Certes, je dois aussi de la reconnaissance à mes petits Suisses qui, revenus du Pérou, ont achevé de mettre une propreté suisse là où régnait le capharnaüm d'un Robinson Crusoe.

Désormais il y a un nid propre — même s'il n'est pas chaud pour l'arrivée de ces sœurs. Il reste du travail matériel à réaliser, mais je commence à dire ouf ! Les visites périodiques des sœurs — jusqu'à obtenir du renfort pour de petites missions durant les vacances avant de trouver du personnel pour constituer une communauté stable — vont déjà offrir de nouvelles possibilités d'évangélisation.

Cette préoccupation pour assurer une continuité du travail apostolique m'a fait laisser de côté un travail de recherche de contes et chansons indiens. Mais la Providence semble avoir signalé si clairement le chemin à parcourir ces derniers mois qu'il n'y avait d'autre logique raisonnable que de foncer dans cette direction. La vie n'est pas toujours facile, mais combien de

fois le ciel envoie des encouragements à poursuivre la route, signe que la piste est bonne ! Un vendredi je rentrais bien las à Guangaje et, par routine, je bouchais les nids de poules du chemin quand vint un Français de Quito m'annonçant qu'il venait coucher chez moi pour pouvoir commencer plus rapidement le boulot le lendemain. Le pauvre, qui rentrait d'un travail dans la région tropicale, devait passer la plus mauvaise nuit de sa vie, mais en attendant il m'avait rudement remonté le moral !

Après deux années de sécheresse toute la population est désespérée et demande des messes sur toutes les montagnes et même au lac du cratère (la messe se dit à qui ?...). Aujourd'hui il a plu enfin. Demandez avec nous que cette bénédiction du ciel continue, car la paille des montagnes ressemble plus à du bois qu'à de l'herbe, et, dans les champs, même les mauvaises herbes ne poussent plus.

Dimanche prochain nous avons une session avec une vingtaine de « catéchistes » ou « animateurs » de la zone : presque tout se déroulera en quichua, ce qui nous demandera beaucoup plus d'efforts à nous, mais qui obligera à nous approcher davantage de la mentalité indienne.

Guangaje, 17-XI-78.

